MUSEUM LESSIANUM ÷ SECTION THEOLOGIQUE

NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

PUBLIEE TOUS LES MOIS SOUS LA DIRECTION DE QUELQUES PROFESSEURS DE THEOLOGIE DU COLLEGE PHILOSOPHIQUE ET THEOLOGIQUE S. J. SAINT-ALBERT A LOUVAIN

91e ANNEE

TOME LXXXI

1959

ALMA COLLEGE
P
LIBRARY
NRT
Los Gatos, Calif.

ADMINISTRATION :
ETABL. CASTERMAN, S.A.
28, Rue des Sœurs Noires
TOURNAI

REDACTION :
NOUV. REVUE THEOLOGIQUE
Collège Phil. et Théol. S.J. S.-Albert
95, Chaussée de Mont-Saint-Jean
LOUVAIN

France, Administr. : Maison CASTERMAN, Rue Bonaparte, 66, Paris (VIe).

51076

V. 81
1959

N° 1 . 1959 Janvier

NOUVELLE REVUE THEOLOGIQUE

Pie XII et le sacerdoce

Le 2 avril 1959 aurait été sans aucun doute pour le sacerdoce catholique un jour de fervente piété filiale et de légitime fierté dans la célébration du 60e anniversaire de l'ordination sacerdotale de Pie XII. Celui-ci n'a-t-il pas, en sa propre vie, manifesté concrètement au monde — qui d'ailleurs semble bien en avoir perçu quelque chose — les richesses de vérité et de charité que le Christ Souverain Prêtre veut lui communiquer par ceux qu'il a appelés à participer à son sacerdoce.

La Providence n'a pas permis que l'on célébrât cet anniversaire. Mais il nous a semblé que le meilleur hommage à rendre au Pontife défunt serait de proposer une vue d'ensemble, non pas de ce qu'il a réalisé lui-même au degré suprême du sacerdoce, mais de ce qu'il a fait — en paroles et en actes — pour les prêtres du monde entier, dans le but de les aider à répondre à leur mission dans l'Eglise actuelle.

A dire vrai, l'on réduira difficilement aux proportions d'un article ce qui pourrait sans peine faire l'objet d'un volume [1]. Des documents de nature bien diverse doivent être considérés. Pour donner une idée de cette variété, disons qu'à côté d'exhortations à la perfection sacerdotale [2], d'entretiens paternels de l'évêque de Rome avec ses prêtres [3], Pie XII a pris en matière doctrinale et disciplinaire des décisions de très haute importance pour le sacerdoce. Nous avons ici spécialement

1. La meilleure preuve de cette assertion a été fournie par Mgr Pierre Veuillot, de la Secrétairerie d'Etat, dans son ouvrage *Notre Sacerdoce*, 2 vol., Paris, Edit. Fleurus, 1954. Mgr Veuillot réunit tous les documents pontificaux sur le sacerdoce depuis Pie X jusqu'à nos jours. Le second volume, réservé à Pie XII, ne comporte pas moins de 344 pages. Encore s'arrête-t-il au 25 mars 1954. Mgr Veuillot prépare un troisième volume allant jusqu'au décès de Pie XII. Il est à peine besoin de dire que cette publication, avec ses notes et ses tables, nous a été de grande utilité dans la composition de la présente étude. Nous y renverrons à diverses reprises par le sigle *N.S.* Toujours, il s'agira de textes publiés au volume II.

2. La plus connue est l'Exhortation *Menti Nostrae* du 23 septembre de l'Année Sainte 1950 (*A.A.S.*, 1950, 657-702; *N.R.Th.*, 1951, 64-88).

3. Voir ci-dessous, p. 18, la liste complète de ces Instructions pastorales.

en vue la Constitution apostolique *Sacramentum Ordinis* du 30 novembre 1947, qui résoud définitivement pour l'avenir la question si controversée de la matière et de la forme du sacrement de l'Ordre [4]. Nous songeons aussi aux grandes innovations en matière de messes du soir et de jeûne eucharistique, à la simplification des rubriques dans la célébration de la messe et de l'office divin.

Sur la vraie physionomie de l'Eglise, des rapports entre la hiérarchie et les laïques, entre les évêques et le Pape, il y aurait lieu de mentionner aussi les importantes allocutions adressées aux cardinaux et évêques les 31 mai et 2 novembre 1954, à l'occasion de la canonisation de Pie X et de la nouvelle fête de Marie, Reine du monde [5].

Dans le discours tenu le 8 décembre 1950 à l'occasion du I^er^ Congrès des Etats de perfection, il faudrait relever aussi l'affirmation de l'identité du sacerdoce des clercs séculiers et réguliers, de la distinction des deux groupes quant à l'obligation, aux motifs et à la manière d'observer les trois conseils évangéliques de pauvreté, de chasteté, d'obéissance [6].

Il faudrait signaler aussi les actes de Pie XII qui marquent des orientations nouvelles, ou établissent de nouveaux statuts juridiques, pour certaines formes du ministère sacerdotal, p. ex. l'aumônerie de l'armée, des émigrants.

Mais ce que nous essaierons surtout de dégager de l'ensemble des documents, ce sont les grandes préoccupations de Pie XII en la matière : sainteté personnelle des prêtres; ministère apostolique surnaturel et adapté; discernement judicieux des vocations; formation intégrale des clercs. En fait, comme on va le voir, ce sont les grandes divisions de l'exhortation *Menti Nostrae* qui nous permettront de grouper au mieux les éléments multiples et variés des enseignements de Pie XII sur la dignité et les responsabilités du sacerdoce.

Un document posthume sera fréquemment et longuement cité. *L'Osservatore Romano* du 17 octobre 1958 a publié l'allocution préparée pour l'audience que Pie XII comptait accorder, le 19 octobre, aux professeurs et élèves du Séminaire régional des Pouilles, fondé cinquante ans plus tôt par S. Pie X [7]. Il est touchant de constater qu'un des derniers objets sur lesquels s'est portée l'extraordinaire activité pastorale du Pontife défunt est précisément le sacerdoce. Les considérations qu'il comptait développer dépassent de loin l'auditoire auquel elles étaient destinées. Elles constituent un résumé d'enseignements multiples donnés en d'autres circonstances. La Providence leur a donné la valeur d'un précieux testament pour le sacerdoce catholique.

---

4. *A.A.S.*, 1948, 5-7; *N.R.Th.*, 1948, 519-529.
5. *A.A.S.*, 1954, 313-317; 666-677; *N.R.Th.*, 1954, 1088-1095. La doctrine sur le sacrifice confié au ministère sacerdotal a été complétée dans l'allocution du 22 septembre 1956, après le Congrès de liturgie pastorale d'Assise (*A.A.S.*, 1956, 711-725; *N.R.Th.*, 1957, 178-185).
6. *A.A.S.*, 1950, 26-36; *N.R.Th.*, 1951, 179-192.
7. Trad. dans *La Doc. Cath.*, 1958, col. 1515-1524.

I. SAINTETE DE VIE

« Les besoins nouveaux qu'éprouve la chrétienté contemporaine de reconnaître toujours plus dans le clergé le modèle de la perfection intérieure, ne doivent pas faire oublier que les prêtres sont tenus d'y tendre toujours, partout, et de toutes leurs forces, en vertu même de la nature de la très haute charge qu'ils ont reçue de Dieu [8]. »

De manière concrète, cette perfection consistera « à suivre et imiter Celui qui, au cours de sa vie terrestre, n'eut pas d'autre dessein que de témoigner de son amour le plus brûlant pour son Père et de distribuer aux hommes les trésors infinis de son Cœur »... « La vie sacerdotale, du fait qu'elle tire sa source du Christ, doit de toute nécessité être ordonnée selon lui en tout temps [9] ».

« La grandeur du sacerdoce est dans l'imitation de Jésus-Christ [10] ».

Tout en reprenant la même idée de la dignité de la mission comme motif de la perfection du prêtre, l'allocution destinée au Séminaire des Pouilles fait état de « l'amour de prédilection » que suppose la vocation sacerdotale. Pie XII indique aussi les exigences profondes de cette « consécration ».

« Le caractère sacramentel de l'Ordre scelle, de la part de Dieu, un pacte éternel de son amour de prédilection, qui exige en échange, de la créature choisie, la sanctification. Mais même comme dignité et mission, le sacerdoce requiert la préparation adéquate de la créature, sous peine de voir celle-ci jugée comme le furent les invités non revêtus de la robe nuptiale et les serviteurs dissipateurs des talents divins (cfr *Matth.*, XXII, 11-12; XXV, 15-30). A la dignité accordée doit donc correspondre une dignité acquise, pour laquelle ne suffit pas seulement un acte de volonté et de désir, fût-il très intense. Pratiquement, on devient prêtre, si l'on se forme une âme sacerdotale, en employant sans cesse toutes les facultés et énergies spirituelles à former son âme sur le modèle de l'éternel et souverain Prêtre, le Christ. C'est en vue de cette métamorphose spirituelle, dont les difficultés ne sont pas cachées, pas plus que n'en sont oubliées les intimes délices, que doit être dirigée l'œuvre éducatrice des Séminaires. Les termes *ad quem* de cette métamorphose intérieure devront concerner la personne du candidat, le monde, la future activité.

» Avec humilité et vérité, le clerc doit s'habituer à nourrir, au sujet de sa personne, une conception bien différente et bien plus haute que la conception ordinaire du chrétien, même éminent; il sera un élu parmi le peuple, un privilégié de l'affection divine, un dépositaire du pouvoir divin, en un mot, un *alter Christus,* qui remplacera l'homme avec toutes ses exigences et conditions naturelles. Sa vie ne sera plus la sienne, mais celle du Christ : et c'est même le Christ qui vit en lui (cfr *Gal.*, II, 20). Il ne « s'appartient » pas, comme il n'appartient pas à ses parents et à ses amis, pas même à une patrie déterminée; la

8. *Menti Nostrae,* prologue. Voir, p. ex., sur l'universalité de ce devoir d'édification et d'apostolat, l'exhortation du 8 décembre 1939 aux prêtres et séminaristes mobilisés (*A.A.S.*, 1939, 696-701; *N.R.Th.*, 1940, 202-206).

9. *Menti Nostrae,* début de la I^re^ Partie.

10. Allocution du 16 avril 1953 pour le centenaire du Séminaire français de Rome. *A.A.S.*, 1956, 288; *N.S.*, n. 567.

charité universelle sera sa respiration. Ses pensées elles-mêmes, sa volonté, ses sentiments, ne sont pas siens, mais sont au Christ, qui est sa vie. Pareilles conceptions peuvent sembler trop hardies de nos jours, où le slogan « vivre sa vie » est répandu comme un axiome indiscutable, même quand il signifie autonomie et liberté effrénée; mais le prêtre n'est-il pas « sel de la terre » et « lumière du monde » (*Matth.*, V, 13-14)? »

Les vertus sacerdotales.

Pour que la vie du prêtre « soit toute cachée avec le Christ en Dieu » (*Col.*, II, 3, cité au début de *Menti Nostrae*), elle doit être ornée de vertus spécifiquement sacerdotales.

A la base de toutes, l'*humilité* puisque le Christ est « humble de cœur » (*Matth.*, XI, 29), puisque le prêtre doit avoir une conscience très vive de son indigence spirituelle en face de la grandeur de sa mission, puisqu'il doit imiter celui qui est venu « non pour être servi, mais pour servir » (*Matth.*, XX, 28) (*Menti Nostrae*).

L'*obéissance* est le fruit normal de l'humilité éclairée par la foi. Sur l'obéissance hiérarchique des clercs, Pie XII est revenu très fréquemment. Sa conception si nette de l'unité de l'Eglise, sous un seul chef visible, son sens du danger des nouveautés non contrôlées, expliquent sans aucun doute cette insistance.

Voici par exemple comment il parlait aux étudiants ecclésiastiques de Rome le 24 juin 1939 :

« Si vous voulez progresser dans l'amour du Christ, il est nécessaire de cultiver l'obéissance, la confiance filiale et l'amour envers le Vicaire de Jésus-Christ. C'est le Christ, en effet, qu'en lui vous vénérez et auquel vous offrez votre obéissance; le Christ en lui vous est présent. C'est à tort que l'on distingue entre l'Eglise juridique et l'Eglise de la charité. Il n'en est pas ainsi; mais cette Eglise juridiquement fondée, qui a pour chef le Souverain Pontife, est aussi l'Eglise du Christ, l'Eglise de la charité et l'universelle famille des chrétiens. Que règnent donc entre Nous et vous ces sentiments qui, dans une famille vraiment chrétienne, unissent étroitement les fils au père et le père aux fils [11]. »

Quant à l'estime de la *chasteté* parfaite chez le prêtre, ce sont non seulement l'exhortation *Menti Nostrae* et diverses allocutions aux étudiants ecclésiastiques qui en témoignent, mais surtout l'encyclique *Sacra Virginitas* du 25 mars 1954 [12]. Pie XII y montrait les motifs spéciaux de la chasteté pour le prêtre : liberté spirituelle et service de l'autel; il insistait sur la prudence dans le choix de cet état de vie, sur les précautions dont il faut entourer cette vertu. Un long passage sur la pudeur chrétienne, comme la mise en garde contre toute familiarité dans le ministère auprès des femmes, reflètent des vues particulièrement chères à Pie XII.

11. *A.A.S.*, 1939, 245-251; *N.S.*, n. 68.
12. *A.A.S.*, 1954, 161-191; *N.R.Th.*, 1954, 732-751.

Le prêtre a aussi « le devoir de grandir chaque jour dans le *détachement des richesses* et des biens terrestres. Encore et encore, Nous vous exhortons à ne pas aimer trop les choses qui passent et périssent... Même les prêtres qui ne sont pas obligés à la pauvreté par un vœu spécial doivent se conduire suivant l'amour de cette vertu » (*Menti Nostrae*, I^re^ P.). Cet amour se manifestera par un train modeste de vie, la générosité pour les pauvres, l'éloignement radical des entreprises économiques qui détourneraient le prêtre de sa mission et lui enlèveraient l'estime des fidèles. C'est spécialement dans l'exercice de son ministère sacerdotal que le prêtre ne doit rechercher que les biens éternels : « Pour les prêtres qui veulent parvenir à la sainteté, comme ils en ont le devoir, l'intention fondamentale est de ne travailler que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Dans les tragiques difficultés de notre époque, combien de prêtres ont gardé devant les yeux les exemples et les avis de l'Apôtre des Gentils qui, se contentant de peu et ne cherchant que les choses absolument nécessaires, affirmait : « Ayant de quoi nous nourrir et nous couvrir, contentons-nous de cela » (*I Tim.*, VI, 8). Grâce à cette modération et ce détachement, unis à la confiance en la divine Providence, et dignes, Nous semble-t-il, des plus grands éloges, le ministère sacerdotal a donné des fruits abondants pour le bien spirituel et même social de l'Eglise » (*Menti Nostrae*, 2^e^ P.) [13].

A diverses reprises [14], notamment dans l'allocution destinée aux Séminaristes des Pouilles, Pie XII a souligné l'importance des *vertus naturelles* :

« La perfection du prêtre n'est pas un fait indépendant; mais elle suit la perfection humaine et naturelle du sujet et se superpose à elle. On ne devient pas prêtre parfait, si l'on n'est pas, en quelque sorte, homme parfait. C'est de cette conception que semblent s'inspirer les saints canons, lorsqu'ils exigent que l'ordinand soit exempt de certains défauts et irrégularités (cfr *Cod. iuris can.*, can. 984, 987). Cette exigence est pour ainsi dire partagée par le peuple chrétien, qui désire reconnaître dans son pasteur un homme distinct des autres par des dons et des vertus même naturelles, un « individu supérieur » par ses qualités intellectuelles et morales, donc cultivé, intelligent, équilibré dans ses jugements, sûr et calme dans son action, impartial et ordonné, généreux et prêt au pardon, ami de la concorde et ennemi de l'oisiveté, en un mot, le « *perfectus homo Dei* » (*II Tim.*, III, 17). »

L'union du prêtre, par l'Eucharistie, au sacrifice du Christ.

Le programme de perfection sacerdotale dont on vient de relever certains points — d'autres exigences seront à signaler à propos de l'efficacité du ministère — fait ressortir à l'évidence la nécessité d'une ab-

13. Sur le même sujet du désintéressement, voir allocution de carême aux curés de Rome, 16 mars 1946, *N.S.*, n. 181.

14. P. ex., discours à l'Ordre des Carmes, 23 septembre 1951, *A.A.S.*, 1951, 734-738; *N.S.*, nn. 505-506.

négation absolue ; mais celle-ci s'établira avant tout dans l'âme du prêtre par la grâce du sacrifice eucharistique. Pie XII est on ne peut plus explicite en la matière :

« De même que toute la vie du Sauveur fut ordonnée au sacrifice de lui-même, ainsi toute la vie du prêtre, qui doit reproduire en soi l'image du Christ, doit être avec Lui, par Lui et en Lui un sacrifice agréable à Dieu... Lorsque, tenant la place du Christ dans le sacrifice eucharistique, ils consacrent le pain et le vin qui deviennent le corps et le sang du Christ, les prêtres peuvent puiser à la source même de la vie surnaturelle les inépuisables trésors du salut et toutes les grâces dont ils ont besoin tant pour eux-mêmes que pour accomplir leur ministère... Le prêtre ne se contentera pas de célébrer le sacrifice eucharistique, mais il devra le vivre d'une manière très profonde. Ainsi y puisera-t-il la force surnaturelle qui le transformera complètement et le fera participer à la vie expiatrice du Rédempteur lui-même... Se revêtir du Christ, c'est non seulement régler notre pensée sur sa doctrine, mais aussi entrer dans une vie nouvelle qui sera illuminée, il est vrai, des splendeurs du Thabor, mais qui devra surtout se conformer aux douleurs et aux angoisses de notre Rédempteur souffrant sur le Calvaire... C'est donc une obligation pour le prêtre de reproduire dans son âme ce qui se produit sur l'autel, et puisque le Christ Jésus s'y immole lui-même, son ministre s'immolera avec Lui ; puisque Jésus expie les péchés des hommes, le prêtre parviendra à sa propre purification et à celle des autres en suivant la voie ardue de l'ascèse chrétienne. »

Ces textes capitaux de *Menti Nostrae* (1e P.) sont, comme le note Pie XII, l'application particulière aux prêtres — et à quel titre éminent — du principe invoqué dans *Mediator Dei* de la participation des fidèles au sacrifice eucharistique du Christ [15].

Dans l'allocution adressée au début de son pontificat, le 24 juin 1939, aux étudiants ecclésiastiques de Rome, Pie XII avait déjà très nettement souligné cette relation entre l'ascèse et la participation au sacrifice eucharistique : Allumez en vous l'amour du Christ par l'union dans le sacrifice... « dans le Sacrifice eucharistique, certes, mais en même temps dans le sacrifice de soi-même. Des effets de la très sainte Eucharistie, il en est un, vous le savez, qui confère à ceux qui y participent et la reçoivent la force de se renoncer et en quelque sorte de « se sacrifier ». Les formes de l'ascèse chrétienne pourront être et rester très différentes en plusieurs points secondaires ; aucune, cependant, ne connaît d'autre voie pour atteindre la charité divine que le sacrifice de soi-même [16] ».

L'union à Dieu dans la prière.

« Si vous nous demandez quelle consigne Nous donnons aux prêtres de l'Eglise catholique au début de Notre Pontificat nous répondrons : « Priez, priez toujours davantage et avec plus de ferveur [17] ».

15. De longs passages de ce document jettent une grande lumière sur la vie de sacrifice et de prière des prêtres dans leur union au Christ. Cfr *A.A.S.*, 1947, 526-527 ; 532-534 ; 547-559 ; 572-580.
16. *A.A.S.*, 1939, 245-251 ; *N.S.*, n. 63.
17. *Ibid.*, *N.S.*, n. 62.

Cette consigne Pie XII l'a développée longuement dans l'exhortation *Menti Nostrae* (Ire P.), montrant la place que l'office divin et les exercices habituels de piété doivent occuper dans la vie du prêtre. Relevons notamment des avertissements qui font écho à ceux de S. Pie X (*Haerent animo,* 4 août 1908) sur l'importance de l'oraison mentale « Nous éprouvons l'obligation grave de vous recommander expressément la pratique quotidienne de la méditation... Il faut affirmer en toute vérité que le bien produit en propre par la méditation ne peut être obtenu d'aucune autre manière et que sa pratique quotidienne ne peut être remplacée par rien d'autre ».

Le mal causé, au jeune clergé surtout, par des préjugés contre la confession fréquente avait été stigmatisé dans l'encyclique *Mystici Corporis Christi* du 29 juin 1943 [18]. Dans l'exhortation *Menti Nostrae* Pie XII revient sur le sujet.

L'allocution du carême de 1943 aux curés de Rome développait le thème de la prière, particulièrement nécessaire en ces mauvais jours. Pie XII terminait par une triple demande :

« Si vous voulez que les fidèles prient volontiers et avec dévotion, donnez-leur en vous-mêmes d'abord l'exemple, à l'église, faisant oraison en leur présence. Un prêtre agenouillé devant le tabernacle, dans une pose digne, dans un profond recueillement est pour le peuple un sujet d'édification, un avertissement, une invitation à l'émulation dans la prière.

» Si les fidèles vous demandent comment ils pourront arriver rapidement et sûrement à bien prier, répondez-leur que la prière a un soutien très efficace dans l'abnégation de soi, la pénitence, la miséricorde pour le prochain...

» Si, enfin, vous Nous demandez ce que Nous attendons actuellement de Nos diocésains Nous vous répondrons : leur prière et l'offrande à Dieu de leurs sacrifices [19] ».

II. MINISTERE APOSTOLIQUE

Ce qui donne au ministère sacerdotal sa grandeur, ce qui en explique les responsabilités et les exigences, c'est que le prêtre est « l'intendant des mystères de Dieu » (*I Cor.,* IV, 1), « l'ambassadeur du Christ auprès des hommes » pour leur réconciliation (cfr *II Cor.,* V, 18-20). Très fréquemment, ce principe est rappelé par Pie XII.

Le ministère, au sens le plus large du mot, comprend la mission d'enseigner, de sanctifier, de gouverner. C'est autour de cette triple fonction que nous grouperons les riches enseignements de Pie XII en matière de ministère pastoral. On se souvient que telle était l'ordonnance des deux allocutions adressées aux cardinaux et évêques, les 31 mai et 2 novembre 1954. De divers documents, on peut dégager également les traits caractéristiques du bon pasteur. Nous achèverons cette

18. *A.A.S.,* 1943, 235.
19. *A.A.S.,* 1943, 114-115; *N.S.,* n. 96a.

section par une brève analyse des allocutions annuelles faites au début du carême aux curés et prédicateurs de Rome et par l'indication de documents canoniques de Pie XII concernant des ministères spécialisés.

Mission d'enseigner.

Le prêtre doit *enseigner* aux hommes la doctrine du salut :

« Par la prédication, rendez familiers la personne et les exemples de l'Homme-Dieu, car la vie religieuse de chacun s'épanouit et se développe avec une fraîcheur divine quand elle est établie dans un rapport personnel et dans l'union à Jésus-Christ. Prêchez les mystères de la foi, prêchez la vérité dans sa pureté et son intégrité, jusque dans ses dernières conséquences morales et sociales : le peuple a faim de cela. Prêchez avec simplicité, visant à ce sens pratique qui arrive à l'intelligence et qui se fait guide de l'esprit. Aujourd'hui spécialement, ce n'est pas l'éloquence brillante et recherchée qui conquiert les âmes, mais bien la parole convaincue qui part du cœur et qui va au cœur...

» Ne croyez pas vous humilier avec les petits et les ignorants ; la catéchèse est égale en valeur à la prédication, l'instruction des enfants vaut celle des adultes [20] ».

« L'objet de la prédication de la foi est la doctrine catholique, c'est-à-dire la Révélation, avec toutes les vérités qu'elle contient, avec tous les fondements et les notions qu'elle suppose, avec toutes les conséquences qu'elle comporte pour la conduite morale de l'homme en face de lui-même, dans la vie domestique et sociale, dans la vie publique, même politique. Religion et morale dans leur union étroite constituent un tout indivisible, et l'ordre moral, les commandements de Dieu, valent également pour tous les domaines de l'activité humaine sans exception aucune. Aussi loin s'étendent ces domaines, aussi loin s'étend également la mission de l'Eglise et, en conséquence, la parole du prêtre, son enseignement, ses avertissements, ses conseils aux fidèles confiés à son ministère [21] ».

Pour mieux réaliser ce programme, les prêtres auront à étudier la manière dont le Christ lui-même a parlé aux hommes et dont l'Eglise, gardienne de la vérité, continue à transmettre le message : tel est l'idéal que Pie XII proposait dans l'allocution du 14 septembre 1956 aux participants de la VI[e] Semaine d'adaptation pastorale, au terme de travaux qui avaient eu pour thème : « La parole de Dieu dans la communauté chrétienne [22] ».

Mission de sanctifier.

« Quel est donc le but de la charge pastorale, sinon que l'homme

20. Allocution du 6 février 1940 aux curés de Rome, *N.S.*, nn. 101-102.
21. Allocution du 16 mars 1946, aux curés de Rome, *N.S.*, n. 188.
22. *A.A.S.*, 1956, 698-711 ; *N.R.Th.*, 1957, 524-525.

vive, grandisse et meure dans la grâce de Dieu? Or, la grâce de Dieu, le « renouveau de vie », la force d'agir selon cette vie nouvelle, c'est précisément ce qu'apportent les sacrements. Cette activité elle-même doit s'exercer dans toutes les conditions : vie personnelle et vie familiale, profession, paix et tranquillité, agitation et péril. Les cérémonies liturgiques, la célébration du Saint Sacrifice, l'administration des sacrements ne peuvent se concevoir comme isolées de tout l'ensemble de la vie... le but principal et le plus important auquel doivent infatigablement tendre vos efforts, sans jamais désespérer du bon résultat, est la réalisation de cette unité des fidèles confiés à vos soins, de cette incessante action et réaction des sacrements et de la vie [23] ».

La doctrine de Pie XII, comme celle de toute la tradition d'ailleurs, met au centre des tâches sacerdotales l'offrande du sacrifice eucharistique.

« L'office propre et principal du prêtre fut toujours et demeure « le sacrifice », si bien que là où l'on ne peut parler, au sens propre et vrai, de pouvoir de sacrifier, l'on ne peut parler non plus de sacerdoce au sens propre et véritable.

» Ceci vaut pleinement et parfaitement du prêtre de la Nouvelle Loi. Son principal pouvoir et sa fonction officielle est d'offrir l'unique et sublime sacrifice du Prêtre Souverain et Eternel, le Christ Notre-Seigneur, celui que le divin Rédempteur offrit sur la croix de manière sanglante, qu'il anticipa de manière non sanglante à la dernière Cène, et qu'il voulut voir renouveler de façon continue lorsqu'il commanda à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi » (Luc, XXII, 19) [24] ».

« Après le Saint Sacrifice, l'acte le plus grave et le plus important est l'administration du sacrement de Pénitence, qui a été appelé la planche de salut après le naufrage. Soyez prompts et généreux à offrir cette bouée à ceux qui naviguent sur la mer déchaînée de l'existence. Appliquez-vous y avec un zèle particulier et un complet dévouement. Asseyez-vous à ce divin tribunal d'accusation, de regret et de pardon, comme des juges qui portent en leur poitrine un cœur de père et d'ami, de médecin et de maître. Et si le but essentiel de ce sacrement est de réconcilier l'homme avec Dieu, ne perdez pas de vue qu'à atteindre ce but si élevé concourt puissamment la direction spirituelle : les âmes y sont plus proches que jamais de la voix paternelle du prêtre ; elles versent en lui leurs peines, leurs troubles et leurs doutes, et en écoutent avec confiance les conseils et les avertissements ; c'est pourquoi le peuple sent vivement le besoin de confesseurs qui, par leur vertu comme par leur science théologique et ascétique, par leur maturité et leur pondération, soient capables de fournir d'une

23. Allocution du 17 février 1945 aux curés de Rome, *N.S.*, n. 175.
24. Allocution du 2 novembre 1954 aux cardinaux et évêques, *A.A.S.*, 1954, 667 ; *N.R.Th.*, 1954, 1090.

façon simple et claire, avec tact et bienveillance, des règles lumineuses et sûres de vie et de bien [25] ».

Le sacrifice et les sacrements, dont « la fin dernière est de rendre gloire à Dieu et d'accroître la grâce dans l'âme des fidèles », doivent être célébrés « avec cette majesté sans affectation qui est signe de foi profonde et de recueillement intérieur [26] ».

Mission de gouverner et tâche pastorale.

« Il faut que les clercs et les laïcs sachent que l'Eglise est compétente et légitimement établie, et que les Ordinaires des lieux sont compétents et légitimement établis, chacun pour les fidèles qui lui sont confiés et dans les limites communes du droit, pour fixer la discipline ecclésiastique et l'imposer, c'est-à-dire pour déterminer la manière extérieure d'agir et de se comporter en ce qui regarde l'ordre extérieur, celui qui ne tire son origine ni de la nature des choses ni de l'institution divine immédiate. Il n'est pas permis aux clercs et aux laïcs de se soustraire à cette discipline, mais tous doivent avoir soin que, par une fidèle observation de la discipline ecclésiastique, l'action du pasteur devienne plus facile et plus efficace, l'union entre le troupeau et le pasteur plus solide, que la concorde et la collaboration règnent dans le troupeau et que chacun soit pour les autres un exemple et une aide [27] ».

Mais l'autorité dans l'Eglise, tout comme la diversité des activités pastorales, sont au service d'une seule fin « la vie des âmes ». « Le curé n'est pas chef de sa communauté, au sens profane du terme, il est bien plutôt ministre du peuple de Dieu, n'ayant reçu autorité spirituelle sur ses ouailles que pour être parmi elles le dispensateur des mystères de Dieu *afin qu'elles aient la vie et l'aient en abondance* [28] ». « Vous devez travailler inlassablement, afin que Jésus soit connu, aimé et servi par tous. N'oubliez pas que c'est là la fin de toute la vie paroissiale. Le reste est estimé en tant qu'il sert, et dans la mesure où il sert, la réalisation du but que l'Eglise veut obtenir. Le terrain de sport, le théâtre, le cinéma paroissial, l'école même, s'il y en a une — institutions toutes des plus utiles et souvent nécessaires — ne sont pas le centre de la paroisse. Le centre, c'est l'église, et dans l'église, le tabernacle et, à côté, le confessionnal où les âmes mortes retrouvent la vie et les malades la santé [29] ».

---

25. Allocution du 6 février 1940 aux curés de Rome, *N.S.*, n. 98. Voir aussi l'allocution aux mêmes du 17 février 1942, *N.S.*, n. 140.
26. Cfr note 23, *N.S.*, nn. 173-174.
27. Cfr note 24, *A.A.S.*, 1954, 673; *N.R.Th.*, 1954, 1093.
28. Lettre de la Secrétairerie d'Etat du 18 juillet 1953 sur le rôle social de la paroisse à l'occasion de la Semaine sociale du Canada, *N.S.*, n. 569.
29. Discours du 11 janvier 1953 à la paroisse Saint-Saba de Rome, *N.S.*, n. 541.

« Le ministère direct, immédiat des âmes dans la vie paroissiale... demeure partout et toujours la base fondamentale et comme l'armature qui assure la vitalité continue de l'Eglise [30] ».

« Dans l'accomplissement de ces devoirs, que votre zèle ne se laisse pas détourner ni entraver par les tâches administratives. Peut-être plusieurs d'entre vous ont-ils journellement à soutenir une lutte difficile pour ne pas être submergés par les occupations administratives et trouver le moyen et le temps indispensable pour s'occuper vraiment des âmes. Si l'organisation et l'administration sont aussi, sans aucun doute, moyens précieux d'apostolat, elles doivent cependant être adaptées et subordonnées au ministère spirituel et à la charge véritablement, proprement et activement pastorale [31] ».

Ces consignes répétées étaient reprises une fois encore et précisées dans l'allocution aux Séminaristes des Pouilles :

« Sa principale action (du prêtre) sera strictement sacerdotale, c'est-à-dire de médiateur des hommes, par l'offrande à Dieu du sacrifice du Nouveau Testament, par la dispensation des sacrements et de la parole divine, par la récitation de l'office divin, au profit et à la place du genre humain. A part les rares cas d'inspiration divine évidente, le prêtre qui ne monterait pas à l'autel dévotement et fréquemment, comme le prescrivent les saints canons (cfr *Cod. iuris can.*, can. 805-806) et n'administrerait pas, quand il le faut, les sacrements, serait semblable à un arbre planté par le Seigneur dans sa vigne, admirable peut-être, à bien des titres, mais strictement stérile et inutile. Il faudrait réprouver plus encore le prêtre qui, dans son estime, ferait passer avant l'exercice du pouvoir sacramentel des activités extérieures, même très nobles, telles que la science, et très utiles, telles que les œuvres sociales ou de bienfaisance; même s'il est destiné par son évêque aux études scientifiques et aux activités charitables, il peut bien viser dans les unes et dans les autres à un apostolat précieux et nécessaire en nos jours. Non seulement Dieu et l'Eglise, mais aussi les fidèles laïcs, parfois les plus tièdes, se plaisent à voir dans le prêtre, avant tout, le ministre de Dieu, entouré à tout moment du halo même qui rayonne de l'ostensoir sacré. Sacrées, en effet, sont, non seulement son œuvre, mais également sa personne. »

De la situation du troupeau qui lui est confié le prêtre doit avoir une connaissance « minutieusement détaillée », « rue par rue » [32]. Un travail de statistique fait sérieusement avec un réalisme exigeant et une sérieuse impartialité préviendra les illusions [33].

Dans les circonstances actuelles, le prêtre aurait grand tort de ne pas recourir à l'aide des laïques. Le pressant appel de rénovation adressé aux fidèles de Rome le 10 février 1952 [34], auquel le Pape se référera souvent dans la suite, suppose une mobilisation de toutes les forces. Le prêtre s'efforcera de découvrir toutes les bonnes volontés

30. Allocution du 16 mars 1946 aux curés de Rome, *N.S.*, n. 178.
31. Allocution du 6 février 1940 aux curés de Rome, *N.S.*, n. 93.
32. *Ibid.*, n. 90.
33. Allocution du 10 mars 1955 aux curés de Rome, *N.R.Th.*, 1955, 419.
34. *A.A.S.*, 1952, 158-162; *N.R.Th.*, 1952, 420.

capables de l'aider dans son action apostolique ; il les formera au point de vue humain, intellectuel et spirituel ; il s'en servira pour les tâches si diverses de l'apostolat, sans les réduire toutefois « au rang de simples exécutants » de ses plans [35].

Les qualités du pasteur d'âmes.

Tout comme la sainteté personnelle du prêtre doit s'inspirer des exemples du Christ, ainsi, dans son ministère sacerdotal, s'efforcera-t-il « à marcher sans cesse dans les pas du divin Rédempteur, qui, rempli de l'Esprit Saint, « passa en faisant le bien et en guérissant tous ceux que le démon torturait, car Dieu était en lui » (*Act.*, X, 38) (*Menti Nostrae,* II[e] P.).

« Le ministère très lourd qui lui est confié sera d'autant plus fécond qu'il sera lui-même plus uni au Christ et qu'il travaillera sous la conduite de son esprit » (*Ibid.*).

Parmi les vertus à exercer dans le ministère, Pie XII semble avoir surtout insisté sur la charité patiente, la bonté inépuisable, la force d'âme et la confiance. Entendons-le :

« Un apostolat sans amour est une contradiction dans les termes [36] ».

« Toujours dans son âme le prêtre restera mû par la compassion. Les erreurs, assurément, il faut les combattre de tout notre pouvoir, mais en chérissant nos frères qui errent, et en nous employant à leur salut sans mesurer notre charité. Que de bonnes actions, que d'œuvres admirables les saints ont pu accomplir grâce à leur bonté d'âme, et cela en des circonstances et dans des milieux humains où tout n'était guère que mensonges et que vices ! » (*Menti Nostrae.* Ibid.).

Le zèle lui-même devra rester discret ; il sera cependant constant dans ses entreprises, malgré les difficultés, et même audacieux pour proposer aux âmes, que la grâce prépare, les voies de la plus haute sainteté. « Soyez courageux, chers fils. Sachez prendre les âmes par la main, les pousser doucement mais fermement vers Jésus, vers l'amitié avec lui, vers la transformation en lui [37] ».

L'allocution du 27 mars 1953 aux curés de Rome a longuement développé les devoirs du bon pasteur [38]. Après avoir insisté sur la nécessité de la vigilance contre les dangers qui menacent le troupeau, le Pape traita des devoirs positifs du vrai pasteur : « Sa première pensée volera vers les brebis qui ne sont pas dans le bercail. Chers fils, n'oubliez pas que chacun de vous est curé et pasteur pour tous ceux qui demeurent sur le territoire de sa paroisse, et que, pour le bien de tous, il porte une terrible responsabilité... Nous vous conjurons,

35. Allocution du 21 février 1954 aux curés de Rome, *N.R.Th.*, 1954, 536.
36. Allocution du 2 mars 1950 aux curés de Rome, *N.S.*, n. 312.
37. Voir note 33, *N.R.Th.*, 1955, 419.
38. *A.A.S.*, 1953, 238-244 ; *N.R.Th.*, 1953, 634-637.

chers fils, de demeurer dans un état de sainte et pour ainsi dire continuelle inquiétude pour les brebis encore lointaines, parce qu'elles n'eurent jamais la foi ou la perdirent. »

De ce que doit être une paroisse dans les circonstances actuelles, Pie XII a tracé plusieurs fois le programme : une communauté unie, dans la variété de ses éléments, une communauté fraternelle dans l'entr'aide, une communauté vivant de la vie surnaturelle, une communauté missionnaire [39]. Au point de vue social chrétien, la paroisse est une cellule irremplaçable : soutien de l'édifice social par sa stabilité et ses insertions profondes dans la vie familiale ; éducatrice de la vie sociale ; école de paix et de justice sociale ; centre de prière publique et donc de reconnaissance des droits de Dieu par la société [40].

Fréquemment, Pie XII a demandé l'union de toutes les forces militantes dans un travail de généreuse collaboration. Cette charité et compréhension mutuelle, il l'a recommandée spécialement aux prêtres [41].

Mais précisément parce qu'il voulait leur zèle très surnaturel, il a vivement attiré leur attention sur les dangers de l'activisme. Déjà dans une lettre du 16 juin 1944 à l'occasion du centenaire de l'Apostolat de la Prière il écrivait : « Très particulièrement à notre époque où l'illusion trompeuse qu'est le naturalisme cherche à tout envahir et s'efforce de pénétrer jusqu'aux principes mêmes de la vie spirituelle et de l'apostolat par ce que l'on appelle l'*hérésie de l'action,* ce n'est pas sans très grande opportunité et sans profit que les fidèles s'entendent rappeler cette vérité capitale que ne compte pour rien celui qui plante ni celui qui arrose, car c'est Dieu qui donne l'accroissement [42] ».

Dans *Menti Nostrae* (II[e] P.), Pie XII renouvelle ce grave avertissement :

« Pour toutes ces raisons, tout en adressant Nos félicitations à ceux qui, dans les années qui ont suivi cette longue et terrible guerre, sous l'impulsion de l'amour de Dieu et du prochain, sous la direction et à l'exemple de leurs évêques, ont consacré toutes leurs forces au soulagement de tant de misères matérielles et morales, Nous ne pouvons omettre d'exprimer Notre préoccupation et Notre anxiété à d'autres qui, à cause des circonstances particulières du moment, se sont trop souvent plongés dans le tourbillon de l'activité extérieure jusqu'à négliger le premier devoir du prêtre, qui est le devoir de sa propre sanctification. Nous l'avons déjà dit ouvertement afin de ramener dans le droit chemin ceux qui ont la témérité de penser qu'on peut apporter le salut au monde par ce qui est appelé à bon droit « l'hérésie de l'action », d'une action, disons-Nous, qui n'est pas fondée sur le secours de la grâce et qui ne recourt point constamment aux moyens nécessaires à l'acquisition de la sainteté, qui nous ont été donnés par Jésus-Christ. »

---

39. Voir note 29, *N.S.*, nn. 537-545. Voir aussi allocution du 4 juin 1953 à une paroisse de l'Ombrie, *N.S.*, n. 540 bis.
40. Voir note 28, *N.S.*, nn. 568-581.
41. Allocution du 14 février 1956 aux curés de Rome, *N.R.Th.*, 1956, 421.
42. *A.A.S.*, 1944, 139 ; *N.R.Th.*, 1946, 835 ; 1951, 75 n.

Mais si Pie XII insistait tellement sur le primat de la vie intérieure [43], cela ne faisait que le rendre plus pressant pour demander aux prêtres un zèle magnanime : « Avec quelle ardeur Nous désirons, chers fils, que vous soyez les émules de ces très grands saints qui, dans le passé, par l'immensité de leurs travaux, ont montré ce que la puissance de la grâce divine est capable de réaliser dans ce monde [44]. »

Ce monde, où il travaille, le prêtre doit le regarder d'ailleurs dans une lumière de foi. Pie XII voulait proposer aux séminaristes des Pouilles cette vision sacerdotale de toutes choses :

« Différente et plus élevée est la vision du monde dans l'âme sacerdotale. Ses yeux ne voient qu'un monde peuplé d'âmes, avec leurs valeurs, leurs luttes, leurs plaies et leurs besoins. Les sens extérieurs se rencontrent aussi avec les corps, mais en tant que tabernacles de Dieu ou destinés à le devenir, et avec les biens matériels en tant que moyens pour procurer la gloire divine. Cette vision spirituelle, en atténuant les séductions du monde physique, rend plus intense le sentiment de charité envers ceux à qui la vie ne ménage pas les larmes; ceux-là sont les préférés de l'âme sacerdotale. Bien qu'il vive dans le monde, le prêtre ne se sent pas son prisonnier, ni sous les impulsions parfois violentes des passions, ni sous le poids des misères; mais, libre comme tout esprit qui se meut dans son centre naturel, il domine les événements, les contradictions, la vanité du temps et de la matière. Il est le chef de tous ceux qui entendent lutter contre la servitude du péché, en déclarant la guerre à la concupiscence de la chair et des yeux, ainsi qu'à l'orgueil de la vie (cfr *I Jean,* II, 16). Adversaire déclaré du « monde » (cfr *ibid.,* 15), il ne craint pas ses vengeances, ne se laisse pas impressionner par ses chantages, n'espère pas en ses récompenses. Il n'attend pas non plus de l'Eglise des récompenses terrestres pour ses fatigues, bien payé par l'honneur d'être « coopérateur de Dieu » et les ineffables réconforts que Dieu prodigue à ses serviteurs. »

Le Pontificat de Pie XII a été marqué par de terribles épreuves : la seconde guerre mondiale, l'isolement et les persécutions de l'Eglise du silence, l'écroulement de l'œuvre missionnaire en Chine et au Vietnam Nord, le sens aigu de l'insuffisance des vocations au service de l'Amérique latine, les difficultés croissantes du ministère dans un monde si éloigné, en certains de ses aspects, du Christ et de l'Eglise. Rien de tout cela n'a jamais ébranlé la confiance du Pontife. Au contraire, reconnaissant dans l'Eglise actuelle la présence de la croix du Christ, Pie XII y puisait pour lui-même un indomptable courage, qu'il voulait faire partager à ses fils dans le sacerdoce :

« *Courage, j'ai vaincu le monde!* (Jean, XVI, 33). Cette exhortation du Christ à la veille de sa Passion rédemptrice soutient depuis vingt siècles l'élan des messagers de la Vérité sur tous les continents. Elle vous rappelle, Vénérables Frères et chers fils, la valeur de vos

43. Voir, p. ex., le quatrième point du discours du 8 décembre 1950 aux Etats de perfection, où le Pape traite explicitement des rapports entre vie intérieure et apostolat, *A.A.S.,* 1951, 32-33; *N.R.Th.,* 1951, 182-184.

44. *Menti Nostrae,* II[e] P., *A.A.S.,* 1950, 678; *N.R.Th.,* 1951, 75. Voir aussi le discours du 29 avril 1949 au Séminaire Pontifical d'Anagni, *N.S.,* n. 306.

propres souffrances pour la cause de l'Evangile, et le rôle privilégié qui vous échoit dans la grande entreprise de la propagation de la foi, dès que l'épreuve s'abat sur vous. Par la Passion, la foi s'est affermie dans le monde : c'est par elle encore que la lumière évangélique pénètre dans les âmes et dans les sociétés, c'est par elle que se gagnent les victoires définitives du Christ. Vous tous qui souffrez, vous êtes les premiers dépositaires de ces grandes espérances. Avec la grâce de Dieu, soyez dignes de l'attente de l'Eglise [45] ! »

Cet optimisme surnaturel s'alliait d'ailleurs dans les conseils de Pie XII à des invitations très réalistes à se préparer à la persévérance. Il comptait s'étendre sur ce point dans son allocution aux séminaristes des Pouilles :

« Avec les années, avec la multiplication des fatigues et des luttes, avec la diminution naturelle des forces physiques et psychiques, il n'est nullement anormal que se produisent dans votre esprit ces crises profondes qui semblent offusquer tout idéal, bouleverser le plus beau programme, éteindre toute ferveur même la plus ardente. Ces crises, accompagnées parfois d'un déchaînement imprévu des passions, ont été souvent causées par la négligence des précautions les plus élémentaires, quand ce n'est pas par l'oubli même de devoirs précis ; elles surviennent également, assez fréquemment, sans cause bien déterminée, comme des tempêtes brusques dans une mer tranquille. Le rythme fébrile du dynamisme moderne, qui empêche l'âme de s'interroger et de s'écouter, les mille embûches tendues sur le chemin de chacun, la désorientation si répandue des esprits concourent à créer ces drames intérieurs. Le prêtre, jusqu'alors « homme supérieur », peut se trouver au nombre de ces hommes, dépeints justement par l'expression ordinaire « hommes aux nerfs brisés », c'est-à-dire incapables de reprendre les rênes et la maîtrise d'eux-mêmes. S'il en était ainsi, personne ne pourrait prévoir l'épilogue d'une vocation jusqu'alors claire et féconde. Nous vous conjurons donc, chers clercs, de vous prémunir dès maintenant contre ces événements possibles, en prévoyant et en pourvoyant... »

« Quant au clergé ancien, Nous voudrions lui faire la recommandation suivante : ne décevez pas le jeune prêtre. Sans doute, les désillusions sont inévitables, qu'elles découlent des conditions humaines générales ou de motifs locaux particuliers ; mais elles ne doivent pas provenir du fait que des prêtres plus âgés, peut-être découragés par les déceptions de la vie réelle, engourdissent les vives énergies du jeune clergé. Là où une mûre expérience n'exige pas un non résolu, laissez-le faire des projets, laissez-le essayer, et si tout ne réussit pas, réconfortez-le et encouragez-le à de nouvelles entreprises. »

Les exhortations pastorales de Pie XII au clergé de Rome.

Les dix-huit allocutions adressées par Pie XII de 1940 à 1958 [46]

45. Message du 15 octobre 1953 aux missionnaires du monde entier, *A.A.S.*, 1953, 694-695 ; *N.S.*, n. 585 a ; *N.R.Th.*, 1954, 310.

46. Les *A.A.S.* n'ont pas publié l'allocution du 6 février 1940. On peut la trouver au vol. II, p. 35-42 des *Actes* de Pie XII, Bonne Presse (*N.S.*, nn. 87-105) ; en 1942, les *A.A.S.*, p. 128-137 et 137-147, donnent les textes du 25 février 1941 et 17 février 1942. Nous n'avons pas trouvé trace d'une allocution de ce genre en 1947. En 1954, Pie XII, pour motifs de santé, n'a pas pu réunir son clergé, mais lui a communiqué par écrit ses consignes.

aux curés et prédicateurs de Rome, au début du carême, sont très révélatrices de la manière dont il envisageait le ministère pastoral.

Comme de juste, en certains points, sont-elles commandées par les circonstances particulières de l'apostolat à Rome. Mais, à les prendre dans leur ensemble, elles fournissent les éléments essentiels d'un traité de pastorale générale. Pour qu'on s'en rende mieux compte, nous donnons ci-dessous le sommaire de ces allocutions dont plusieurs ont été citées déjà dans les pages qui précèdent.

6 février 1940 : Le curé doit avoir une âme d'apôtre et de missionnaire. Il est aussi pasteur et père. Il est avant tout « prêtre » pour la célébration digne du sacrifice. L'administration du sacrement de pénitence est ensuite l'acte le plus important de son ministère. Il a le devoir strict d'annoncer la parole de Dieu. Il est l'homme de la charité (*N.S.*, nn. 87-105).

25 février 1941 : Nécessité de la prédication des grandes vérités de la foi, contenues dans les six premiers articles du Credo : Dieu créateur et l'Incarnation rédemptrice (*A.A.S.*, 1942, 128-137; *N.S.*, nn. 123-129).

17 février 1942 : Continuation de l'exposé de la foi, d'après les six derniers articles du Symbole des Apôtres (*A.A.S.*, 1942, 137-147; *N.S.*, nn. 130-140).

13 mars 1943 : De la nature et de la nécessité de la prière. Funeste séparation de la religion et de la vie civile. La prière en famille. Le jour du Seigneur. La Sainte Messe centre de la vie chrétienne. La fréquentation des sacrements (*A.A.S.*, 1943, 105-116).

22 février 1944 : Exposé de la loi divine promulguée dans le décalogue. Après l'énoncé des principes généraux et de la conduite de l'Eglise dans le maintien de ces fondements de l'ordre moral, Pie XII traite de divers commandements, plus menacés dans les circonstances actuelles (*A.A.S.*, 1944, 69-87).

17 février 1945 : Le rôle capital des sacrements dans la vie surnaturelle. La correspondance à la grâce qu'ils produisent. Remarques spéciales sur divers sacrements (*A.A.S.*, 1945, 33-43; *N.S.*, nn. 173-177).

16 mars 1946 : Nécessité de l'activité caritative dans les circonstances d'après-guerre, mais plus encore de l'activité pastorale directe. Mode de présentation des vérités de la foi. Droits et devoirs du prêtre en ce qui concerne la vie publique (*A.A.S.*, 1946, 182-189; *N.S.*, nn. 187-188).

10 mars 1948 : Importance de l'enseignement du catéchisme. Renouveau des coutumes chrétiennes. Devoirs des catholiques dans les prochaines élections (*A.A.S.*, 1948, 115-120).

23 mars 1949 : Efficacité du ministère « ordinaire ». Avantages multiples de la célébration d'une messe dominicale pour les hommes : sainteté de la famille, renouveau d'esprit chrétien, défense contre les séductions immorales du dehors, attachement à l'Eglise et au Pape (*A.A.S.*, 1949, 182-187; *N.S.*, nn. 295-302; *N.R.Th.*, 1949, 523 et 1082).

2 mars 1950 : Surtout pendant l'Année Sainte, le prêtre conscient de sa mission doit la remplir avec une indicible joie, un zèle fervent, un ardent amour des âmes (*A.A.S.*, 1950, 302-306; *N.S.*, nn. 307-312; *N.R.Th.*, 1950, 1092).

6 février 1951 : Le succès de l'Année Sainte ne doit pas faire perdre de vue la nécessité d'une reconquête spirituelle. Il faut y employer les fidèles. Le curé doit être préoccupé du contact direct avec ses ouailles. Crise des vocations et nécessité de l'éducation (*A.A.S.*, 1951, 112-118; *N.S.*, nn. 475-483).

8 mars 1952 : L'activité paroissiale à Rome : développement extérieur et vitalité interne (*A.A.S.*, 1952, 221-223; *N.R.Th.*, 1952, 420).

27 mars 1953 : Le bon pasteur et ses tâches : défense du troupeau, connaissance des ouailles, développement de leur vie spirituelle (*A.A.S.*, 1953, 238-244; *N.S.*, nn. 546-562; *N.R.Th.*, 1953, 634-637).

28 février 1954 : Un exemple de paroisse fraternelle. Évangélisation des centres urbains. Découvrir, former et utiliser des collaborateurs laïques (*A.A.S.*, 1954, 99-103; *N.R.Th.*, 1954, 535-536).

10 mars 1955 : Pastorale individuelle : discrétion, constance, magnanimité. Pastorale collective : détermination nette des tâches, établissement des forces, collaboration (*A.A.S.*, 1955, 212-217; *N.R.Th.*, 1955, 418-420).

14 février 1956 : La charité dans le ministère : charité entre prêtres; dévouement continuel et joyeux pour les âmes (*A.A.S.*, 1956, 135-141; *N.R.Th.*, 1956, 421-423).

5 mars 1957 : Protestation contre la licence des affiches et spectacles à Rome. Nécessité des vocations sacerdotales. Réflexions sur la parabole du semeur (*A.A.S.*, 1957, 208-215; *N.R.Th.*, 1957, 526-528).

18 février 1958 : La mission de et à Rome. La sanctification des jours de fête. Le respect de la vie propre (contre le suicide) et de celle d'autrui (contre l'imprudence dans l'usage des véhicules modernes) (*A.A.S.*, 1958, 161-169; *N.R.Th.*, 1958, 412-417).

Ministères spécialisés.

Parmi les actes importants du pontificat, il faut relever le statut juridique donné au ministère sacerdotal auprès de certaines classes de fidèles.

Le service de l'*aumônerie militaire* a été réorganisé par l'Instruction de la S. Congrégation Consistoriale du 23 avril 1951 sur les « Vicaires aux armées » ou Ordinaires militaires [47]. Le formulaire de la relation triennale qu'ils doivent fournir a été publié par la même S. Congrégation le 20 octobre 1956 [48]. Très nombreux sont les pays où, au cours des dernières années, ont été constitués des Vicaires aux armées [49]. De son côté, la S. Congrégation des Religieux, par décret du 2 février 1955, a déterminé exactement le statut juridique des religieux aumôniers militaires [50].

Pour l'apostolat auprès des *émigrants*, la Constitution apostolique *Exsul familia* du 1er août 1952 a fixé le statut des prêtres appliqués à ce ministère [51]. Des facultés spéciales leur ont été accordées par l'intermédiaire de la S. Congrégation Consistoriale, le 10 décembre

47. *A.A.S.*, 1951, 562-565; *N.R.Th.*, 1951, 1095-1098.

48. *A.A.S.*, 1956, 150-163.

49. En Espagne, 5 août 1950 et art. XXXIII du Concordat du 27 août 1953 (*A.A.S.*, 1951, 80; 1953, 649); au Brésil, 6 novembre 1950 (*A.A.S.*, 1951, 91); à la République des Philippines, 8 décembre 1950 (*A.A.S.*, 1952, 743); au Canada, 17 février 1951 (*A.A.S.*, 1951, 477. Cfr *A.A.S.*, 1956, 628); en France, 26 juillet 1952 (*A.A.S.*, 1952, 744; *N.R.Th.*, 1953, 712); en Grande-Bretagne, 21 novembre 1953 (*A.A.S.*, 1954, 144); au Chili, 19 mai 1956 (*A.A.S.*, 1956, 803); en Hollande, 16 avril 1957 (*A.A.S.*, 1957, 742); en Argentine, 8 juillet 1957 (*A.A.S.*, 1957, 866); en Belgique, 7 septembre 1957 (*A.A.S.*, 1957, 940); aux Etats-Unis, 8 septembre 1957 (*A.A.S.*, 1957, 970), à Saint-Domingue, 23 janvier 1958 (*A.A.S.*, 1958, 480).

50. *A.A.S.*, 1955, 93-97; *N.R.Th.*, 1955, 753.

51. *A.A.S.*, 1952, 649-704; *N.R.Th.*, 1953, 309-311. La S. Congrégation Consistoriale a précisé par une déclaration du 7 octobre 1953 les pouvoirs des aumôniers des émigrants en matière de confirmation et de mariage (*A.A.S.*, 1953, 758; *N.R.Th.*, 1954, 311).

1954 [52]. Dans une allocution du 23 juillet 1957 aux délégués diocésains des œuvres pour l'émigration, Pie XII a montré la sollicitude spéciale qu'il portait aux émigrants et à leurs aumôniers [53].

Des normes et facultés ont été semblablement données par la S. Congrégation Consistoriale le 19 mars 1954 pour les *aumôniers de marine* [54] et le 2 avril 1954 pour les prêtres attachés à l'œuvre de « L'apostolat de la mer » [55].

III. RECRUTEMENT ET FORMATION

Ce sujet a été traité par Pie XII dans la troisième partie de l'exhortation *Menti Nostrae.*

Dès la première encyclique de son Pontificat, il notait qu'on était « obligé de constater avec tristesse la disproportion entre le nombre des prêtres et les tâches qui les attendent » [56].

Par Motu proprio du 4 novembre 1941, il établit « l'Œuvre Pontificale des vocations sacerdotales » dans le but de répandre parmi les fidèles des idées exactes sur la vocation, de les inviter à prier et à agir pour le recrutement et la défense des vocations [57].

Dans *Menti Nostrae* l'appel se fait pressant et s'adresse à toutes les catégories de fidèles, selon leur condition :

« Nous avertissons paternellement les Evêques, ainsi que tous ceux qui ont quelque responsabilité pastorale, de leur devoir de s'intéresser à cette question très grave : l'avenir de l'Eglise y est en effet engagé... Les parents chrétiens, les curés, les confesseurs et les professeurs de séminaires peuvent évidemment y jouer un rôle très important, mais avec eux aussi tous les prêtres et tous les chrétiens auxquels tiennent à cœur les progrès de l'Eglise ainsi que tous ses besoins. Les prêtres en traiteront dans leurs prédications et au catéchisme; en conversation privée, ils ne manqueront pas de chercher l'occasion de réfuter les préjugés et les objections que l'on oppose aujourd'hui si couramment au sacerdoce, et de mettre en lumière son éminente dignité, sa beauté, son utilité et ses précieux mérites. Les pères et mères de famille, quelle que soit leur condition, supplieront Dieu instamment de les juger dignes d'avoir au moins un de leurs fils enrôlé à son service. Enfin, tous les chrétiens dignes de ce nom se reconnaîtront le devoir d'encourager et d'aider ceux qui se sentent appelés au sacerdoce. »

Dans la pensée de Pie XII [58] comme dans celle de Pie XI [59], les

52. *A.A.S.*, 1955, 91-92; *N.R.Th.*, 1955, 752-753.
53. *A.A.S.*, 1957, 730-737.
54. *A.A.S.*, 1954, 415-418.
55. *A.A.S.*, 1954, 248-252.
56. *Summi Pontificatus*, 21 octobre 1939, *A.A.S.*, 1939, 501; *N.R.Th.*, 1940, 102.
57. *A.A.S.*, 1949, 479.
58. Lettre du 13 juin 1940 à l'épiscopat du Portugal sur l'apostolat missionnaire, *A.A.S.*, 1940, 254; *N.S.*, n. 109. Voir surtout à propos des missionnaires et du clergé autochtone les encycliques *Evangelii praecones* du 2 juin 1951

vocations missionnaires ont la préférence, étant donné l'urgence des besoins.

Mais nulle part ceux-ci ne peuvent faire oublier la nécessité de la vocation divine et des conditions physiques, intellectuelles et morales requises chez les aspirants au sacerdoce [60].

Autant que le recrutement, la formation solide des aspirants au sacerdoce a fait l'objet des préoccupations spéciales de Pie XII. Au début de l'allocution préparée pour le 19 octobre au Séminaire des Pouilles, il s'exprime comme suit :

« Après avoir pourvu soigneusement aux besoins présents des fidèles, rien de plus grande importance et dignité dans l'action du Pontife romain à l'égard de l'Eglise universelle, dans celle de chaque évêque au profit de son diocèse, que de veiller, avec toute leur sollicitude, à la parfaite formation de ceux qui devront perpétuer sur terre, pour le salut de tous les hommes, la présence mystique du Christ Souverain Prêtre ».

De ce souci, Pie XII a donné maintes preuves. Rappelons quelques actes majeurs [61] en cette matière :

Le 24 juin 1939, le Pape accueille 5.000 étudiants ecclésiastiques de 80 Universités et Collèges de Rome [62]. Sa pensée se porte en même temps sur tous ceux qui dans le monde entier se préparent au sacerdoce. Le programme de leur formation doit correspondre au but même de leur sacerdoce futur. Celui-ci est d'éclairer les intelligences des clartés surnaturelles de la vérité et d'enflammer les cœurs de l'amour du Christ.

« Si vous voulez devenir la lumière de la vérité qui vient du Christ, vous devez d'abord être illuminés par cette vérité. C'est pourquoi il faut vous appliquer à l'étude des sciences sacrées.

» Si vous désirez remplir les cœurs de la charité du Christ, vous devez d'abord être enflammés de cette charité. C'est ce à quoi vise votre éducation religieuse et ascétique. »

Le Pape développe ces deux points. Parcourant les diverses sciences ecclésiastiques, il rappelle des règles générales de méthode et montre dans quel esprit apostolique il faut s'adonner à chaque discipline [63].

(*A.A.S.*, 1951, 497-528; *N.R.Th.*, 1951, 854-868) et *Fidei donum* du 21 avril 1957 (*A.A.S.*, 1957, 225-248; *N.R.Th.*, 1957, 636-641).

59. Encyclique *Rerum Ecclesiae* du 28 février 1926, *A.A.S.*, 1926, 70.

60. *Menti Nostrae*, III[e] P. et Constitution *Sedes Sapientiae*, cfr note 65.

61. Il faudrait citer aussi la lettre du 28 février 1942 à l'occasion du Tricentenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice (*A.A.S.*, 1942, 94-96; *N.S.*, nn. 143-146); l'allocution aux élèves des Petits Séminaires de France, le 5 septembre 1957 (*A.A.S.*, 1957, 845-849); la lettre du 25 mars 1957 au cardinal Feltin pour le troisième centenaire de la mort de J. J. Olier (*A.A.S.*, 1957, 272-275), etc.

62. *A.A.S.*, 1939, 245-251; *La Doc. Cath.*, 1939, col. 995-1001; *N.S.*, nn. 48-70.

63. Le même sujet a été traité plus largement encore dans l'allocution du 17 octobre 1953, à l'occasion du 4[e] Centenaire de l'Université Grégorienne, *A.A.S.*, 1953, 682-690. Extraits dans *N.S.*, nn. 586-597.

L'union d'amour au Christ, les clercs doivent d'abord la réaliser dans leur vie par la prière, le sacrifice, la charité fraternelle et universelle, la docilité filiale à l'Eglise et au Pontife romain.

« Dieu seul sait par quelles voies sa Providence conduira chacun de vous, quelles ascensions et quelles pentes, combien de pas sur des sentiers pierreux et épineux vous attendent. Mais une chose reste bien certaine, dans la vie de tout prêtre rempli de la vérité et de la charité du Christ : c'est l'espérance en Celui *qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ.* »

Dans *Menti Nostrae,* une section importante de la III[e] Partie donne « sur la formation des prêtres des instructions que commande une nécessité aujourd'hui plus impérieuse qu'elle ne fut jamais ».

Formation générale et humaine, saine, dans un cadre extérieur adapté, par l'exercice progressif du jugement et de la liberté à l'égard des réalités du monde concret où ils vivront plus tard.

Formation intellectuelle, par « des études littéraires et scientifiques qui ne le cèdent en rien à celles des jeunes gens qui suivent le même enseignement » ; formation philosophique et théologique selon les méthodes éprouvées de l'Eglise ; formation avant tout spirituelle et morale, par une piété qui se défend contre la routine et par l'exercice de deux vertus « qui parmi toutes les autres constituent pour ainsi dire les bases de toute sainteté sacerdotale » : l'obéissance et la chasteté [64].

La Constitution apostolique *Sedes Sapientiae* du 31 mai 1956 et les Statuts généraux annexes [65] ont établi une réglementation très précise de tous les stades de la formation religieuse, cléricale et apostolique dans les Etats de perfection. « Ces documents, disions-nous naguère [66], présentent un grand intérêt théorique et pratique. Ils mettent nettement en évidence cette doctrine de l'Eglise, à savoir qu'il n'existe, de droit divin, qu'une cléricature et qu'un sacerdoce. L'idéal sacerdotal à poursuivre, les stades de la formation cléricale, la préparation à l'apostolat sont substantiellement identiques pour le clergé séculier et le clergé régulier. »

Parmi les préoccupations de Pie XII en matière de formation sacerdotale, l'enseignement théorique et pratique de la pastorale a tenu une grande place. Le Pontificat ne devait pas s'achever sans une réalisation très importante en la matière ; nous en parlerons à l'instant.

Par le Motu Proprio *Quandoquidem* du 3 avril 1949, au cinquantième anniversaire de sa première messe, Pie XII établissait auprès de la nouvelle paroisse Saint-Eugène I un institut pour la formation pastorale des jeunes prêtres du diocèse de Rome [67]. Dans l'exhorta-

64. *N.R.Th.*, 1951, 79-82.
65. *A.A.S.*, 1956, 354-365. Voir analyse dans *N.R.Th.*, 1957, 941-956.
66. *N.R.Th.*, 1957, 941.
67. *A.A.S.*, 1949, 165 ; *N.R.Th.*, 1949, 644.

tion *Menti Nostrae*, le Pape souhaitait que les évêques assurent les débuts du ministère sacerdotal par la constitution de communautés de formation [68]. La Constitution *Sedes Sapientiae* impose aux religieux clercs une année ultérieure de pastorale, après l'achèvement du cycle habituel des études théologiques [69].

La Constitution apostolique *Ad uberrima vitae* du 3 juin 1958 [70] a consacré définitivement ces efforts par l'établissement d'un Institut pontifical de pastorale auprès de l'Athénée du Latran. Du point de vue de l'union des dicastères romains, dans une action commune de formation du clergé séculier et régulier, il est intéressant de noter que les SS. Congrégations des Séminaires et Universités, des Religieux et du Concile, ainsi que le Vicariat de Rome, sont intervenus dans cette fondation. Un double cours est prévu : un cours supérieur de deux ans qui doit préparer les futurs professeurs de Pastorale des Universités, des Séminaires et autres établissements ecclésiastiques et un cours ordinaire pour l'achèvement de la formation sacerdotale des clercs séculiers ou réguliers. Au programme, de nombreuses disciplines de théologie ou de pratique pastorale : catéchétique, kérygmatique et homilétique, hodégétique, pastorale liturgique, sociographie religieuse et statistique pastorale, direction spirituelle des individus et des groupements, pédagogie et psychologie pédagogique, médecine et psychiâtrie pastorale ; le tout complété par des « sections » d'application à objectifs spécialisés : éditions, spectacles, action sociale, ministère sacerdotal auprès des diverses classes de fidèles. Afin que cet Institut puisse aider aussi les prêtres déjà engagés dans le ministère, un « Centre d'orientation et de coordination pastorale » est annexé au nouvel Institut pontifical. Celui-ci est placé sous la protection de Marie « Reine des Apôtres » et de deux Souverains Pontifes qui ont excellé au point de vue doctrinal et pratique en ce champ de la Pastorale, saint Grégoire le Grand et saint Pie X.

*
* *

Au terme de cette étude — certainement incomplète — de l'activité de Pie XII en faveur du sacerdoce, on est frappé de constater combien elle s'éclaire par les exemples personnels du Vicaire du Christ au cours des dix-neuf années de son Pontificat suprême. Imitatores mei estote, sicut et ego Christi !

Aucun Pontife eut-il jamais plus que lui le sens du magistère de l'Eglise, s'étendant à toutes les conditions humaines ?

Pasteur universel, il prit en charge l'humanité pendant la guerre

68. *A.A.S.*, 1950, 692 ; *N.R.Th.*, 1951, 82.
69. *N.R.Th.*, 1957, 955.
70. *A.A.S.*, 1958, 460-464.

la plus terrible de l'histoire et intervint, autant qu'il le pouvait, dans la solution des redoutables problèmes de l'après-guerre.

Mais il fut avant tout Vicaire du Christ par son immense et délicate charité, par la sincérité de sa dévotion et l'élan spontané de sa prière [71].

Parmi les manifestations de cette piété, il faut relever spécialement la dévotion à la Mère de Dieu. Pie XII restera dans l'histoire le Pontife de la consécration du monde au Cœur immaculé de Marie et de la définition dogmatique de l'Assomption. Mais bien avant cela, sa piété mariale lui avait fait choisir l'autel de la Vierge, *salus populi romani,* à Sainte-Marie Majeure comme lieu de sa première messe, le 3 avril 1899. Dans la visite officielle qu'il fit à la Basilique, le 8 décembre 1939, il se plut à reconnaître le rôle de Marie dans sa vie sacerdotale : « C'est avec joie et sincérité que nous confessons que notre sacerdoce, commencé sous les auspices de la Mère de Dieu, a reçu d'elle tous ses développements... Reçu sous la fidèle protection de Marie, dans les dangers et les angoisses, où Nous Nous sommes souvent trouvé, Nous avons recouru à cette très douce Mère. Plaçant en Elle un espoir assuré, jamais Nous n'avons été délaissé et avons obtenu d'Elle lumière, protection et consolation [72] ».

Par toute sa vie, aussi bien que par ce texte du discours du 19 octobre 1958, Pie XII laisse au sacerdoce catholique une suprême consigne :

« Dans Notre exhortation (*Menti Nostrae*) nous avons longuement illustré l'équivalence et pour ainsi dire la synonymie entre sacerdoce et sainteté. Celle-ci est l'élément premier qui fait du prêtre un parfait instrument du Christ, car l'instrument est d'autant plus parfait et efficace qu'il est plus étroitement uni à la cause principale qui est le Christ. »

Louvain E. BERGH, S. J.
95, Chaussée de Mont-Saint-Jean.

---

71. Sous le titre *Prières de S.S. Pie XII,* les moines de Solesmes ont publié (Desclée et C^ie^, 1958) un recueil de 82 prières de Pie XII, les unes jaillissant spontanément dans la péroraison d'un discours, les autres composées intentionnellement à des fins spéciales. 23 de ces prières sont antérieures au pontificat. Le recueil s'arrête en janvier 1958. Au cours des derniers mois de sa vie, Pie XII a composé encore plusieurs prières. On trouvera dans ce volume deux prières pour les vocations sacerdotales, deux pour la sanctification des prêtres, dont l'une à réciter par ceux-ci et l'autre par les fidèles.

72. *A.A.S.,* 1939, 706-708.

De l'Orient et de l'Occident

L'EGLISE ET LES CIVILISATIONS

Un peuple immense rassemblé « de l'Orient et de l'Occident », telle est la formule consacrée à travers toute l'Ecriture pour annoncer et proclamer l'universalité du dessein de Dieu, qui renouvelle l'unité humaine dans le Christ. Nous voudrions montrer ici qu'en cherchant simplement le sens concret de cette formule, à la lumière de ce que nous pouvons savoir de l'Orient et de l'Occident, elle éclaire merveilleusement le dessein de Dieu sur son Eglise au-delà de tous les temps et son appel particulier sur nous dans le drame actuel de notre temps.

I. CATHOLICITE EN MARCHE

Dès que la Parole de Dieu est annoncée aux Patriarches, elle est un appel et une promesse; et dès les premiers instants cette promesse concerne l'humanité entière. Elle vise à son terme et comme à l'horizon de l'histoire sainte qu'elle inaugure, un rassemblement de tous les peuples en une seule famille bénie de Dieu. Cette universalité du terme vers lequel tend l'action de Dieu dans l'histoire, cette catholicité en espérance, cette unité eschatologique est presque toujours annoncée dans les mêmes termes : l'extension du peuple de Dieu à l'Orient et à l'Occident et la rencontre dans son sein des nations de l'Orient et de l'Occident : une mission et une intégration.

Quand Dieu s'adresse à Jacob après le songe merveilleux qui lui a révélé le secret de communications étonnantes entre le Ciel et la Terre, et les échanges qui s'opèrent par ses envoyés entre le Transcendant qui siège au sommet de l'échelle des êtres et le mouvant vers lequel elle descend, voici que la vision s'achève en promesse. Cette terre reliée au Ciel, Dieu révèle son dessein sur elle :

« La terre sur laquelle tu es couché, je la donne à toi et à ta descendance. Ta descendance deviendra nombreuse comme la poussière du sol. Tu déborderas à l'Occident et à l'Orient, au septentrion et au midi et toutes les nations du monde se béniront par toi et par ta descendance. Je suis avec toi... » (*Gen.*, XXVIII, 14-15). Aussitôt qu'un rayon du Ciel descend sur l'histoire humaine, il en révèle l'unité : le dessein de Dieu dépasse l'espace et le temps pour ramener tout à l'unité sous son regard qui transcende les limites humaines et sous son action qui les dépasse. Cette promesse même n'est que l'explicita-

tion de celle qu'Il a faite hier à Abraham et qui est toujours présente devant lui. Abraham sort d'Egypte et remonte vers le Négeb, il se sépare de Lot qui s'enfonce à l'Orient. Mais Dieu lui assure qu'au-delà de toutes ces pérégrinations, au-delà de tous les partages, la promesse première s'accomplira en plénitude. Il avait dit au premier jour : « Par toi se béniront toutes les nations de la terre » (*Gen.*, XII, 3). Promesse solennelle sur laquelle Abraham engage sa vie dans la foi. Dieu le redit aujourd'hui : « Yahvé dit à Abram après que Lot se fut séparé de lui : « Lève les yeux et regarde de l'endroit où tu es, vers le Nord et vers le Midi, vers l'Orient et l'Occident. Tout le pays que tu vois je le donnerai à toi et à ta postérité pour toujours » (*Gen.*, XIII, 4).

Cet « aujourd'hui » de la promesse est au-delà du temps. Il est immuable comme Dieu même. Les siècles passent, le peuple de Dieu voit se fixer progressivement son destin parmi les peuples, ses frontières et par là même ses limites. Mais les prophètes redisent au nom de Dieu l'assurance de l'universalité. Non, Dieu n'oublie pas sa promesse. A travers les pires infidélités de son Peuple, à travers les pires catastrophes qui menacent son existence même, Il prépare et Il annonce une extension merveilleuse : des perspectives infinies. Aux moments les plus critiques Isaïe renouvelle la promesse, presque dans les mêmes termes, avec une assurance divine, qui dépasse les fluctuations des événements : « Je ferai de toi la lumière des nations pour que mon salut atteigne aux extrémités de la terre...

Au temps favorable je t'exaucerai. Je relèverai le pays, je te restituerai des héritages dévastés. Je dirai aux prisonniers « Sortez ». A ceux qui sont dans les ténèbres : « Montrez-vous ! » Ils n'auront plus faim, ni soif, car celui qui les prend en pitié les conduira vers les eaux jaillissantes. Les uns viennent de loin, de l'Orient et de l'Occident, d'autres du pays de Sinim. Cieux criez de joie ! Terre jubile ! Car Yahvé console son peuple... » (*Is.*, XLIX, 7-14 ; cfr LIV, 3-10).

Impossible de citer ici tous les textes. On les connaît assez. La liturgie les remet sur nos lèvres. C'est toute l'Ecriture qui résonne de la promesse merveilleuse, sans cesse renouvelée, sans cesse agissante, de l'universalité du Peuple de Dieu.

Et voici que les promesses s'accomplissent ! Avec quelle émotion le Christ Jésus, jetant sur l'histoire humaine le regard même de Dieu, discerne soudain dans les faits et proclame l'accomplissement des promesses éternelles.

En lui, c'est vrai, déjà, elles se réalisent, voici les prémices de l'Occident. Il salue avec une joie divine le premier épi d'une moisson innombrable. C'est saint Matthieu qui nous rapporte le fait avec son souci habituel de grouper des actes ou des paroles qui par leur rencontre prennent toute leur signification spirituelle et se rattachent à

l'ensemble de l'histoire sainte. Jésus guérit un lépreux, c'est un juif ; il le renvoie aux prêtres pour faire constater sa guérison et offrir l'offrande prescrite par Moïse. Et voici « comme il était entré à Capharnaüm un centurion vient le trouver... ». C'est un autre monde qui se lève à la rencontre du Christ. Jésus lui annonce sa visite : « Je vais aller le guérir ». Mais cet homme a raison de proclamer : « Je ne mérite pas que tu entres sous mon toit. »

Il aura cependant la visite de la miséricorde du Seigneur. Déjà elle pénètre chez lui, son serviteur est guéri. Et Jésus lit à travers le fait, à travers la foi de cet homme et la guérison de sa maison, l'accomplissement merveilleux des promesses : Jésus fut dans l'admiration et dit à ceux qui le suivaient : « en vérité je vous le dis chez personne je n'ai trouvé pareille foi en Israël. Eh bien ! je vous l'annonce beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident prendre place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des Cieux ! » (*Matth.*, VIII, 5-13).

Le récit est repris par Luc (VII, 1-10) dans un autre contexte. Matthieu seul indique la référence explicite de Jésus à cette immense table ouverte aux nations et déjà annoncée aux Patriarches. A travers tout l'évangile, l'accueil fait aux samaritains, aux romains, aux étrangers grecs, annonce et déjà réalise l'ouverture du Royaume à tous les peuples. Déjà c'est accompli, voici de l'Orient et de l'Occident des nations inconnues qui viennent prendre place et reposer à la table d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Et cependant cette première extension du peuple de Dieu sur des frontières nouvelles ou plutôt sur des horizons sans frontières, n'est encore que l'annonce d'une extension nouvelle et d'une catholicité à venir.

D'une façon mystérieuse, cette ouverture à tous les peuples est liée au rejet du peuple juif à cause même de son particularisme impénitent. Déjà Jésus le souligne à l'arrivée du centurion. « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident... tandis que les sujets du Royaume seront jetés dehors dans les ténèbres » (*Matth.*, VIII, 12).

Mais ce rejet annoncé ne sera accompli qu'après la passion. Malheur au peuple qui a crucifié son Sauveur : son héritage appartient aux nations, sa promesse est communiquée à tous et sa ruine fait la richesse du monde... jusqu'à ce que le Seigneur à la fin réunisse le reste de l'Israël fidèle à l'humanité des croyants rassemblée dans le sein d'Abraham.

Ainsi c'est sur une dernière promesse d'universalité que s'achève l'Evangile. Les derniers mots de la Bible rejoignent les premiers. A travers toute l'histoire sainte et toute l'histoire de l'Eglise, le dessein de Dieu, immuable et toujours agissant, se révèle comme une *catholicité en marche*. Les mêmes expressions reviennent une fois encore avant leur accomplissement définitif au terme de l'histoire. Heu-

reux ceux qui acceptent d'entrer par la foi et l'espérance dans l'universalisme du dessein de Dieu, ceux-là rejoindront les patriarches; malheur à celui qui se sépare, il s'exclut : « Là seront les pleurs et les grincements des dents quand vous verrez Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes dans le Royaume de Dieu et que vous vous verrez jeter dehors. Alors on viendra de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, prendre place au festin dans le Royaume de Dieu » (*Luc*, XIII, 28). Vous verrez... Le Christ, lui, le voit déjà. Il sait que sous son regard divin toutes les promesses sont accomplies, pas un iota de la loi ne sera omis; toute l'histoire du monde est un rassemblement de l'humanité de l'Orient et de l'Occident, vers l'unité du Royaume.

II. CATHOLICITE GEOGRAPHIQUE ET CATHOLICITE SPIRITUELLE

Si nous cherchons le contenu spirituel de ces formules scripturaires, elles portent à notre cœur une joie inépuisable.

D'un bout à l'autre de l'Ecriture, du commencement de l'Histoire à son terme, la Parole de Dieu adressée aux hommes est vraiment « La bonne nouvelle ».

Cet « évangile » à travers les figures et les sacrements, à travers l'Ancien et le Nouveau Testament, c'est l'annonce solennelle et efficace du Christ Sauveur de l'humanité, c'est l'annonce de l'unité humaine enfin reconstituée dans le Christ.

Tel est le sens premier de cette formule. Ils viendront, les sauvés, de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, de tous les points cardinaux, de la terre entière.

La famille des croyants, la famille de Dieu s'étendra jusqu'aux extrémités du monde et réunira toutes les nations en un seul peuple, toutes les familles en une seule famille : le Royaume de Dieu. Il y a là d'abord l'annonce d'un universalisme géographique, la promesse de la catholicité de l'Eglise répandue jusqu'aux extrémités du monde pour en assurer l'unité.

Mais il y a plus que cela. Le Royaume des Cieux n'est pas seulement un rassemblement de toutes les familles et de tous les peuples, par une sorte d'addition continue de valeurs identiques... comme si chacun apportait seulement à l'Eglise l'accroissement du nombre des sauvés et une superficie nouvelle à son étendue : un peu comme un homme ajoute des pièces à son trésor et des hectares à ses vignes. L'extension du Royaume à tous les peuples, son expansion vers tous les points cardinaux n'est pas seulement un accroissement quantitatif, mais surtout qualitatif. Chaque peuple, chaque race, chaque classe, chaque famille, chaque personne n'apporte pas seulement une unité de plus, mais une valeur nouvelle. Quelque chose d'unique et de merveilleux.

Ce n'est pas seulement un Royaume qui s'étend, mais un *Corps* qui se forme et chaque membre a sa fonction qui concourt à la vie du tout et son ordre qui participe à sa beauté.

C'est pourquoi en annonçant l'expansion du Peuple de Dieu jusqu'aux extrémités du monde, l'Ecriture annonce explicitement qu'en lui les valeurs humaines les plus différentes, les plus opposées en apparence, se trouveront merveilleusement conciliées, harmonisées, unifiées. Non point par l'uniformité, mais au contraire par une harmonie supérieure, une sorte d'organisation transcendante des familles et des peuples qui, respectant et développant les valeurs propres de chacun, les réunit en un tout dont le lien est l'amour, dans l'unité de l'Esprit.

Quoi de plus éloigné, de plus opposé que l'Orient et l'Occident? Cependant, en un instant, dans un éclair, la foudre les unit, ainsi l'avènement dernier du Fils de l'Homme. De l'Extrême-Orient à l'Extrême-Occident, en un éclair, dans sa lumière, se fera l'unité : « comme l'éclair, en effet, part de l'Orient et brille jusqu'à Occident, ainsi en sera-t-il à l'avènement du Fils de l'Homme » (*Matth.*, XXIV, 27). Les peuples les plus lointains, les civilisations les plus diverses, les mentalités les plus opposées, « comme est loin l'Orient de l'Occident » (*Ps.* CII, 12), seront en un instant et pour toujours en Lui réunis.

Telle est, dans la lumière de Dieu, l'Histoire Sainte du monde, l'Histoire même de l'humanité. Divisée par le péché, elle se reforme dans le Christ. Chaque peuple, chaque race, chaque famille apporte son génie, sa culture, son amour. Chacun aime de tout *son* cœur, de tout *son* esprit, de toutes *ses* forces. Et l'ensemble seulement, c'est l'humanité enfin réunie pour la louange totale pour laquelle elle est faite. En sorte que chacun a besoin de tous les autres pour être pleinement lui-même. Tous sont donnés à chacun et chacun donné à tous dans l'élan commun de l'Esprit du Fils vers le Père.

C'est pourquoi ces points cardinaux, ces extrêmes que l'Eglise atteint et réunit ne représentent pas seulement les directions géographiques de sa mission et de son expansion dans le monde, mais plus encore les orientations spirituelles et mystérieuses vers lesquelles elle se trouve intérieurement polarisée pour accomplir son unité par l'intégration de toutes les valeurs dans l'humanité totale du Fils incarné. La catholicité, note essentielle de l'Eglise du Christ, n'est pas seulement une catholicité géographique selon laquelle elle est appelée à éclairer tous les pays du monde, mais encore et surtout une catholicité spirituelle selon laquelle elle a pour mission d'intégrer toutes les valeurs et les richesses humaines en Jésus-Christ, Fils de l'homme et Fils de Dieu. Bien plus l'une est le signe, le symbole et comme le sacrement de l'autre.

C'est-à-dire qu'en pénétrant toutes les régions du monde, en accueillant tous les peuples divers, c'est, pour finir, un inventaire et une intégration de l'humanité totale à travers le temps et l'espace, que l'Eglise accomplit pour achever son unité dans le Christ à la louange du Père.

L'unité de l'Eglise n'est parfaite que dans sa catholicité même. A travers le temps de son histoire, elle accomplit à la fois sa catholicité par son expansion à travers le monde et son unité parce que chacun des peuples qui entre en son sein apporte en elle un élément nouveau à l'humanité totale reconstituée en Jésus-Christ.

C'est pourquoi enfin il n'est pas vain sous chacune des orientations géographiques que prend la mission d'Eglise, de découvrir et d'admirer son accomplissement spirituel. Tel est le dessein de Dieu. Nous y entrons en l'admirant par la contemplation et en y coopérant par l'action. Peut-être la conscience plus vive que nous avons, après toutes les explorations et découvertes des siècles derniers, de l'unité humaine et de sa diversité, peut-être l'expression même des peuples divers dans l'Eglise, qui commence plus largement à se faire entendre, nous aident-elles mieux à saisir maintenant la profondeur et la richesse des promesses inépuisables de Dieu. L'Orient et l'Occident ! Pour la première fois dans l'histoire humaine ils se rencontrent, ils s'affrontent parfois, mais ils sont saisis enfin dans l'unité de la conscience humaine. Leur histoire complexe, leurs rivalités, leurs luttes font apparaître au niveau de l'histoire humaine leur solidarité désormais inéluctable. Mais combien, à travers ces difficultés mêmes, nous saisissons que l'unité humaine, l'unité même du Peuple de Dieu ne peut s'accomplir que par la rencontre de ces extrêmes en Jésus Sauveur !

L'unité humaine ne peut maintenant être conçue sans l'apport intégral de l'Orient et de l'Occident, mais l'unité dans le respect de ces valeurs de l'Orient et de l'Occident ne peut être accomplie que dans le Christ.

C'est pourquoi le drame de notre temps est bien dans le dialogue et la confrontation entre l'Orient et l'Occident, recherche douloureuse de l'unité humaine. Mais sa seule espérance c'est, après avoir découvert dans une expérience vécue que ni l'Orient ni l'Occident à eux seuls ne peuvent apporter le salut, de se tourner ensemble vers Celui qui seul peut les unir dans l'Amour : le Christ.

III. LES DIMENSIONS SPIRITUELLES DE L'HUMANITE DANS LE MIROIR DES CIVILISATIONS

Nous savons maintenant assez d'histoire et de géographie pour être sûrs que l'homme parfait n'est ni l'oriental, ni l'occidental, mais bien celui qui tend à unir les valeurs de l'Orient et de l'Occident. Nous savons qu'il n'y a pas une civilisation : la civilisation occidentale mais *des* civilisations dont la rencontre et l'harmonie composent progressivement le visage de l'humanité. Nous savons que l'humanité, en chacun de nous et dans son ensemble, ne se parfait que dans la rencontre et l'harmonie d'éléments différents et complémentaires, le masculin et le féminin, le conscient et l'inconscient, l'Orient et l'Occident.

Comment définir ces valeurs humaines que l'Eglise va avoir ainsi à rappeler des extrémités du monde pour en faire l'unité dans le Christ et assurer le salut de l'homme? Sans pouvoir en saisir tous les éléments, tant ils sont riches, notre connaissance nous permet d'en dégager les principaux.

Ils permettent déjà d'esquisser une psychologie de l'Orient et de l'Occident et de situer, sur un plan très large, les lignes de rupture et les possibilités de rencontre.

L'Abbé Houang, dans son beau livre sur « l'Ame chinoise et le christianisme », situe dès le début la différence fondamentale entre l'Orient et l'Occident : « Le chinois, écrit-il, du plus humble paysan au plus fin lettré sait que la culture consiste à former, non des techniciens, mais des sages [1] ». L'Orient est tourné vers une sagesse, l'Occident vers une technique. L'un et l'autre, à travers d'immenses tâtonnements, sont à la recherche de l'homme. Mais pour l'Orient, l'axe de cette recherche est la maturation d'une sagesse au dedans de soi, qui harmonise l'être avec le monde et avec les autres, avec soi-même et avec le Ciel; pour l'Occident, la plénitude de l'homme est dans la maîtrise de soi pour la domination du monde. Pour l'un l'idéal d'une vie est de mûrir une âme, pour l'autre de faire quelque chose.

De là naissent une série d'attitudes et d'impulsions extrêmement diverses en face de soi, en face des autres, en face du monde et de Dieu même... qui donnent lieu à des formes d'humanité, à des institutions, à des civilisations très différentes. Il est évident qu'on ne peut les définir ainsi qu'en traits extrêmement généraux, en faisant abstraction d'une foule de variantes et, en particulier, d'éléments de compensation qui ont été marqués, ici et là, précisément à la recherche d'une humanité complète. Ainsi on définit chaque sexe par ses

1. Abbé Houang, *L'âme chinoise et le christianisme*, Paris-Tournai, Casterman, 1957, p. 23.

dominantes, mais l'humanité en chacun d'eux cherche à s'enrichir des virtualités de l'autre. Il est sûr aussi que pour esquisser un tel parallèle, il faut mettre entre parenthèses pour le moment l'apport judéo-chrétien qui tend précisément à un dépassement de ces oppositions. Il reste vrai que, d'une manière très générale, au dedans même de leurs rapports, les réactions de l'oriental et de l'occidental sont très différentes.

Les grands hommes de l'Orient sont des sages ou des moines : ceux qui ont vécu et enseigné aux autres l'art de vivre, soit sur le plan moral, soit sur le plan familial, soit sur le plan religieux : Confucius, Mei-Ti, Bouddha : ceux qui ont marqué les âmes de leur empreinte. Les grands hommes de l'Occident sont des chefs de guerre, des rois, des conquérants, des inventeurs, des savants : ceux qui ont marqué le monde par leur action ou transformé l'action de l'homme par leurs inventions.

Le temps qui passe n'a plus ici et là la même valeur, le même contenu, le même sens ! Le temps occidental doit être rempli, parce qu'on a beaucoup de choses à faire. Sa vie progresse contre la montre, il n'a jamais assez de temps, pour tout ce qu'il doit faire. Le temps est rempli et l'homme pressé. Ses inventions vont dans le sens de l'accélération du mouvement et de la production ; il progresse en vitesse, il bat des records. Ce qui étonnait le plus un chinois récemment débarqué à Paris, ce n'était pas la tour Eiffel ou Notre-Dame, mais l'allure de tous ces gens qui couraient dans les rues comme s'ils allaient tous à un rendez-vous pressé. Le temps oriental mûrit le fruit de la vie. Il ne faut point le violenter, le presser, mais se laisser couler dedans, marcher à son rythme... C'est le meilleur moyen de l'oublier... Celui qui remonte le fleuve sent le courant... Celui qui se laisse porter ne mesure plus le mouvement... Il est en harmonie avec l'écoulement du monde. L'oriental semble avoir toujours le temps... Il déconcerte l'homme de l'Ouest par la lenteur de ses affaires, il ne bouge pas, il ne court pas, il mûrit. « L'occidental représente le temps par une flèche ou un fleuve mouvant. L'oriental se figure le temps comme un lac tranquille sur lequel des rides vont et viennent [2] ».

Ainsi le vieillard paraîtra toujours en Occident, « un homme sur le déclin » ; progressivement il se retire des affaires, c'est-à-dire de la vie. Sa vie est finie avec ses fonctions, « defunctus ». Chez les meilleurs il inspire ici une tendresse mêlée de pitié. En Orient le vieillard est un sage et son âge une dignité. Il inspire le respect. « Le vieux sage » est le type même de l'humanité accomplie. Celui qui, ayant longtemps vécu, mesure la vanité de tout ce qui passe, s'en détache lentement et progresse vers une bonté et une indulgence univer-

2. Northrop, *The Meeting of East and West,* p. 348 (cité par Crubellier, *Sens de l'Histoire et Religion,* Paris-Bruges, Desclée De Brouwer, 1957, p. 67).

selle. Parce qu'il ne s'impose pas, parce qu'il ne commande pas, il rayonne et transforme les âmes. Parce qu'il en est détaché, il connaît la vérité des choses et, pleinement formé par le temps, il avance vers un au-delà du temps. Tel le lotus, symbole d'humanisme oriental, sa racine plonge dans la vase, sa tige monte dans le mouvant, mais sa fleur s'épanouit au-delà de tout ce qui passe sur la surface d'un lac tranquille.

Ainsi pour l'occidental les anciens ne sont guère que ceux qui transmettent la vie, les moyens de vie et un certain héritage de connaissances et de moyens d'action qui permettent d'aller en avant. Le progrès est dans l'avenir... le passé vieillit, il faut être moderne, et plutôt encore de demain que d'aujourd'hui... Le progrès est un fruit du temps et de l'emprise progressive des hommes sur le monde. Pour l'Orient, les ancêtres, les anciens sont ceux qui ont obtenu la sagesse. Il faut se tourner vers eux pour les rejoindre dans l'harmonieuse tranquillité de l'âme et l'harmonie du tout. Le progrès de l'homme est dans le détachement et l'évasion du temps. Le progrès n'est pas tellement de dominer le monde pour l'exploiter à notre profit, pour satisfaire d'insatiables besoins, mais plutôt de savoir se détacher du monde pour apaiser le désir dans l'oubli de tout et de soi.

Le bonheur n'est pas de dominer pour posséder et de posséder pour jouir, car la faim de l'homme est insatiable et la jouissance creuse l'appétit ; mais de se détacher pour s'évader du temps, et rentrer dans le tout. La grandeur morale n'est pas tellement de se maîtriser soi-même et les autres et le monde, que de s'insérer si bien dans l'harmonie totale de la famille, de la patrie et du monde qu'on dépasse tout ce qui est particulier pour rentrer dans le Tout. « Les Chinois et les occidentaux, écrit John Wu, cherchent également le bonheur, mais leurs méthodes sont essentiellement différentes. Dans l'ensemble nous essayons de couper court à nos désirs, tandis que les occidentaux essayent de trouver de nouveaux moyens de les satisfaire [3] ». Ainsi l'Orient entre dans le rythme de la vie du monde et, malgré ses misères, ses infirmités, il possède une vitalité et une fécondité extraordinaires. Il est abouché aux sources de la vie, il est le réservoir de l'humanité et comme la matrice du monde.

Quelles que soient les douleurs qu'engendrent pour l'un et pour l'autre des contacts souvent malheureux, il semble nécessaire que des rencontres se produisent. L'homme est fait pour la connaissance et la compréhension de tout l'humain, il ne peut se découvrir lui-même et s'achever qu'en recourant aux antipodes. D'où cette soif étrange de découverte et d'aventures, d'exploration et de rencontre.

L'Orient risquerait de s'immobiliser dans une sagesse sans fruit pour le monde, si le contact avec l'Occident ne l'éveillait au devoir

3. John Wu, *Par delà l'Est et l'Ouest*, Paris-Tournai, Casterman, 1954, p. 164.

de le transformer. L'Occident se perdrait dans une course vertigineuse vers des techniques destructrices de l'homme s'il ne découvre la sagesse.

L'oriental est comme naturellement religieux, au sens le plus large. Le mouvement de sa vie et de sa recherche l'entraîne, au-delà du temps, vers « la Terre pure »... vers le Ciel, et, pour parler le langage chrétien et donner son vrai nom à Celui qu'il cherche sans le connaître, vers Dieu.

Mais quand il ne connaît pas le vrai Dieu, sa religion risque de glisser vers une sorte de panthéisme et de quiétisme : recherche de la paix dans la perte de soi et du monde dans un tout qui n'a pas de nom : chute dans le vide. « Le chinois comprend mal qu'il n'est pas de véritable paix sans inquiétude, ni de progrès sans lutte [4] ».

L'occidental, lui, devient facilement irréligieux ; sa pente le tourne vers la terre à transformer ; ses idoles seront plus facilement des dieux protecteurs de ses travaux, de ses guerres ou même de ses débauches, que de son élan vers l'au-delà. C'est toujours pour lui, et maintenant encore dans le monde des techniciens ou le monde ouvrier, une véritable conversion que de devenir chrétien ou même simplement religieux. Mais s'il se convertit, ce sera à une religion vivante qui l'invitera à « œuvrer avec Dieu » [5].

L'Orient et l'Occident représentent ainsi comme les deux versants de l'humanité, l'un tourné vers l'intérieur de l'âme à apaiser par l'harmonie avec le tout, l'autre tourné vers l'extérieur du monde à transformer au service de l'homme. Comme le dit encore de façon poétique John Wu : « L'Est présente plutôt les qualités féminines et l'Ouest plutôt les qualités masculines. L'espoir des temps à venir repose sur leur mariage, et la saison des accordailles est déjà là [6] ».

L'homme ne peut subsister lui-même que par la rencontre de ces valeurs. Il ne peut choisir entre intériorité et extériorité. Une intériorité pure le détache du réel et le perd dans le tout immobile. Une extériorité pure le plonge dans le mouvant et le perd dans la matière. Qu'il oublie son corps et ses liens avec le monde pour ne connaître que son âme en une sorte d'idéalisme vécu, ou qu'il perde son âme pour se livrer corps et biens au monde dans un matérialisme pratique, l'homme se perd lui-même. Saurons-nous allier la science à la sagesse ? Saurons-nous dominer le monde sans perdre notre âme ? Tel est le problème essentiel qui se pose à l'humanité d'aujourd'hui.

Il y va de sa vie. C'est le problème même de la rencontre et de l'harmonie de l'Orient et de l'Occident. L'homme ne pourra être sauvé que dans les liens d'une rencontre de l'Est et l'Ouest, mais comment cela pourra-t-il se faire ? Qui donnera au monde cet homme complet, cette unité totale, en qui seul l'humain est sauvé ?

4. Abbé Houang, *op. cit.*, p. 46.
5. Cfr Crubellier, *op. cit.*, p. 68.
6. John Wu, *op. cit.*, p. 164.

IV. LES DIMENSIONS RELIGIEUSES DE L'HUMANITE DANS LA LUMIERE DE LA REVELATION

Les incidences religieuses de ce problème ne peuvent échapper. On peut faire tout ce qu'on veut pour les dissimuler, elles sont évidentes. L'acharnement même de certains à construire un humanisme athée témoigne d'une perception négative, mais réelle, du sens religieux fondamental d'un tel problème. L'homme ne peut se définir et s'unifier que devant Dieu : soit pour le nier et se faire Dieu, soit pour le reconnaître et devenir image de Dieu et Fils de Dieu.

La révélation fondamentale, qui nous est donnée au début de la Genèse et qui éclaire d'une lumière divine le sens de l'homme, le situe essentiellement dans cette perspective religieuse. La nature la plus profonde de l'homme, c'est d'être « à l'image de Dieu ». Une ressemblance qui devient parfaite en consentant à sa dépendance, en reconnaissant son Créateur. L'homme devient lui-même en connaissant Dieu, en l'aimant et en devenant ainsi « à sa ressemblance ». Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance » (*Gen.*, I, 26), et encore : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa » (*Gen.*, I, 27).

Mais si nous cherchons dans la lumière de l'Ecriture en quoi consiste cette ressemblance divine, qui constitue l'humain, les textes nous orientent d'eux-mêmes en deux directions complémentaires.

La première ressemblance de l'homme avec Dieu est qu'il domine la création. Il en est le chef, le maître, le centre et l'ordonnateur. Image visible, dans le monde, du Dieu invisible. Il lui ressemble parce que tout est ordonné à lui et qu'il dispose de tout. Il lui ressemble comme créateur, car, dans la dépendance de Dieu, tout dépend de lui, il domine le monde, l'organise, et le transforme : « Faisons l'homme à notre image, et qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes » (*Gen.*, I, 26-27). La finalité du couple et sa ressemblance propre avec Dieu semblent du même ordre : « Dieu créa l'homme à son image, homme et femme il les créa. Dieu les bénit et leur dit : soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la... » (*Gen.*, I, 28). Ainsi le mot d'ordre divin est clair : l'homme se réalise comme image de Dieu en dominant le monde, en le transformant et, si on peut dire, en l'humanisant.

Cependant, avec une puissance étonnante, tout ce premier récit de la création nous met immédiatement en garde contre une conception de l'homme, qui en ferait simplement l'intendant du monde et l'enliserait dans le temporel. L'homme est fait essentiellement pour un dépassement. Il ne devient pleinement lui-même, qu'en relevant les yeux vers le ciel, après les avoir attachés à la terre ; qu'en dépassant

le temps, après être entré dedans ; qu'en se tournant vers Dieu à adorer après s'être occupé de la création à achever.

Tel est le sens du repos du septième jour. En cela, en cela surtout, il ressemble à Dieu. Ce n'est pas un verset de la Bible qui nous l'enseigne, c'est tout le récit de la création qui porte à nos oreilles cette nouvelle essentielle, cette première annonce de la Sagesse. L'homme n'est pas seulement actif, branché sur le monde, mais contemplatif tourné vers Dieu.

Ces deux versants de son être sont essentiels à sa constitution même, à son humanité. Pourquoi ? Parce qu'il est fondamentalement « à l'image de Dieu ». Or Dieu n'est pas seulement le Créateur agissant, présent à toute son œuvre, mais encore le Transcendant, qui la dépasse tout entière à l'infini et ne repose qu'en lui-même. Il crée le temps, mais existe éternel.

Or, c'est là le mystère de son incomparable dignité selon la révélation, l'homme est fait pour lui ressembler en cela même. Il n'est pas seulement un élément du monde, même le principal, mais il le dépasse. Il n'est pas seulement un organisateur du monde, un travailleur, mais un contemplatif ; il n'est pas fait seulement pour travailler pendant les six jours de la semaine créatrice, mais pour entrer dans le repos du septième jour, et participer à la vie de Dieu. Il n'est pas seulement le chef et l'organisateur de ce monde, mais celui qui, au-delà de toute création, entre dans la vie de Dieu ; il n'est pas seulement un savant qui connaît les secrets du monde et le nom des choses, un technicien qui les domine et s'en sert, mais un sage qui en mesure la petitesse en adorant l'infini de Dieu.

Cette révélation est toujours absolument actuelle. Elle n'est pas d'hier, mais d'aujourd'hui. Elle nous montre à l'évidence, à la racine même de l'être, qu'on ne peut respecter l'homme qu'en intégrant dans l'unité ces deux aspects de sa vocation : organiser le monde et se tourner vers un au-delà du monde. Ces deux aspects de l'homme, ces deux valeurs humaines fondamentales nous les avons vues incarnées en deux grandes formes de civilisations, deux grands courants de vie : l'Orient et l'Occident. Il apparaît avec évidence que l'homme en son intégrité ne peut être lui-même qu'au sommet de ces deux versants, dans l'unité de ces deux valeurs, au confluent de ces deux formes de civilisation.

Le réduire à être un savant ou un technicien qui domine le monde et l'exploite en se séparant de Dieu, c'est le dégrader en le livrant lui-même à l'esclavage des éléments. Mais vouloir l'accomplir en une contemplation qui ne serait qu'une évasion des conditions réelles de sa vie dans le monde, ce serait le faire déboucher dans le vide de lui-même et de tout. Le salut de l'homme, l'unité humaine, ne peut lui être donné ni par l'Orient, ni par l'Occident. Il ne consiste même pas dans une sorte d'addition impossible, car au niveau où ils se pla-

Congrès Catholique International des Sciences Bibliques

BRUXELLES 1958 LOUVAIN

L. S.,

En envoyant les invitations pour le premier Congrès Catholique International des Sciences Bibliques, le Comité exécutif fit savoir qu'il espérait pouvoir en publier les Actes. Au lendemain de ces assises inoubliables, de nombreux congressistes et collègues insistèrent auprès des membres du Comité pour que cet espoir se réalisât au plus tôt, si grande leur parut l'importance des communications présentées au Congrès et si varié leur contenu. A leurs yeux, les volumes qui les mettraient à la disposition du public, seraient appelés à marquer une date dans l'histoire de l'exégèse catholique.

Grâce à la bienveillance éclairée de la maison d'édition Duculot, de Gembloux, qui s'engage à prendre sur elle le risque et la charge de cette importante publication, nous avons l'honneur et le plaisir de vous annoncer que les Actes du Congrès sont déjà à l'impression. Ils formeront deux volumes in-8°, chacun de quelque quatre cents pages, et prendront place comme tomes XII et XIII dans la collection **Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium,** *qui a bien voulu contribuer à leur diffusion.*

Accueillant une demande du Comité, tout désireux d'assurer le succès de l'entreprise, la Firme Duculot consent à accorder un prix de faveur exceptionnel à tous ceux qui envoient et paient leur souscription avant le 1er mars 1959. Ci-inclus le bulletin de souscription à remplir.

Les sujets des communications, dont le contenu sera reproduit dans les deux volumes, ont été annoncés dans les **Ephemerides Theologicae Lovanienses,** *1958, t. XXXIV, p. 444-448, ainsi que dans la brochure-programme du Congrès. Le texte de plus de quatre-vingts études bibliques nous a été transmis. Il sera réparti sous cinq titres : I. Problèmes d'introduction et d'herméneutique. II. Milieu de l'Ancien Testament. III. Exégèse et théologie de l'Ancien Testament. IV. Milieu du Nouveau Testament. V. Exégèse et théologie du Nouveau Testament.*

La liste des souscripteurs sera publiée en tête des volumes.

Veuillez agréer, M., l'assurance de nos sentiments les plus dévoués.

Le Comité du Congrès.

Supplément à la *Nouvelle Revue Théologique*. N° de janvier 1959.

Internationaal Katholiek Bijbelcongres

BRUSSEL 1958 LEUVEN

L. S.,

Toen het uitvoerend Comité van het Eerste Internationaal Katholiek Bijbelcongres de uitnodigingen tot deelname eraan verzond, drukte het de hoop uit de Handelingen zo spoedig mogelijk te kunnen drukken. Talrijke collega's die het welslagen van die onvergetelijke Bijbeldagen bijwoonden, drongen aan, bij het sluiten van het Congres, opdat die hoop in vervulling zou gaan.

Dank zij de edelmoedige tussenkomst van de Firma Duculot die reeds vroeger blijk gaf van haar belangstelling voor het wetenschappelijk onderzoek en van haar sympathie voor de Leuvense Alma Mater, zijn de Handelingen thans reeds ter perse. Ze zullen twee boekdelen vormen, elk van circa 400 blz. in-8°, waarin de mededelingen onder vijf rubrieken zullen worden gerangschikt : I. Inleiding tot de Heilige Schrift en Hermeneutiek; II. Het oudtestamentisch Milieu ; III. Oudtestamentische exegese en theologie ; IV. Het nieuwtestamentisch milieu; V. Nieuwtestamentische exegese en theologie.

Ingaande op het verzoek van het Congres-comité, dat verlangt aan de Handelingen een ruime verspreiding te verzekeren, stemde de Firma Duculot erin toe, een gunstprijs toe te kennen aan allen die vóór 1 maart op de boekdelen intekenen en het bedrag van hunne inschrijving vieren op p. ch. r. 75.24.64 Duculot, Gembloux.

Met de verzekering van onze biezondere hoogachting.

Het Uitvoerend Comité.

cent ils se tournent le dos ; il ne peut consister que dans un dépassement de l'un et de l'autre pour intégrer leurs valeurs dans une unité trancendante, qui est le don de Dieu en Jésus-Christ.

V. L'HUMANITE DIVISEE PAR LE PECHE

Laissées à elles-mêmes les valeurs humaines incarnées par les civilisations de l'Orient et de l'Occident se dégradent et s'opposent irrémédiablement.

Cela n'est que trop évident pour cette forme de vie, dominée par la technique et la production, qui s'est développée à la suite des grandes inventions depuis le XVI^e^ siècle en Occident et que nous avons appelée avec quelque fatuité « la civilisation ». On sait assez ce qu'elle a fait de l'homme. On peut incriminer, non sans raison, les injustices de tel ou tel système économique, mais ces systèmes mêmes n'ont été conçus et ne se sont développés qu'à la faveur d'une conception du monde qui a renié la sagesse. On se sert de l'homme pour produire, on l'apprécie pour son rendement, on le soumet au rythme des machines, dès lors on le dégrade. L'essentiel en lui est brisé : ce qui dépasse le monde. Ayant méprisé le religieux dans l'homme, on en a fait un élément du monde, un rouage de la production. Rien n'est respecté : ni la vie, ni l'amour, ni la mort.

L'appétit d'infini, constitutif de l'homme, étant frustré, l'homme devient insatiable. L'amour se dégrade en appétit de jouissance. L'autre devient un concurrent et un adversaire. La guerre sévit de façon endémique sur le plan social et sur le plan international. Les inventions mêmes et les techniques finissent par servir manifestement à la destruction de l'homme. Mais cet éclat ne fait que traduire au niveau de l'histoire un mal plus profond, qui est la dégradation même du sens de l'homme dans un Occident matérialisé.

Les diplomates essaient en vain de créer au dehors une paix qui n'existe pas dans les cœurs, mais ils progressent dans une impasse, tant qu'un monde nouveau ne naîtra pas d'une conception nouvelle de l'homme dont la clef de voûte est une conversion à Dieu.

L'expérience en cours le montre de façon tragique. L'homme ne peut être qu'esclave du monde ou fils de Dieu : se perdre ou Le trouver.

Dans ce désarroi de l'Occident, dans cette dégradation de l'humain, il est sûr que les valeurs de l'Orient apparaissent merveilleusement désirables. N'ont-ils pas la sagesse? Il y a eu et il y a encore chez nous une attirance et presque une séduction de l'Orient, qui est une sorte de compensation à l'extrême occidentalisme de la civilisation technique.

Mais l'Orient peut-il nous sauver? Peut-il se sauver lui-même? Peut-il sauver quelqu'un? Sera-ce la sagesse du Bouddha qui nous guérira de n'avoir pas su respecter l'homme?

Dans le beau livre qu'il a consacré à la forme la plus attirante du Bouddhisme, l'Amidisme, le P. de Lubac a bien montré l'impuissance du bouddhisme à sauver ce monde.

Cette sagesse est une évasion, non une rédemption. Et encore, pour finir, cette évasion débouche dans le vide de tout et de l'homme même. « Par un chemin plus ou moins long le bouddhisme vient toujours à se renier en quelque sorte lui-même, comme on rejette le radeau qu'on vient d'utiliser pour la traversée du fleuve, et ce n'est pas seulement le radeau, c'est aussi bien le fleuve qui apparaît vide de réalité! et davantage encore il n'y a en réalité et il n'y a jamais eu ni radeau, ni fleuve, ni passager, ni passeur [7] ». Le dépassement n'a de sens que s'il nous conduit à Dieu. Autrement il tombe dans le vide. Une intériorité pure qui nie progressivement le monde extérieur et s'enferme dans la pensée, finit par nier, comme tout idéalisme, le contenu même de la pensée et le sujet qui pense, pour déboucher dans le vide de tout et la destruction de l'homme même.

Non seulement laissées à elles-mêmes les valeurs humaines représentées par l'Orient et par l'Occident se dégradent sous le poids du péché, mais elles s'opposent. Séparées de Dieu, elles perdent leur unité, l'image se déforme et se disloque comme dans un miroir brisé.

La domination du monde, si elle n'est plus une intendance au nom du Seigneur et au service des hommes, devient idolâtrie du pouvoir et réduction des autres à l'esclavage. Elle débouche normalement dans l'athéisme militant et la suppression des libertés. Négation de Dieu et négation de l'homme sont corrélatives dans ce système qui instaure un paganisme dont l'idole est la volonté de puissance.

Affronté à cette dépravation des valeurs qu'il doit apporter, l'Orient ne peut plus reconnaître l'humanité de l'Occident.

Le visage même de l'homme a été détruit en lui par sa rupture avec Dieu, et l'Occident rentre dans l'ombre de la mort.

L'Orient, qui le rencontre sous ses formes les plus agressives, ne peut plus voir en lui que le dominateur armé, le conquérant violent, l'oppresseur des hommes... celui qui en veut à ses biens, à sa culture, à son âme. Comment découvrir son visage humain, comment le traiter en frère, alors qu'il apparaît non seulement différent, mais opposé, non seulement autre mais menaçant, non seulement étranger aux valeurs orientales, mais ennemi des valeurs premières de l'homme?

Mais le visage de l'Orient n'est pas moins impénétrable pour l'occidental qui le regarde en dehors de la lumière du Christ. Son visage impassible lui apparaît énigmatique. Se donnera-t-il seulement la pei-

7. H. de Lubac, *Aspects du Bouddhisme : Amida,* Paris, Edit. du Seuil, 1955, p. 299.

ne de découvrir des valeurs humaines qui lui sont si totalement étrangères, si cachées et parfois, il faut le reconnaître, elles aussi déformées.

La recherche de la sagesse, du calme souverain, le mépris des entreprises violentes, l'évasion vers l'au-delà, le respect du passé apparaissent à l'occidental, entreprenant et actif, comme bêtise, abrutissement, incapacité. Comme il ne sait juger que sur des critères d'efficience, les richesses d'une civilisation de la sagesse lui échappent, sa douceur lui paraît impuissance, ses durcissements l'irritent.

Il ne sait que briser pour dominer et pénétrer par effraction au-delà de cette porte dont il n'a pas la clé.

Ainsi dans son éloignement de Dieu l'humanité se divise. Séparées de leurs sources, les grandes valeurs qui en font l'unité se ternissent et s'opposent. Les peuples se méconnaissent, les civilisations s'affrontent, les conflits s'engendrent les uns les autres et les haines qu'ils laissent ajoutent à l'incompréhension des hommes.

L'Orient et l'Occident se séparent et dans leur opposition même. L'humain se dégrade. Qui refera leur unité pour sauver l'homme? Telle est la question qui domine toute l'histoire et singulièrement l'histoire de notre temps.

VI. LE DESSEIN DE DIEU : RASSEMBLEMENT DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT DANS LE CHRIST

Tel est le dessein de Dieu, qui domine de haut l'histoire humaine et en découvre le sens : sauver l'homme en renouvelant l'unité humaine dans le Christ. Ce salut de l'humanité consiste essentiellement dans un renouvellement de ses liens avec Dieu dans le Verbe incarné : une alliance nouvelle, une religion nouvelle, une régénération de l'homme dans le Fils. Seul ce renouvellement religieux peut rendre à chacune des valeurs humaines son sens premier en la restaurant comme image de Dieu. La domination du monde est image en l'homme de la domination même du Verbe créateur, et par là même elle appelle un dépassement du monde pour entrer dans la vie de Dieu. Alors pour des *Fils de Dieu* ces deux aspects de leur humanité apparaissent vraiment complémentaires. Bien plus leur complémentarité même réalise l'humain. Car c'est à la fois par la domination du monde et par le dépassement du monde, par l'entrée dans l'histoire du monde et par l'appel à la vie éternelle que l'homme enfin devient image de Dieu, dans le Fils incarné, c'est-à-dire devient lui-même. Alors seulement l'unité humaine peut s'accomplir dans le Peuple de Dieu, l'Orient et l'Occident peuvent se rencontrer, se reconnaître, s'unir et pour ainsi dire s'épouser dans le Christ. C'est pourquoi, au niveau de l'histoire,

l'unité humaine ne peut s'accomplir que par une rencontre et un dépassement de l'Orient et de l'Occident dans le Christ Jésus.

Il est très remarquable qu'à travers toute l'Ecriture et maintenant à travers toute la liturgie le mot qui revient sans cesse pour désigner l'action de Dieu formant son Peuple ou son Eglise c'est « *réunir* » ou « rassembler », « adunare », « coadunare » [8]. Le dessein de Dieu c'est de faire l'unité de l'humanité, désunie par le péché, dans le renouvellement et la rencontre du Christ. Le Peuple de Dieu, l'Eglise est constituée par cette rencontre même : il lui est essentiel d'être à la jonction des extrêmes.

Mais avec une précision admirable, l'Ecriture marque bien que le Peuple de Dieu, qui fait l'unité de tous n'est pas constitué « *par* l'Orient et *par* l'Occident », comme si leur simple rencontre et addition pouvait constituer l'unité humaine et restaurer le visage de l'homme parfait.

Le peuple de Dieu vient « *de* l'Orient et *de* l'Occident ». C'est-à-dire qu'il surgit des points de l'horizon les plus éloignés, qu'il intègre leurs valeurs, mais dans un dépassement imprévisible, dans un au-delà, dans une humanité nouvelle, transcendante par rapport à tous les points cardinaux : l'humanité du Corps mystique du Christ. Seule cette unité transcendante peut réunir maintenant les valeurs de l'Orient et de l'Occident et faire à la fois l'unité de l'homme et l'unité des peuples. L'homme ne peut s'accomplir maintenant qu'en dépassant l'humain, et l'unité humaine ne peut se faire que dans le Christ.

Tel est précisément l'objet des promesses faites aux patriarches et explicitées par les prophètes. C'est l'annonce d'un renouvellement divin de l'unité humaine brisée par le péché : unité des peuples pour l'unité de l'homme dans un Peuple nouveau, en un Homme nouveau. Cette convergence même, en Celui qui doit venir de ce qui humainement est aux antipodes et dans l'homme pécheur est devenu inconciliable, cette rencontre « de l'Orient et de l'Occident » dans une humanité nouvelle qui dépasse l'un et l'autre, fait pressentir elle-même la transcendance divine de la régénération de l'homme dans l'Eglise du Verbe Incarné.

(à suivre)

Reims (Marne)
35 Rue Cognacq-Jay

Abbé Louis LOCHET.

8. Dans la Bible : *Ez.*, XI, 17; XX, 41; XXVIII, 25; *Is.*, XI, 12, etc. Dans la liturgie : Ordinaire de la Messe.

Fonction missionnaire, fonction d'Eglise

(suite)

III. MISSION DANS LE MONDE

L'Eglise n'est pas du monde, mais...

Il est facile de voir combien diffèrent essentiellement, par leur fin, la société ecclésiale que veut bâtir la mission et toutes les autres sociétés. La première est directement orientée vers la fin surnaturelle de la gloire de Dieu par l'Eglise pour le salut des hommes. Les autres tendent plus ou moins pleinement à des fins naturelles. Et c'est pourquoi jamais la Mission ne peut apparaître aux yeux des hommes comme une entreprise terrestre, ayant partie liée avec d'autres entreprises terrestres.

Il y a exactement 25 ans, à propos de l'*Aucam* (et implicitement de toute la perspective missionnaire), le P. Charles écrivait avec une lucidité admirable :

« L'*Aucam*, fidèle aux directives pontificales, refuse de voir dans l'entreprise missionnaire une vaste tentative d'européanisation; elle refuse plus encore de soutenir les intérêts commerciaux ou coloniaux de l'Europe, sinon dans la mesure où ils peuvent servir au bien suprême de l'Eglise et aux populations indigènes, qu'il faut défendre contre toutes les rapacités et toutes les exploitations » (*E.M.*, p. 243-244) [1].

Il ajoutait que cette attitude est difficile :

« On se retranche et on se hérisse; les nationalismes s'exaspèrent... Servir l'humanité pour l'amour du Dieu qui l'a faite, semble une illusion vaporeuse qui ne résiste pas et se dissipe en face des réalités brutales de la concurrence économique, des armements militaires, et de la lutte pour l'existence » (*E.M.*, p. 244).

Un an plus tard, le Père Charles revenait sur le même sujet, d'une façon plus concrète :

« Même quand il s'agit d'action missionnaire, les propagandistes sont tentés de lui gagner des sympathies en la définissant comme un excellent moyen de faire barrière devant la propagande bolcheviste; comme un instrument discret et peu

---

1. Rappelons les sigles utilisés dans cet article pour désigner les ouvrages du P. Charles : *D.M.* = *Dogmatica Missionaria,* inédit, en latin; *Dossiers* = *Dossiers de l'Action Missionnaire,* 2e édit., Louvain, Aucam, 1939; *E.M.* = *Etudes Missiologiques,* Louvain, Museum Lessianum, 1957; *P.M.* = *La Prière missionnaire,* Louvain, 4e édit., Aucam, 1938.

coûteux d'expansion coloniale; comme une force au service du système européen; comme une méthode efficace pour apprivoiser les sauvages et les transformer en bons contribuables et en bons clients... Il y a là une grosse erreur fondamentale. La mission catholique est une activité de la Sainte Eglise; c'est d'elle qu'elle tient son mandat et c'est en son nom qu'elle s'adresse aux hommes. De plus en plus on s'aperçoit qu'en la subordonnant, ne fût-ce que de façon provisoire, aux entreprises coloniales et aux impérialismes politiques, on la déconsidère et on la stérilise... Il est essentiel que le but propre de la mission [bâtir l'Eglise] ne soit pas masqué ou absorbé ou dévié par les buts politiques d'un gouvernement civil. La mission, — on ne le répétera jamais assez — est de l'Eglise et pour l'Eglise » (*E.M.*, p. 248-249).

De telles paroles, et les exemples concrets — voire les critiques — qui les appuyaient, ont pu susciter à l'époque pas mal de protestations. Mais leur fondement théologique est indiscutable, et leur clairvoyance pratique est vérifiée chaque jour un peu plus par les événements.

Pourtant, sans être du monde, l'Eglise et donc aussi la Mission qui la plante sont dans le monde. Les fins de la société civile et de la société ecclésiale ne sont pas identiques; elles ne sont cependant pas totalement étrangères l'une à l'autre. Le bien naturel que procure la société civile doit finalement mieux disposer les hommes à s'ouvrir à l'appel des Missions et de l'Eglise. Et, par ailleurs, ce sont les mêmes personnes, les mêmes choses, les mêmes réalités de tout genre que les deux sociétés ordonnent pour des fins différentes et hiérarchisées. Contre les protestants, Bellarmin répétait que l'Eglise est « aussi réelle que la république de Venise ».

« C'est sur la terre que se jouent les destins éternels, et la grande gloire du Fils unique. Toute la splendeur dont le Ciel s'enrichit, c'est la terre qui la lui fabrique » (*P.M.*, p. 17).

« L'Eglise qu'il nous faut planter sur la terre, c'est bien l'Eglise des hommes, et non pas seulement celle des âmes, l'Eglise des hommes, avec tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils ont... l'Eglise qui prend la terre pour la sanctifier et toute la tradition des hommes pour vous en faire hommage.

» Elle ne s'adresse pas seulement à notre esprit pour l'enseigner, ni à notre volonté pour la conduire; elle nous marque, corps et âme, du signe de la rédemption... » (*P.M.*, p. 88).

D'une façon plus nette encore :

« L'Eglise a été constituée par le Christ, et par le Christ elle est efficacement dirigée, non seulement pour sauver les âmes des élus, mais pour sanctifier le monde entier, en le purifiant de toute puissance mauvaise, et en l'unissant par ses bénédictions et ses offrandes à son Créateur et Rédempteur.

» C'est pourquoi l'Eglise ne sauve pas seulement les âmes, mais les hommes; et les hommes, elle ne se contente pas de les sauver, mais elle les achève selon toutes leurs capacités.

» En conséquence, partout où (par l'effort de la mission) se propage l'Eglise, elle doit — de par son institution et sa nature — procurer non seulement à ses fils mais à tous les hommes, s'ils ne les ont pas encore, les biens de la santé, de la science, de la vie décente, de la paix sociale et de la sainte joie. Si, par

contre, les peuples ont déjà ces biens, elle doit, puisqu'ils ne les tiennent que du Christ, les lui rapporter de manière consciente et dans l'action de grâce...

» Ces activités ne seraient étrangères à la plantation de l'Eglise que si quelqu'un pensait faussement que l'Eglise est une société purement spirituelle » (*D.M.*).

On ne peut parler plus clairement, ni plus vigoureusement, ni de manière plus constructive.

Un autre point de vue existe encore touchant le même sujet : celui de l'Esprit de Dieu. On dira alors :

« Le monde entier a été saisi par votre Esprit consolateur. Il ne le sait pas encore. Mais un visage est beau avant qu'on ne l'ait vu au miroir et les enfants grandissent sans avoir passé sous la toise. La joie du monde est déjà en Lui puisque cet Esprit y a déversé tous ses dons. Les germes sont partout, nous n'avons plus qu'à les cultiver. Dans ces villages perdus de la Chine ou de l'Inde, personne ne connaît l'Esprit Saint, mais lui connaît tout le monde et il n'est pas une seule âme, il n'est pas une seule chose qui échappe à son action. Une immense bénédiction a enveloppé le monde... » (*P.M.*, p. 172).

On peut encore prendre la question, non plus du côté de l'Eglise ou de l'Esprit, mais du côté du monde :

« Dieu, créateur et rédempteur à la fois, n'a pas plusieurs idées disparates qu'il réaliserait à tâtons, mais une pensée très simple et très droite qui est la raison de tout. (Ainsi) entre l'œuvre du Créateur et celle du Rédempteur, il ne peut exister d'opposition (et) tout ce qui, dans l'homme et son action, n'est pas irrémédiablement vicié par le péché doit être considéré comme une disposition préparatoire à la forme de l'Eglise.

» Nous devons tenir qu'il n'y a rien, dans la constitution physique ou morale de l'homme, qui soit indigne du Créateur (et que) puisque la nature elle-même n'est pas mauvaise, elle peut, sans la grâce, pratiquer des actes honnêtes et, avec la grâce, qui n'est refusée ni aux pécheurs ni aux païens, elle peut monter jusqu'à la charité parfaite. Bien plus, de bons théologiens comme Ripalda et son école ont cru, sans être jamais inquiétés par le magistère, qu'aucun acte honnête n'a jamais été posé et ne sera posé par un païen sans qu'en fait celui-ci n'ait reçu une grâce pleinement surnaturelle » (*Dossiers*, 14 ; cfr *Sem. Miss.*, 1926, p. 6).

L'Eglise est voulue par Dieu absolument et universellement ; dès lors tout ce qui est susceptible d'être assumé par elle, tout ce qui ne contredit pas sa nature divine doit trouver en elle sa place, marquée d'avance par Dieu. Ceci est vrai non seulement des dispositions individuelles de l'homme, mais de ses institutions sociales, de son organisation juridique, de ses arts, de ses coutumes et traditions, de sa langue, de ses croyances, de ses rites même religieux.

L'Eglise missionnaire et la terre.

C'est dans un article intitulé : *Créateur des Choses visibles* (*N.R. Th.*, 1940, p. 261-279) qu'est précisée l'attitude de l'Eglise et de la Mission envers les choses matérielles.

Les premiers docteurs orthodoxes ont voulu « sauver le monde de la matière des dédains gnostiques et des condamnations néo-platoniciennes ». Ils ont proclamé, que le monde était réel, que « le corps du Verbe fait chair était réel, tout comme le pain de l'Eucharistie et l'eau du baptême » (p. 274).

Non point seulement réel mais bon, étant donné son origine. « Contre les dualistes, l'orthodoxie catholique a répété que le même Dieu, le Père Unique était le créateur du visible et de l'invisible, l'auteur responsable du matériel et du spirituel, du corps et de l'âme, du ciel et de la terre, de l'éternel et du temporel » (p. 273). Non point seulement réel, le monde, mais saint : « Puisque la sainteté est l'union à Dieu, les choses elles-mêmes, œuvres de Dieu, sont saintes à leur manière, d'une sainteté réelle. Elles seront, non seulement associées au culte chrétien, mais même deviendront objet du culte le plus saint. » (*Dossiers,* 8). Mais précisons-le : « Cette dignité de tout le matériel, de tout le visible ne vient pas d'abord... de ce que le monde est fait pour l'homme, mais de ce qu'il est fait par Dieu, non de sa destination mais de son principe » (p. 276). Ainsi « tout cela a un sens divin et une valeur d'éternité ». Par cette affirmation « tout le faisceau lumineux du dogme (est) projeté sur les choses. C'(est) une nouvelle vision du monde impliquant un changement complet d'attitude » (p. 274).

« Le christianisme ne se présentera donc pas comme un choix à faire entre deux réalités incompatibles, mais comme une synthèse universelle » (p. 275).

« Puisque tout vient de Dieu, créateur unique, et que toutes les choses ont une signification divine, adorer Dieu, tendre vers lui et respecter le monde, lui demeurer fidèle, ne sont pas deux attitudes, deux tendances divergentes entre lesquelles il faudrait choisir. Ce sont les deux aspects solidaires, complémentaires, logiquement et naturellement liés d'un seul et même devoir, d'un seul et même amour... ». (p. 275).

Conclusion qui vaut pour l'Eglise comme pour chaque chrétien :

« L'Eglise, que la Mission doit planter, n'est donc pas une simple communauté des âmes ; elle est réelle et visible. Elle a un rôle à jouer, comme ministre de la Rédemption, vis-à-vis de la terre, du sol, du corps, et de la matière. Elle ne peut se désintéresser de rien, dans l'œuvre du Créateur, puisque c'est toute la Création que le Rédempteur est venu délivrer » (*Dossiers,* 8).

Certains ont dit, fort légèrement, que l'on donnait aux choses bien de l'importance, que les âmes importaient beaucoup plus. Certes oui, d'un point de vue ; mais dans l'ordre réel, naturel et surnaturel, de création et de rédemption, les choses sont associées au corps, et le corps à l'âme, par l'intention divine : Le Christ a pris un corps, et c'est par ce corps qu'il a paru, circulé, prêché, béni, souffert et racheté. Le Christ a fait entrer les choses dans ses paraboles, dans ses miracles, dans ses gestes les plus saints.

Une religion ainsi concrète et « incarnée » répond bien à ce que sont les hommes et est vraiment le plan de Dieu : « Le Christ a sauvé tout ce qu'il est devenu ». Et l'Eglise aussi doit tout assumer pour tout sauver.

L'Eglise doit prendre les choses et les *sanctifier* : C'est bien ce qu'elle fait par les multiples bénédictions du rituel, qui envoie le prêtre dans la chambre nuptiale, devant la huche, jusqu'à la grange, au cellier et à l'étable, quand ce n'est pas devant la linotype ou dans l'avion. Car l'Eglise marche avec le temps : elle veut, elle doit bénir les choses, pour qu'en elles l'homme voie le don de Dieu à employer vertueusement.

L'Eglise doit prendre certaines choses et les rendre *sanctifiantes* ; ce seront les sacramentaux. Nos aïeux y tenaient ; nos néophytes en sont avides. La réaction est très saine ; elle ne devient aberrante, que lorsque nous la laissons trop longtemps sans objets valables, ou l'abandonnons à d'autres mains : eau bénite, cierges bénits, palmes bénites, huile bénite, œufs de Pâque bénits, pain ou riz bénit pour des distributions quasi liturgiques, noix de coco germées bénites en gage de fécondité, médailles de toutes sortes. Foin des faux spiritualismes, et des angélismes irréels !

L'Eglise a choisi, à la suite de son fondateur, certaines choses pour être au cœur du mystère du salut : matière des *sacrements* et jusqu'au plus grand d'entre eux : le Corps du Christ.

Dans un discours sur *L'erreur des idolâtres*, le P. Charles disait :

« L'idolâtre qui traite comme un être divin la statue ou le symbole matériel... se trompe sans doute... mais s'il se trompe, ce n'est pas en cherchant sur la terre un objet à la fois matériel et adorable, c'est en croyant trop tôt avoir déjà trouvé cet objet, et en ne poussant pas jusqu'à Jésus de Nazareth, Verbe de Dieu vraiment fait homme, *Verbum caro factum*. Il se trompe sur l'application, non sur le principe. Son erreur est une erreur de fait, non une absurdité logique...

» Pour guérir l'idolâtrie, il n'est pas nécessaire de lui dire que tout est fou, que tout est absurde dans ses tâtonnements religieux et dans ce désir qui le pousse de trouver Dieu tout proche, dans ce pressentiment d'un objet matériel que l'homme doit adorer » (*E.M.*, pp. 92 et 95).

C'est pourquoi la Mission devra présenter dans toute sa splendeur le Mystère de l'Incarnation, le Mystère de l'Eucharistie qui la continue et, gravitant autour de ce Sacrement Premier, les six autres, où chaque fois le Seigneur a voulu lier à une matière, à un geste, à quelques paroles, une grâce surnaturelle qui nous rende plus déiformes.

Autour de ces sacrements, il est normal, il est urgent de déployer les liturgies parlantes, et les respects exprimés, afin que les choses, elles aussi, à leur degré, soient évangélisatrices et sanctificatrices.

L'Eglise missionnaire et les hommes.

« L'Eglise catholique, d'un bout du monde à l'autre, par-dessus toutes les barrières des préjugés, des races, ou des océans, par-dessus les déserts et les ignorances, chez les enfants et chez les guerriers, chez les paysans, blancs, jaunes ou noirs, qui grattent le sol, chez les marchands qui calculent et revendent, chez les mécaniciens qui ajustent, chez les pêcheurs, chez les savants, dans les villes et sur les fleuves, c'est elle, c'est l'Eglise qui doit partout sanctifier notre monde et le rendre acceptable à son Dieu... Depuis l'ouragan tumultueux du matin de Pentecôte, la porte de l'Eglise est grande ouverte, et c'est sur le perron, face aux peuples de toute la terre que se continue l'œuvre du premier apôtre... » (*E.M.*, pp. 217-218).

Il n'est donc pas de groupe humain qui ne soit admis, appelé à l'Eglise ; il n'en est pas que la Mission puisse négliger, encore moins mépriser. Comme Dieu, comme le Christ, comme l'Eglise, la Mission ne connaît qu'une race et qu'un peuple et qu'une classe, celle des hommes, fils de Dieu, frères du Christ, requis par l'Eglise pour la gloire de Dieu et pour leur propre salut. Elle sait du reste de quoi ils sont faits !

« L'Eglise n'est pas une imagination, elle n'est pas une solution idéale, elle est plantée dans la terre des hommes, elle est faite avec des hommes, avec des hommes misérables, avec des hommes cagneux, bancals, qui trébuchent, qui se relèvent, qui sont méchants, qui pour eux-mêmes sont quelquefois dangereux. L'Eglise est faite de tout cela. On la dépeint quelquefois comme une sorte de noviciat peuplé d'excellentes religieuses. Allez voir !... c'est avec les hommes qu'est faite l'Eglise, pas du tout avec les anges ; les hommes, ce sont des mortels, des malades, des passionnés, des imprévisibles, des grognons qui tiennent avant tout à leurs griefs, qui tendent toujours à avoir une rancune, qui mordent volontiers, même quand on ne les attaque pas, et c'est avec cela qu'est faite l'Eglise... » (*E.M.*, pp. 160-161).

L'Eglise n'est pas naïve, elle n'est pas « idéaliste ». Et la mission, elle aussi, se doit d'être réaliste. Ses chrétiens présents ou futurs, où qu'ils se trouvent, elle en « espère tout », car ce sont des saints en puissance, et qui parfois le deviendront en fait, comme les martyrs de l'Ouganda ou du Japon, comme Kateri Tekakwitha ou Martin de Porrès.

Mais pas tous, ni tout de suite ; et c'est pourquoi la Mission « supporte tout ». Le missionnaire sait qu'envers lui-même et envers son propre peuple, la Providence de Dieu, menant l'histoire, a eu et garde d'infinies patiences et des pardons longanimes. Il a, lui aussi, à se montrer patient devant les inévitables gaucheries, ou les faux pas très compréhensibles des jeunes communautés par ailleurs si généreuses. Il ne dira pas, car l'Eglise ne le dit pas, après telle expérience moins réussie, qu'il n'y a rien à faire, que manifestement celui-ci ou ceux-ci sont incapables, trop faibles ou trop peu doués, de corps ou d'âme. C'est avec les hommes comme ils sont que l'Eglise fut faite,

existe et grandira. En douter, serait douter de Dieu, de sa paternité universelle, de sa Rédemption sans limites, et des pouvoirs de sa grâce. Ce serait blasphémer.

Voilà pourquoi, à tous les hommes, et à tout homme, la Mission fera confiance, inlassablement, sachant qu'à tout groupe, comme à tout individu, est promis un destin lumineux, malgré ses limites et faiblesses. En ces limites et faiblesses mêmes !

« Nous sommes la race de ceux qui souffrent et qui meurent, et c'est par nous que la gloire (de Dieu) peut encore grandir ici-bas. Et parce que nous sommes sans cesse sous le coup de la maladie, de l'épreuve, de la fatigue et de l'infirmité, notre service prend une valeur universelle, et force l'admiration du cœur même de Dieu » (*P.M.*, p. 88).

Redisons-le : « Il n'est pas nécessaire de détruire l'homme pour faire place au chrétien » (*Sem. Miss.*, 1926, p. 6). Car : « Il est profond, le cœur de l'homme... Seulement, ces richesses, savons-nous les susciter ? » (Cfr *E.M.*, p. 170).

L'Eglise missionnaire et les cultures.

Les hommes ne vivent pas seuls mais en groupe : un groupe qui les défend et les prend, tout ensemble. Pour déterminer à quels signes l'on reconnaît que l'Eglise est solidement implantée dans une région, on a dit parfois « qu'il suffisait de la prédication permanente de la foi et de l'offre, permanente aussi, des sacrements du salut à toutes les âmes de bonne volonté. Quand ces deux ministères sont assurés, la mission pourrait être considérée comme ayant atteint son but » (voir *E.M.*, p. 72).

Ceux qui écoutèrent trop distraitement, ou lurent trop vite le P. Charles, résumèrent ainsi sa pensée. Mais c'est le P. Charles lui-même qui les détrompe :

« L'indigence extrême de cette réponse me donne du malaise... Est-ce que cette doctrine tient suffisamment compte de tout le mystère que renferme ce mot de « société » qui définit l'Eglise ?... Une société suppose une vie commune et donc ce qu'on appelle en anthropologie une culture... Une « culture » se définit : la portion du milieu que l'homme a faite lui-même en tant que membre d'un groupe ou, ce qui est pratiquement synonyme : tout ce que l'homme apprend comme membre d'un groupe » (*E.M.*, p. 72).

« Les institutions familiales et sociales, les arts, les métiers, les rites, les lois, les particularités de l'habitat et de l'alimentation, le code de la politesse, les manières, les modes, tout ce complexe d'idées, de sentiments, de comportements, que nous appelons d'un mot notre façon de vivre, tout cela, c'est une culture » (*E.M.*, p. 388). « Une culture est... un tout extraordinairement cohérent, dans lequel le groupe humain qui l'a créée trouve la garantie de son identité et de sa sécurité » (*E.M.*, p. 389).

« L'ensemble des traits d'un culture est pour le peuple qui la pratique une forme de protection, une manière de garantir et de conserver des valeurs auxquelles il attache souvent beaucoup de prix et qu'il appellera sa dignité, sa sécurité, sa tradition, sa note distinctive, sa noblesse ou même sa morale, ou sa raison de vivre... Essayer de construire et de maintenir une Eglise stable sans s'occuper de christianiser aussi sa culture est, je le crains, une aventure sans

issue » (*E.M.*, p. 75) car « la mission ne rencontre pas devant elle des individus à l'état pur ; mais des cultures massives dans lesquelles les individus sont encastrés » (*E.M.*, p. 387).

Or les cultures sont « exigeantes ». *Un homme* qui entre dans un ensemble culturel est contraint, de mille façons, de s'adapter à la discipline de son groupe, à « s'inculturer », et cela crée en lui « des connexions tellement profondes... qu'il ne reconnaît même plus leur caractère artificiel et qu'une part immense de sa culture lui apparaît comme naturelle et innée » (*E.M.*, p. 137).

Un usage est admis à l'intérieur d'un groupe et y « reste toujours régi par la volonté collective du groupe lui-même ; c'est le groupe qui le protège et le sanctionne ». On ne l'impose pas (*E.M.*, p. 77). Cette volonté juge, par réaction instinctive, si le trait nouveau peut coïncider avec la structure générale et répond à la loi d'intégration. Car « tous les traits s'appellent, s'appuient, et se consolident mutuellement » (*E.M.*, p. 139). D'ailleurs les éléments qui comptent le plus sont ceux que tout le monde peut voir... les mêmes gestes, des réactions uniformes (voir *E.M.*, pp. 76-77).

La culture est donc un vivant « qui se protège, qui ruse, qui attaque. Elle réagit à tout ce qui la menace. Pour le groupe qui l'a créée, elle est une sorte de trésor. Elle est chargée d'un immense potentiel d'émotion. On ne la querelle pas impunément, car elle représente, aux yeux de ceux qu'elle a formés, une valeur unique. Elle leur garantit leur *identité* et leur *sécurité*, c'est-à-dire deux fonctions primordiales de toute société » (*E.M.*, p. 142).

Qu'on le note enfin : « C'est parce que la culture d'un groupe donne un sens à son effort de vivre, comme le sacerdoce donne un sens aux séminaires, que toute culture se défend âprement » (*E.M.*, p. 144).

Tout cela est infiniment respectable, non seulement parce que c'est « de l'homme concrétisé » mais encore, d'abord et surtout, parce que c'est une action de Dieu réalisée.

« Toute la civilisation chinoise, le milieu indien, la psychologie et l'art africains, tout cela qui a pour auteur Dieu et sa Providence, est aussi le patrimoine et le champ d'action (de Dieu et de l'Eglise).

» Ce sont, non pas des prétextes ou des accidents, mais des œuvres divines auxquelles il ne faut toucher qu'avec des mains délicates, et que personne n'a le droit de modifier ou d'abolir ou de mutiler que selon la volonté de leur auteur divin » (*N.R.Th.*, 1940, p. 279).

On ne remplace donc une culture, on ne l'évince, ou encore on ne la transforme, on ne la sublime que pour fournir à ses tenants un sens plus beau, plus haut, plus total de leur effort de vivre.

De ce qui précède, on tirera, au point de vue missionnaire, une *grande conséquence*.

Certes, la méthode de grignotage par conversion individuelle qui

arrache l'homme à son ancien milieu a pu et peut réussir là où ce milieu même est relativement rudimentaire, et en train de se désagréger. Mais dans les pays où la culture est solide et bien en place (Islam, Bouddhisme, Hindouisme, par exemple), elle n'a jamais réussi (voir *E.M.*, p. 146).

« On ne bâtit pas une chrétienté solide en grignotant des individus, en les arrachant à leur culture et en les groupant artificiellement en dehors de celle-ci. C'est sur le bloc culturel qu'il faut agir, et c'est lui qu'il faut non pas désagréger, mais assouplir pour que le ferment chrétien y travaille mystérieusement » *(E.M.*, p. 390).

Ce principe a des applications méthodologiques intéressantes, quant aux points d'application de l'effort missionnaire.

« L'Eglise catholique ne peut bien s'établir qu'au sein d'une culture chrétienne qu'elle a suscitée et qui, à son tour, la protège » (*E.M.*, p. 78).

« Il ne peut pas suffire de viser uniquement les individus que leur âge, leur faiblesse permettent d'arracher à la culture ambiante et qui n'ont sur celle-ci aucune influence ; il faut au contraire atteindre les personnes et les institutions qui offrent le maximum de résistance, car ce sont elles qui ont le plus d'influence déterminante sur l'évolution d'une culture » (*E.M.*, p. 146).

Au *concret* :

« Il n'est pas permis de dépayser les âmes sous couleur de les christianiser comme si le Christ leur était étranger et comme si l'Europe avait, à la manière d'un nouveau peuple élu, on ne sait quel monopole » (*Sem. Miss.*, 1926, p. 10).

Au contraire, la culture chrétienne à créer peut et doit « refléter toutes les variétés que provoque son adaptation aux divers groupes humains qu'elle pénètre. Elle s'accommode de la diversité des langues, des vêtements, des arts, des systèmes politiques, des psychologies, des nourritures, des usages sociaux... La mission doit pénétrer dans les cultures non-chrétiennes à la manière d'un ferment » (*E.M.*, p. 146).

Mais cette acculturation chrétienne, c'est peu à peu et par les groupes autochtones qu'elle se fera définitivement. Nous, missionnaires étrangers, nous ne pouvons que la préparer, et les y encourager.

« Zélé sans impatience, clairvoyant sans désespoir, fier sans orgueil, le chrétien occidental ne prône pas comme supérieure et impose encore moins comme obligatoire la culture européenne dont il est l'héritier et le continuateur. Ce qu'il veut communiquer à ses frères proches ou lointains, ce n'est pas ce que lui ont appris les hommes, mais ce que Dieu est venu nous apprendre à tous : cette culture proprement divine qui n'est antagoniste à rien, sauf au péché, qui est partout chez elle comme la lumière et qui chaque jour est actuelle comme l'aurore » (*E.M.*, p. 397).

En effet, depuis que vint le Rédempteur, sa grâce aide l'humanité faible et tombée à « parcourir un à un tous les échelons de la remontée jusqu'à la résurrection du corps glorieux : *resurrectionem mortuorum* ». Et *l'instrument permanent de cette remontée, c'est l'Eglise* :

« Sa sphère d'action n'est pas limitée au salut éternel qu'il faut procurer après la mort. Tout le travail humain est de son ressort ; tout ce qui tend à restituer

à l'homme les prérogatives originelles; tout ce qui augmente son pouvoir, le rend plus fort, plus conscient; plus maître des forces naturelles... Parce que tout ce travail (de technique, de culture) a un sens théologique, je puis le considérer comme chrétien » (en droit, et destiné à le devenir en fait) (*E.M.*, pp. 255-257). « Toute la matière travaille pour l'Eglise, toute l'histoire du passé tend vers elle; tout l'effort des hommes n'a de sens que par elle... Elle est la forme divine et donc parfaitement humaine de la création rachetée » (*E.M.*, p. 257).

C'est vers elle que doit converger tout l'effort de l'humanité, car elle seule peut lui donner son achèvement et sa signification : Le patrimoine de tous les peuples est sa dot inaliénable.

Réciproquement : « C'est parce que l'Eglise est totalement humaine dans sa nature divine, qu'elle est la continuation du Verbe Incarné, et qu'elle peut se présenter à l'univers, sans se désintéresser de rien de ce qui concerne les hommes... » (*E.M.*, p. 259).

Etudiant la culture chrétienne bantoue, ou plutôt constatant son absence, le P. Charles concluait :

« Il est urgent de favoriser par tous les moyens honnêtes l'éclosion d'une culture chrétienne africaine... Vivre chrétiennement sans pouvoir se doter d'une culture chrétienne est aussi terriblement ennuyeux que de passer ses jours dans une chambre sans meubles. On y est à l'abri, sans doute, mais ce n'est que l'abri d'une sorte de prison, dont normalement on aspire à s'évader... (Au contraire, une culture chrétienne africaine) donnera à ces millions de néophytes non seulement la foi et les sacrements, mais la joie d'être des chrétiens et le goût de le rester » (*E.M.*, p. 84).

Les conséquences pratiques sont multiples autant que les éléments de toute civilisation. Il faut des écoles, des universités qui « visent à la tête non pour l'abattre ou l'humilier — mais pour en faire le plus vite possible une bonne tête catholique » (*Sem. Miss.*, 1926, p. 127). Il faut souhaiter des délassements et des spectacles et des danses, car « une société qui s'ennuie est une société qui se désagrège et qui meurt » (*Sem. Miss.*, 1938, p. 15). Il faut des œuvres littéraires, des peintures, des sculptures et des monuments; des cérémonies de baptême, de passage, de mariage et de funérailles; des pèlerinages, des reliques, des kermesses; des usages alimentaires, sociaux, économiques; et bien d'autres institutions, où se reflète et s'incorpore la réalité et le bonheur du salut annoncé et procuré par la Mission. Nos esprits cartésiens et académiques, qui ont longtemps baigné dans un climat de vie laïcisée, ont trop peu perçu cette nécessité, cette « faim », ne l'ont pas assez rassasiée; n'est-ce point pourquoi nos néophytes sont retournés à leur culture, que rien n'était venu remplacer ou transformer, à leur culture païenne mais réelle? Le christianisme, l'Eglise, la Mission, s'ils ne saisissent toute la vie, ne garderont rien durablement, pas même les âmes?

L'Eglise missionnaire et les religions.

Il est de mode à notre époque de professer, en matière religieuse, la tolérance, la largeur de vue, le syncrétisme, dans l'idée que les vertus religieuses de *tous* les hommes et de *tous* les groupes — y compris l'Eglise catholique — sont toujours des efforts respectables et admirables, mais essentiellement imparfaits.

La position catholique se refuse à de tels accommodements, tout en affirmant envers les non-chrétiens un respect positif. Elle affirme d'abord clairement (contre les jansénistes, les calvinistes et tous ceux qui comprirent trop durement certaines affirmations augustiniennes) qu'il existe chez les « païens » d'admirables vertus. C'est indéniable. « Mais alors, si d'autres sources jaillissent dans le désert, au nom de quoi peut-on forcer les hommes à n'étancher leur soif qu'à une seule d'entre elles? » demanderont les relativistes (*E.M.*, p. 105).

La réponse catholique comporte en premier lieu l'affirmation suivante :

« Nous ne pouvons pas dire que le christianisme ait le monopole de la vertu;... nous ne pouvons pas dire que ce monopole, il ne l'a pas et qu'en dehors de lui, aussi bien ou moins bien, fleurissent les mêmes vertus... Comment sortir de cette impasse?... Consultons la théologie loyale et généreuse de notre Eglise. Il n'y a qu'un royaume et nous n'avons qu'un Maître; il n'y a qu'une source de sainteté, comme il n'y a qu'un seul chemin qui mène au ciel et une seule Vérité et un seul Amour qui est le Christ. Il est l'oméga, et la solution unique de tous les problèmes; lui seul a les paroles de la Vie éternelle. Et, précisément parce qu'il est la solution, le résultat, il est sans commune mesure avec tous les calculs, toutes les recherches et tous les efforts... Le calcul ne remplace pas le résultat... ».

Il ne faut pas rejoindre « ces modernistes qui estompent la différence radicale, absolue, éternelle, entre la religion du Christ et les religions païennes, entre la personne du Verbe fait chair et les maîtres de la sagesse antique... ».

« Il est néfaste et sacrilège... de mêler dans la même coupe, comme si elles avaient la même valeur et pouvaient se compléter, la sagesse élaborée par les hommes et le don très pur du Père qui est dans les Cieux. Le Christ n'est amélioré par personne » (*E.M.*, pp. 106-107).

Toute vertu chrétienne n'est pas un produit de fabrication purement humaine, c'est d'abord un don de Dieu et la seule voie du salut : « Comme la pointe de la pyramide, le Christ Sauveur est nécessaire et rien ne peut le remplacer ».

Tout pareillement, « il est bien clair pour tout catholique qu'en dehors de l'Eglise, il n'est rien qui puisse avoir une valeur acceptable d'éternité, et que tout ce qui demeure en dehors de l'arche unique est noyé dans les eaux du déluge » (*Sem. Miss.*, 1934, p. 91).

Pourtant ce que nous appelons « vertus humaines » a sa valeur, qui d'ailleurs, au plus profond, n'est pas seulement valeur humaine. Qu'est-ce à dire?

Voici la seconde partie de la réponse : C'est que, dès l'origine, le

Christ *attire* mystérieusement tout ce qui, sous sa *poussée* mystérieuse d'ailleurs, s'efforce d'être bon.

« L'effort des hommes vers la charité, vers la justice, cet effort, avec toutes ses tares, ses déficits, ses reprises et ses erreurs, cet effort n'est pas étranger à l'action du Verbe Rédempteur qui, devant être le Consommateur de tout bien, en est aussi le Principe... Sa Providence surnaturelle mène à leur insu les hommes sur les chemins, que sa présence libératrice, un jour, inondera de guérison » (*E.M.*, p. 107).

« Par des industries multipliées, le Christ attire à lui ceux que le Père l'a chargé de conduire, et sur les routes du désert, dont il est la seule eau vive, depuis les millénaires c'est la fraîcheur de la source éternelle, qui de tous les points de l'horizon fait cheminer les caravanes » (*E.M.*, p. 108).

Quodcumque bonum, quodcumque sanctum : « Tout cela est très réel et très bon. Ce sont les matériaux de l'Eglise plus grande et plus belle; c'est déjà le patrimoine du Christ et de son Epouse. Celle-ci y a une sorte de *ius ad rem* » (*N.R.Th.*, 1940, p. 394).

C'est dans l'Eglise que s'achèveront les *tempéraments* si riches des divers peuples :

« Nous ne savons pas encore quelle note profonde, pathétique, l'Eglise de l'Inde jettera dans le concert de la prière; nous ne savons pas quelle fidélité héroïque et calme le Japon mettra dans sa profession de foi, nous ne savons pas de quel exubérant enthousiasme les noirs salueront en vous le Sauveur. Nous ne savons pas de quelle ténacité silencieuse et sagace les Chinois entoureront vos autels. Toutes les richesses humaines des peuples non chrétiens, toutes les vibrations de ces âmes innombrables, c'est cela qu'il faut intégrer dans votre Eglise; alors, seulement, la croissance étant achevée, on entendra la voix du monde devenu chrétien » (*P.M.*, pp. 83-84).

C'est dans l'Eglise que se surnaturaliseront *les vertus* des non-chrétiens : La Bhakti deviendra charité théologale; le jen se muera en amour d'autrui pour l'amour de Dieu; il en sera de même de l'ascétisme bouddhique et de tout le reste (voir *E.M.*, pp. 109 sv. et 170-174, pour des « cas » bien précis).

C'est dans l'Eglise que les *rites* religieux et les *institutions* mourront pour « revivre » dans une vérité cette fois totale.

L'Eglise ne peut ignorer « les milliers de mosquées qui pointent partout en terre d'Islam avec le muezzin appelant cinq fois par jour à la prière... les milliers de monastères bouddhistes avec leur arbre sacré et les gongs frappés par les dévots » (*P.M.*, p. 19). Et « ils ne se trompent pas, ces païens en croyant qu'il y a quelque part dans le monde un objet sensible qu'ils aient le droit d'adorer et chaque matin sur notre autel catholique, après la consécration, le prêtre tient cet objet dans ses mains » (*P.M.*, p. 36).

Les conclusions missionnaires s'imposent.

D'abord « Il ne faut rien détruire de cette force immense » (*Sem. Miss.*, 1926, p. 6).

« Nous ne traiterons pas par le mépris destructeur ce que nous pouvons respecter comme la lente préparation des âmes... La vraie méthode, c'est de con-

traindre, par leur effort même et en vertu de ce qu'elles prétendent réaliser, toutes les théories païennes à confluer dans la seule doctrine qui les achève en les sauvant et qui, seule, leur permet de ne pas être inutile » (*E.M.*, p. 108).

Si tout cela est vrai, *dans quel esprit* respectueux, accueillant et constructif, ne faut-il pas aller aux non-chrétiens : « Tout effort vers le bien mérite une estime infinie; tout front tourné vers la lumière porte son invisible auréole » (*Sem. Miss.*, 1926, p. 6).

Oui « plus encore que de pain et de remèdes, c'est de respect et d'estime cordiale que les races humaines ont le besoin » (*Sem. Miss.*, 1928, p. 17). Et le droit, peut-on ajouter.

Nous avons envers elles, comme envers nous-mêmes, comme envers Dieu, l'urgent et béatifiant devoir de reconnaître partout où elles sont, les préparations évangéliques.

La simple *justice,* la loyauté, au fur et à mesure que les peuples se rapprochent et se connaissent, nous y amènent inévitablement.

Aussi bien, la seule vraie *tactique* missionnaire impose-t-elle cette attitude. Il y a 25 ans, le P. Charles écrivait :

« Quand on voit dans les peuples encore non-chrétiens les matériaux mêmes avec lesquels nous avons à construire l'Eglise, on les considère, comme un architecte qui examine le bois, la pierre et la chaux qui entreront dans l'édifice. Il n'a aucun désir, il n'éprouve aucun besoin de les déprécier, et plus il leur trouve de qualités solides et brillantes, plus il est avide de les utiliser. En les utilisant, il les *sauve*, au vrai sens du mot...

Le monde chrétien est un immense chantier; la construction divine dans laquelle les matériaux doivent entrer, c'est l'Eglise, qui seule peut leur donner leur valeur d'éternité. Tout ce qui n'y trouve pas de place est perdu. Mais quelle joie de constater que les matériaux sont excellents, que le marbre est sans fissure, que le bois se laisse polir, et que tout annonce une œuvre de choix.

Au lieu de nous pencher avec une pitié un peu clémente sur les pauvres « païens », comme si nous n'avions à leur porter que des remèdes, et à leur persuader d'abord qu'ils sont malades, ne pouvons-nous pas, à la manière de Polyeucte, songeant à Pauline encore idolâtre, répéter devant cette humanité qui nous attend pour trouver sa place éternelle dans l'Eglise :

« Seigneur, de ton amour il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne »
(*E.M.*, pp. 242-243; *E.M.*, p. 168; et *D.M.*).

Il faut dire plus : les vertus des païens sont pour le vrai missionnaire un aiguillon, un stimulant.

« Plus ces matériaux sont excellents, plus son ardeur constructive s'impatiente. On ne peut laisser ces arbres sans emploi ni ces pierres inutiles. Leurs qualités mêmes appellent les ouvriers » (*N.R.Th.*, 1940, p. 393).

L'admiration et la joie sont d'ailleurs ici des exigences *théologiques.*

« Quand nous trouvons en plein paganisme l'éloge convaincu de la chasteté, de la douceur, de la bonté, de la modestie, de l'humilité, de la patience, de la sincérité, du renoncement, des vertus simples, sans arrogance et sans colère, dites, ne devons-nous pas, — pour l'honneur même de notre Dieu qui a semé

silencieusement ces vertus au cœur de nos frères — y découvrir un nouveau stimulant, le plus puissant de tous, pour hâter l'heure où toute cette maison, consignée aux mains maternelles de l'Eglise, sera sauvée de la ruine et recevra d'elle les garanties d'immortalité? » (*Sem. Miss.*, 1934, pp. 92-93).

Bref, « Ni la saine tactique missionnaire, ni les nécessités de la propagande, ni la saine théologie (ni la simple loyauté) ne peuvent conseiller autre chose, quand nous parlons des peuples à évangéliser que les attitudes de la plus sincère et de la plus haute courtoisie chrétienne » (*art. cit., N.R.Th.*, 1940, p. 392).

Allons plus loin; les nations non-chrétiennes, leurs trésors humains de tout genre sont « d'une certaine façon très vraie *nécessaires* à la plénitude de l'Eglise. Aussi longtemps, en effet, que l'Eglise n'y est pas plantée, l'Eglise leur manque, mais elles aussi manquent à l'Eglise... Ces nations non seulement reçoivent quelque chose de l'Eglise, savoir la vraie vie, mais aussi, elles apportent quelque chose à l'Eglise, savoir un accroissement... Les japonais, les chinois, les indiens et tous les peuples d'Afrique ont quelque chose à donner à l'Eglise, de leur propre génie et de leurs qualités traditionnelles. Afin que, en tout cela, toute l'œuvre du Créateur soit incorruptiblement gardée par le sceau du Rédempteur, dans l'Eglise » (*D.M.*).

On ne peut mieux dire pour conclure ces réflexions sur les rapports entre l'Eglise et le monde.

Mais qui établira ces rapports?

IV. DIEU A BESOIN DES HOMMES

« Ce ne sont pas seulement les hommes qui ont besoin de Dieu; c'est Dieu qui très réellement a besoin des hommes. Sans lui, ils ne seront pas sauvés mais, sans eux, son œuvre ne vivra pas.

Les hommes périront s'ils ne veulent pas croire; mais s'ils voulaient ne plus croire aujourd'hui, c'est l'œuvre de Dieu qui périrait d'un seul coup.

Dieu est nécessaire aux hommes, mais depuis qu'Il a voulu l'Incarnation, les hommes sont nécessaires à Dieu. Hors de l'Eglise, point de salut, mais hors de la collaboration volontaire des hommes, point d'Eglise » (*Sem. Miss.*, 1934, p. 92).

Dieu a besoin des hommes. Vingt ans avant un film fameux, la formule fut donc dite, mais plus pleinement, car elle ajoutait : l'Eglise a besoin des hommes; et elle sous-entendait en conclusion : La Mission a besoin des hommes, des hommes *à* agréger, on vient de le voir; des hommes aussi *pour* agréger.

Ces ouvriers de la plantation de l'Eglise; ils seront de caractères divers mais d'un même esprit, qu'il est bon de décrire en son essentiel.

L'esprit missionnaire.

Il faut le redire inlassablement, à notre époque plus qu'à toute autre : « Le missionnaire ne travaille ni au nom de son pays, ni au nom de sa Congrégation ni au nom de ses bienfaiteurs, mais au nom de l'Eglise; et c'est devant cette Eglise, hiérarchie et fidèles, qu'il est responsable » (*Dossiers*, 1).

« Quand mon désir sera tellement mêlé au sien qu'on ne pourra plus les distinguer : quand tous les mouvements de mon âme seront identiques à ses Vouloirs, quand j'aurai les mêmes joies, les mêmes intérêts et les mêmes soucis et que noyé en lui par un abandon complet de toute recherche égoïste (personnelle, cléricale, nationale), j'aurai pris jusqu'à ses nuances et à son goût, je deviendrai participant de ses pouvoirs et nos deux actions fondues pourront achever l'œuvre de la Rédemption » (*P.M.*, p. 13).

« Nous n'avons plus derrière nous les flottes du Portugal, ni les armées espagnoles des Conquistadors (de quelque siècle qu'ils soient). Nous n'avons plus rien sinon vous, Seigneur, et votre Esprit silencieux. Mais c'est sans doute ce qu'il faut, puisque c'est ce que votre Providence a préparé... et, comme dans vos béatitudes, cette douceur finit par posséder la terre » (*P.M.*, p. 124).

« Et parce que nous ne sommes pas comme des abandonnés, devant vous ramener par nos propres moyens tout un monde sur nos épaules ; parce que votre Esprit, dans toutes les âmes et dans toutes les choses, nous attend comme un complice divin et comme un guide très sûr, c'est une vision d'optimisme surnaturel qui doit remplir mes yeux » (*P.M.*, p. 172).

« Nous sommes trop souvent sans vision aucune... Nous parlons d'aujourd'hui et d'hier et la seule chose intéressante, c'est demain... ce sont des voyants qu'il faut nous susciter, Seigneur ».

« Ceux qui comptent vraiment dans le champ des possibilités missionnaires, ce sont ceux qui ajoutent à toutes leurs causes d'insomnie la pétition du Pater sur l'Adveniat Regnum tuum et qui ne peuvent plus trouver sur terre le repos facile des horizons rétrécis » (*E.M.*, p. 211).

Cette vision, c'est, au fond, le regard de la *foi* qui voit Dieu déjà présent et à l'œuvre partout ; qui espère en son intervention et en ses grâces ; qui respecte, parce que Dieu même l'a aimé, l'ensemble entier des hommes et des choses (voir *P.M.*, pp. 40 sv.) ; qui, donc, accueille et transfigure toute réalité valable pour en faire une partie de l'harmonie ecclésiale à la gloire de la Trinité.

Le respect est d'ailleurs une exigence de l'*amour*, un amour communautaire, ecclésial encore, qui veut tout rassembler.

« La force qui change le monde, ce n'est pas une connaissance, c'est un amour ; quand cet amour est égoïste, le monde prend la forme d'un conflit de tous contre chacun et de chacun contre tous et il descend vers les destructions ; quand cet amour est divin le monde prend la forme d'une collaboration, d'une entr'aide, d'une harmonie généreuse, d'une famille et, pour tout dire d'un mot : d'une Eglise maternelle » (*E.M.*, p. 129).

Cet amour veut aussi l'*identification* à ce qu'on aime. Le Christ a sauvé ce que, par l'incarnation, il est devenu. Leçon pour nous.

« Ce que le Christ était par nature, grâce à l'union personnelle de l'humanité et de la divinité, nous pouvons le devenir, dans un sens différent mais tout aussi réel, par l'adoption que procure la charité » (*E.M.*, p. 121).

Oui, « comme chrétien, baptisé, connaissant Dieu et sa grâce, vous pouvez vous transplanter dans le milieu de votre choix, l'adopter par un grand amour qui saisisse et noue en un faisceau tant de désirs dont la dispersion nous consume. Et vous pouvez alors, avec un crédit qui s'accroîtra chaque jour, traiter devant Dieu des intérêts de tous ceux qui sont votre race par l'adoption de

l'esprit, de tous ceux que votre choix, sanctionné par la Providence, a rendus vos frères » (*E.M.*, p. 127).

« Le Christ a sauvé ce qu'Il est devenu comme disaient les Pères de l'Eglise au temps des grands conciles christologiques... C'est la même méthode qui partout continue l'œuvre de la Rédemption : devenir un par la charité avec ceux qu'on veut sauver et, par conséquent, former avec eux une société surnaturelle, dont l'Esprit de Dieu est le principe et dans laquelle tous les trésors (terrestres et) éternels sont mis en commun. Qu'il s'agisse de l'apostolat missionnaire, ou de l'assistance aux âmes du Purgatoire, c'est partout la même loi, cette loi qui gouverne tous les actes de la Bonté divine elle-même, parce qu'elle s'identifie avec la nature même du Père, du Fils et de l'Esprit » (*Le Purgatoire, Profond Mystère*, pp. 100-101).

Les actes missionnaires.

Cette assimilation, à travers le Christ, par la charité surnaturelle, aux peuples qu'Il veut gagner, nous donnera le droit, le devoir et le pouvoir tout ensemble, de *prier* pour eux, avec eux, et en leur nom. « L'amour surnaturel sincère et profond peut (et doit) nous constituer aux yeux de Dieu les médiateurs de sa grâce auprès des (non-chrétiens) » (*E.M.*, p. 121).

Prière dilatante, parce qu'infiniment vaste.

Dilatante encore parce que toujours exaucée :

« La prière que tu feras pour l'extension de l'Eglise visible, cette prière sera toujours efficace... Dieu exauce toutes les prières que lui-même nous inspire de faire; il en est le terme parce qu'il en est l'origine et il ne nous inspire de les faire que parce qu'il est prêt à les exaucer... Ce que l'Eglise désire, ce qui lui est nécessaire, comme la croissance au corps de l'enfant, c'est cela aussi que Dieu désire et veut en elle et par elle et toutes les prières qui conspirent avec ce vœu divin sont sûres d'aboutir » (*E.M.*, pp. 224-225; voir *Eucharistie et Missions : P.M.*, pp. 141-144 et *Dossiers*).

L'effort missionnaire débute par la prière et celle-ci ne doit cesser de l'accompagner pour le féconder. Mais si l'Eglise est non seulement l'Eglise des âmes, mais celle des hommes et même des choses, alors l'effort doit s'engager aussi dans *le contact et l'action*, sur les hommes et sur les structures du monde entier. Cette action, tous en peuvent, tous en doivent être les ouvriers. A des degrés et sous des formes diverses, même en restant au pays. Et ce n'est pas pour rien que le P. Charles a voulu susciter et appuyer des œuvres comme l'*Aucam* pour les étudiants ou comme l'*A.M.D.C.* pour les dames de Belgique.

Cependant *partir* est mieux. Comme il l'écrivait : « La forme parfaite, achevée, c'est celle du don total, et beaucoup sont ainsi partis pour se donner dans les séminaires, les noviciats ou les couvents au service total de l'Eglise » (*E.M.*, p. 245).

C'est la fonction missionnaire telle qu'on la conçoit immédiatement, celle des Pères, des Frères, des Sœurs. Le P. Charles la supposait connue. Mais il s'est efforcé d'en élargir la vision et d'en affiner les

sentiments comme on le disait un peu plus haut. C'était le but des Semaines de Missiologie. A travers la trentaine de ses volumes de comptes rendus c'est une certaine conception du missionnaire qui, sans cesse, est exposée et reprise.

Toutefois, des missionnaires, il en est encore d'autres, laïques :

« Dans les champs de mission, il y a place, il y a une place immense, illimitée, pour les dévouements de toutes formes. Tous peuvent être absorbés avidement, comme l'eau par le sable aride du désert. Médecins, infirmières, assistantes sociales, professeurs, oui, même professeurs d'université, ingénieurs, agronomes, écrivains, rédacteurs, c'est tout ce service catholique qui déborde le ministère proprement spirituel et dont le missionnaire ne peut, sans détriment, se charger lui-même, c'est tout cela qui doit être organisé et maintenu si l'établissement catholique en terre de mission veut vivre et se conserver... La forme la plus haute, la plus incontestable, la plus puissante de cette fonction, elle aussi missionnaire, c'est évidemment la forme tout à fait désintéressée et qui ne se limite à aucune durée de contrat... jusqu'au *Nunc dimittis* de la Providence... au service de l'Eglise missionnaire dans la personne de nos frères lointains » (*E.M.*, pp. 245-246).

Ce texte d'une si ferme clairvoyance est écrit, il y a un quart de siècle, et presque 20 ans avant *Evangelii Praecones* ! Il dit, ou mieux prédit, tout ce qui, depuis lors, est devenu le laïcat missionnaire, pour la croissance de l'Eglise et la gloire de Dieu.

Clergé local.

Mais, quel que soit leur statut, les missionnaires étrangers ne forment qu'un cadre temporaire ; ils ne doivent pas oublier que les chefs religieux normaux d'un peuple sont à tirer, dès que possible, de ce peuple même ; ni penser que telle nation est, pour longtemps ou pour toujours, incapable de fournir ces chefs. Sur la question du « clergé indigène », comme on disait de son temps, le P. Charles fut parmi les audacieux, les « croisés ». Malgré certaines outrances verbales ou quelques rares erreurs historiques, il a tenu sur ce sujet, depuis 1925, des positions beaucoup plus nuancées que tels propagandistes d'aujourd'hui.

En principe, il a fait remarquer que l'établissement du clergé et de la hiérarchie indigènes était *central, essentiel, caractéristique* au plus haut point de la plantation de l'Eglise : « non pas la corniche du bâtiment, mais sa pierre fondamentale » (*E.M.*, p. 184). Mais il a noté aussi que cet établissement n'était pas tout, qu'il ne mettait pas fin automatiquement à la mission, ne supposait ni ne proclamait le retrait des missionnaires étrangers (voir les *Dossiers*) : toutes vérités que l'on souligne de nos jours, expérience faite. Il corrigeait ainsi déjà certains radicalismes trop simples, un peu régionalistes sans le savoir. Il est frappant de noter qu'aujourd'hui les évêques autochtones souhaitent expressément ce maintien des missionnaires étrangers en cer-

taines fonctions de leurs diocèses, souhait que motivent à la fois la saine nécessité et l'esprit de vraie catholicité.

En principe encore, le P. Charles a montré que le clergé indigène et les cadres locaux étaient à la fois un objectif premier et une *réalisation presque dernière,* selon la remarque du vieil adage : *Primum in intentione, ultimum in executione.* Ce qui est premier dans l'estime et le vouloir, ce qui occupe dans un dessein une place de choix, ne peut être généralement atteint et réalisé qu'après bien du temps, voire en dernier lieu. Ainsi tout retard n'était pas de soi mépris ou culpabilité... Et, de nouveau, cette position est plus nuancée et plus vraie, en histoire comme en psychologie, que telles condamnations sommaires des anciens missionnaires : certains retards furent timorés ; d'autres, justement prudents.

« Pour juger équitablement de la question, écrivait le Père en 1930, il faut envisager sous tous leurs aspects les obstacles formidables qui se dressaient sur la route. Ces obstacles nous permettent à la fois de comprendre les déficiences, les hésitations des missionnaires et d'estimer à sa valeur unique la hardiesse correspondante du Saint-Siège.

On a parfois posé ce problème de façon bien maladroite comme si le procès des missionnaires était engagé, comme s'ils avaient à répondre d'un péché qu'ils auraient commis. Pareille dispute ne peut que provoquer des violences, et elle ne réussit qu'à aigrir les âmes : besogne toute négative et stérile. Il est superflu d'ajouter aujourd'hui à ce qui nous divise.

» La question n'est pas de savoir si les missionnaires ont eu tort ou raison : le dossier de cette enquête, personne ne le possède, et nul n'a le droit de juger des intentions d'autrui.

» Ce que nous pouvons faire, c'est examiner les obstacles... pour mieux comprendre la portée du geste pontifical qui ordonne de les surmonter et la valeur des ouvriers qui exécutent ces saintes consignes » (*E.M.*, p. 177).

Il est superflu d'ajouter à ce qui nous divise : paroles d'or, paroles de sagesse, d'autant plus frappantes que leur auteur n'avait certes rien d'un timoré !

C'est dès lors avec un enthousiasme bien fondé qu'il pouvait saluer le passage en Belgique des premiers évêques chinois : « La joie des catholiques en recevant la bénédiction des évêques chinois, c'est de savoir, c'est de voir de leurs yeux que notre Mère la Sainte Eglise est maintenant établie solidement à l'autre bout de l'immense continent » (*E.M.*, p. 192). « C'est une époque de l'histoire de Chine qui se clôt : c'est l'Eglise d'Extrême-Orient parvenue à sa majorité » (*E.M.*, p. 200).

Trente ans plus tard, les événements ont montré combien l'Eglise et les chrétiens de Chine étaient en effet parvenus à une foi, à une fidélité adultes, viriles, héroïques. Quand on en est arrivé là, quand, sous de multiples aspects, l'Eglise est aussi fortement enracinée et plantée, la Mission tend vers sa fin.

Certes, « il est bien sûr que la besogne de la conversion du monde

est une tâche écrasante et qu'elle devra normalement se continuer pendant des siècles ; mais il est faux de dire que cette besogne soit l'objet propre de l'activité missionnaire. La mission... a uniquement pour but d'établir dans un pays l'Eglise du Christ, avec tous les organes qui assurent sa permanence et sa vitalité. C'est là sa tâche... ».

Le reste est au-delà de la mission proprement dite :

« C'est l'Eglise de Chine qui convertira la Chine ; c'est l'Eglise du Japon qui convertira le Japon ; c'est l'Eglise noire qui convertira l'Afrique, et l'Eglise Missionnaire n'est qu'une étape transitoire : son but est de faire éclore en terre païenne l'Eglise indigène et de disparaître ensuite comme le bouton disparaît dans la fleur et l'enfant dans l'adulte » (*E.M.*, p. 183).

Le P. Charles ajoutait, avec un optimisme qui dut alors en faire sourire plus d'un : « Avant un demi-siècle, il sera inutile de chercher des missions en Afrique Centrale » (*Ibidem*).

Un demi-siècle... Depuis qu'il parlait ainsi, il ne s'est pas écoulé trente ans. Mais déjà les deux plus grandes terres de Mission : la Chine, l'Inde ne peuvent plus guère compter pour survivre et pour progresser dans la foi que sur les forces autochtones. Les autres pays d'Asie en viennent peu à peu aux mêmes situations. L'Afrique ne peut manquer d'emboîter le pas dès qu'elle sera, un peu partout, indépendante,... avant quinze ans sans doute.

« Notre prudence doit consister aujourd'hui à aller vite. Les étourderies sans doute sont aussi dangereuses que les tergiversations. On manque son train parce qu'on s'est jeté dans le premier compartiment venu, se trompant de voie et de direction ; mais on ne le manque pas moins quand on a perdu tout son temps en informations et en recherches et qu'on a laissé toutes les locomotives partir » (*P.M.*, p. 167).

Texte pittoresque, mais grave avertissement.

L'accélération actuelle de l'histoire montre combien le P. Charles eut raison de fixer comme but aux missions : l'Eglise — plus que jamais et dès que possible — partout plantée.

« Notre vertu, écrivait-il, doit consister à ne rien aimer plus que l'accroissement de la Sainte Eglise » (*E.M.*, p. 223).

C'est le programme même de la Mission.

Avril-mai 1958.

Louvain J. Masson, S. J.
95, Chaussée de Mont-Saint-Jean.

Les avant-projets de « Rerum Novarum » et les « Anciennes Corporations »

Qui a préparé le texte de l'Encyclique *Rerum Novarum* ? Quelles influences furent exercées ? Quelles tendances y reconnaître ? Bien des hypothèses ont été mises en circulation. La première est de Georges Goyau. Le document aurait été au moins suggéré par l'«Union de Fribourg » et serait dès lors d'inspiration nettement corporative [1]. Massard semble confirmer ; le Cardinal Mermillod eût alors servi d'intermédiaire [2]. Aussi bien, quand le texte fut connu, Blome triomphait : il croyait « trouver dans l'Encyclique la sanction des thèses que nous avons adoptées depuis la fondation de notre œuvre » ; il y reconnaissait « l'utilité, presque la nécessité du régime corporatif » [3]. Mais il se laissait tromper par ses désirs. Si on compare le document avec les huit thèses codifiées en 1890 à Fribourg par Delalande, on n'y retrouve pas que « les groupes naturels et permanents qui résultent de ces rapprochements [professionnels] doivent posséder une forme organique et jouir d'une vie propre (prop. 2) ; ni que de leur coordination résulte le régime corporatif (prop. 3) ; ni que celui-ci soit le seul dans lequel la représentation de tous les intérêts soit assurée (prop. 4) ; de telle sorte que l'ordre professionnel soit la base normale de l'ordre politique (prop. 6) ; que par suite la corporation doive avoir ses représentants dans les conseils de la commune, de la province et de l'Etat (prop. 7). Tel était bien l'ordre corporatif de Fribourg ; il ne se retrouve pas dans l'Encyclique.

De Gasperi infirme la thèse d'un *comité secret* désigné par Léon XIII pour préparer, sinon rédiger le document [4]. Soderini, ami intime de Volpini, secrétaire particulier de Léon XIII, déclare

---

1. Léon Grégoire, *Le Pape, les catholiques et la question sociale,* p. 31. « Entre Fribourg et le Vatican, Mermillod servait d'intermédiaire. Il informait le Pape et les Congrégations romaines... Les catholiques réunis à Fribourg s'étaient « dirigés » dans une certaine voie. Trop discrets pour inviter Rome à les y suivre, ils avaient assez de hardiesse pour souhaiter qu'elle les y précédât. »

2. Massard, *L'œuvre sociale du Card. Mermillod; l'Union de Fribourg,* Louvain, Librairie Universitaire, 1914, p. 261. — En 1888, Mermillod avait présenté une adresse à Léon XIII au nom de Fribourg. Le 5 décembre 1890 il annonçait : « Quand la voix de Votre Bienheureuse Paternité ...aura fait reconnaître la dignité du travail, respecter ses droits, et organiser chrétiennement les travailleurs, ceux-ci, au lieu d'être à la remorque des ennemis de Jésus-Christ, seront les plus fidèles champions de la liberté de l'Eglise et de l'indépendance de son Chef » (*Ibid.,* p. 260).

3. Massard, *ibid.,* p. 265.

4. Zanata, *I tempi e gli uomini che preparono la « Rerum Novarum »,* p. 140 et sv. (de Gasperi a ensuite réédité cette brochure sans pseudonyme).

l'ignorer. Kuefstein déclare en 1916 avoir cherché, avec le futur Cardinal Villeneuve, à constituer à Rome un comité pour l'étude des questions sociales, mais n'avoir trouvé nulle réponse au Vatican ; et ceci est confirmé par Lugmayer [5]. Nous savons cependant par de Gasperi lui-même, par Soderini [6], par Vistalli [7], qui donnent des énumérations légèrement différentes, qu'un groupe existait. On se réunissait chez le Prince Borghèse, puis à la « Testa Speccata » ; on avait un organe, la *Rassegna d'Italia* ; on était en relation avec Fribourg par l'intermédiaire du Comte Medolago Albani et de Toniolo. Mais les « thèses de Rome » ne furent publiées qu'en 1893. Sans doute Mermillod et le futur Cardinal Jacobini, alors secrétaire à la Propagande, l'un et l'autre membres du groupe, rendaient compte à Léon XIII de l'allure des travaux ; mais rien de plus.

Soderini met sur une autre piste. Le premier projet de *Rerum Novarum* aurait été confié au Cardinal Zigliara, pour sa compétence en matière philosophique et sociale. Mais c'était un intellectuel, et le résultat fut jugé par Léon XIII trop diffus et trop abstrait. Il fallait tenir compte, en outre, de ce que les catholiques sociaux avaient amassé de par le monde, depuis quinze ans, spécialement les écoles allemande, autrichienne et française, sans négliger Manning et Gibbon. Les deux secrétaires particuliers de Léon XIII, Boccali et Volpini, furent chargés de refondre entièrement le texte. Zigliara, qui n'avait aucune espèce d'amour-propre d'auteur, le revit, y fit quelques retouches. Léon XIII approuva, mit la dernière main, et ordonna l'impression, le plus tôt possible [8]. Ceci devint la thèse commune, mais Soderini lui-même est dans l'erreur quand il voit dans « les collèges syndicaux la renaissance des corporations, encore que sous une forme nouvelle » [9].

Mgr Tardini rendit aux historiens un service inappréciable, quand profitant à la fois des loisirs forcés de la guerre, et de ses fonctions à la Secrétairerie d'Etat, il se mit à chercher les avant-projets de l'Encyclique. Et sa ténacité fut récompensée. Dans un gros volume, solidement relié, écrit de la main de Mgr Volpini, il trouva, surchargé de ratures et de corrections, le texte de *Rerum Novarum*, du premier projet à la rédaction définitive. Il confia sa découverte à Mgr Antoniazzi, pour la mettre en œuvre. Celui-ci parvint à identifier les projets, puis à les dater. Le 5 juillet 1890, Volpini recevait un

5. Lugmayer, *Urkunden zur Arbeiterrundschreiben Leos XIII*, Vienne, 1927, p. 43.
6. Soderini, *Il Pontificato di Leone XIII*, Vol. I : *Il Conclave, l'Opera di Ricostruzione sociale*, Mondadori, Milan, 1932, p. 336.
7. Vistalli, *Giuseppe Toniolo*, Rome, Comitato Giuseppe Toniolo, 1954, p. 285.
8. Soderini, *op. cit.*, p. 406.
9. Soderini, *op. cit.*, p. 412.

premier schème italien, du P. Liberatore. En septembre 1890, un second schème italien, du Card. Zigliara, dont il commençait aussitôt la traduction. « Par ordre supérieur », il l'interrompit le 28 octobre suivant. Le texte de Zigliara fut alors communiqué au Card. Mazella, puis au P. Liberatore, qui le modifièrent. Cette troisième version était entièrement traduite en latin le 31 janvier 1891. Mais le texte Zigliara-Mazella avait été entre-temps étudié, refondu, mis en ordre différent par Mgr Boccali. Enfin, cette seconde version latine était achevée le 21 avril, pour paraître le 10 mai. Le texte reçut encore quelques retouches légères, mais importantes, et fut daté, comme on le sait, du 15 mai [10]. Mgr Antonazzi s'est ensuite livré à un travail de bénédictin : il a imprimé, l'un après l'autre, le texte Liberatore, le texte Zigliara, puis, en quatre colonnes juxtalinéaires, le texte Zigliara-Mazella corrigé, la version latine de Volpini, la version remaniée de Boccali, et enfin le texte définitif. En bas de pages, il donne, comme appareil critique, d'une part toutes les corrections et variantes, d'autre part pour chacun des textes italiens, les parallèles dans les deux autres [11].

*
* *

Naturellement, ce qui nous intéresse à travers ces rédactions successives, c'est le progrès de la pensée. Nous retiendrons ici le cas de l'association professionnelle. Nous verrons, de Liberatore au texte définitif, des changements importants. Nous essaierons de les expliquer par les courants d'opinions qui divisaient alors les catholiques. Et la méthode nous paraît bonne, car nous savons que Léon XIII ne voulait pas être l'homme d'une seule école [12].

10. Mgr Giovanni Antonazzi, *L'Enciclica « Rerum Novarum », testo autentico e redazioni preparatorie dai documenti originali*, Rome, Edizioni di Storia e *Letteratura*, 1957. Préface de Mgr Tardini, p. IX-X.

11. Nous citerons d'après la numérotation linéaire de Mgr Antonazzi et utiliserons les mêmes sigles : *L* = Liberatore; *Z* = Zigliara; *Z'* = Zigliara corrigé par Mazella et Liberatore; *C* (caussa est) = la première version latine; *E* (excitata semel) = la seconde version latine; enfin *Rn* = le texte définitif.

12. Soderini en donne cet exemple : Le comte de Mun avait fait parvenir à Léon XIII un exemplaire d'un de ses écrits sur certains points du problème social. Le Pape remercia en termes très aimables et assez généraux. Le comte eût désiré une approbation plus formelle. Soderini le fit savoir à Léon XIII, qui s'en tint là et ajouta : « Si moi, je me mettais à *sentenziare* sur tel ou tel point, en matière principalement économique, j'en viendrais à restreindre la liberté des hommes, là où Dieu a voulu la leur laisser entière » (*op. cit.*, p. 420, note 1). Soderini note cette autre phrase : « Dieu a laissé la solution de beaucoup de questions au jugement des hommes. Ils ont donc tout le droit de les débattre entre eux afin de trouver la vérité. Et pourquoi l'Eglise devrait-elle empêcher de telles discussions, avant même qu'elles aient pu s'engager, en imposant silence à tous? Son intervention serait compréhensible s'il s'agissait de la diffusion de quelque erreur, mais aucunement quand se discutent honnêtement des opinions qui peuvent être soutenues dans l'un et l'autre sens. Ce serait là une restriction injustifiable de la liberté humaine ».

Liberatore est résolument corporatiste. Il commence ainsi le Titre V, qui a trait aux associations ouvrières : « Mais ce remède aux maux de la classe ouvrière doit venir principalement des ouvriers eux-mêmes. En quelle manière ? Par le moyen de la corporation ». Les développements qui suivent ne permettent aucun doute. D'abord le rappel des anciens corps de métiers, qui ont fait leurs preuves. Et pour le présent : De telles associations devraient se constituer en corps organiques : elles auraient leurs lois, leur hiérarchie, répartiraient les charges, administreraient leurs biens. Les ouvriers y trouveraient la défense de leurs droits, satisfaction à leurs requêtes, secours dans leurs besoins, protection de leur honnêteté. Elles devraient être composées à la fois d'ouvriers et de patrons : c'est la seule façon d'éteindre l'antagonisme des classes. Il convient de lier celles-ci l'une à l'autre par une affection réciproque, d'unir ensemble leurs intérêts communs, d'engendrer entre elles une confiance mutuelle : ainsi elles pourront se considérer comme parties d'un même tout, tendues à la poursuite d'un bien commun.

Leur objet est la défense des intérêts matériels et moraux, sous la tutelle de la religion. Elles seront fondées sur l'idée de fraternité, et celle-ci ne peut provenir que de la foi. Il faut donc unir à l'association de métier des congrégations et fraternités, auxquelles participeront les familles. Et voici pour les intérêts temporels. La corporation rendra le fils à l'éducation paternelle, la mère au foyer, le père au gouvernement de la famille. Elle veillera à ce que le travail ne manque pas à l'ouvrier et, pour les périodes plus difficiles, constituera des caisses de prévoyance et d'épargne. Elle subviendra aux différents besoins de la vie physique et morale par des caisses de secours en cas de maladie, vieillesse, accidents.

D'où viendra l'argent ? Du patrimoine corporatif. Celui-ci est constitué par les cotisations ouvrières, auxquelles s'ajoutent les contributions des riches, car la propriété comporte le devoir de l'aumône. Et plus charitable que l'aumône, plus utile à la société, est la fondation et l'entretien de ces patrimoines corporatifs, destinés à assurer à la famille ouvrière du travail en temps normal, et en temps de détresse une aide intelligente [13].

Que ces idées nous sont familières ! Depuis quinze ans, La Tour du Pin, le Comité d'Etudes de l'Oeuvre des Cercles, les répètent chaque mois dans l'*Association Catholique*. Léon Harmel les a incorporées, avec une intonation plus paternaliste, dans son *Catéchisme du Patron* (1889) et dans son *Manuel d'une Corporation Chrétienne* (1879). Il les a mises en œuvre au Val des Bois. Pour qu'il n'y ait nul doute, le P. Liberatore le cite abondamment dans cet article de

13. *L.*, 197-252 (Titre V), que je résume. Le patrimoine corporatif est décrit au début du Titre VI (253-90).

la *Civiltà Cattolica* (25 novembre 1889) où il a défini ce qu'il entendait par corporation chrétienne [14]. En voici les caractères : elle est l'objet d'une adhésion librement consentie ; elle est fondée sur la religion ; elle veille aux relations familiales ; elle gère des institutions économiques et dispose donc d'un patrimoine corporatif ; elle ne demande au gouvernement que la reconnaissance légale qui lui donne la personnalité juridique.

S'exprimant ainsi, Liberatore croit traduire fidèlement la pensée de Léon XIII. Est-ce bien sûr ? Plusieurs fois déjà le Pape a traité le sujet. D'abord, le 20 avril 1884, dans l'Encyclique *Humanum Genus,* il fait allusion aux anciennes « universités ou corporations d'ouvriers ». Le désir est exprimé qu'elles soient rétablies et adaptées aux circonstances, et le texte continue : « Ce n'est pas pour nous une médiocre consolation que d'apprendre que déjà, en plusieurs endroits, de pareilles associations ont été reconstituées, ainsi que des sociétés de patrons, dont le but commun est de soulager l'intéressante classe des travailleurs... ». Ce qui existe alors, c'est la corporation chrétienne de Léon Harmel, l'Association des Patrons du Nord (N. D. du Haut Mont), et en Italie l'œuvre des Congrès, dont la II[e] section (charité) se transformera en 1885, sous l'influence de Toniolo, en section d'économie sociale chrétienne [15]. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de charité, d'assistance, et de paternalisme chrétien : Léon Harmel et non La Tour du Pin. Et pas davantage on ne peut voir dans l'*Oeuvre des Cercles Catholiques d'Ouvriers* de Charles Maignen, autre chose qu'un patronage.

Les allocutions aux pèlerinages français du travail ne sont pas plus explicites [16]. Il s'agit toujours, avec quelques variantes, de « faire revivre, au moins quant à leur substance... et sous telles formes que peuvent le permettre les nouvelles conditions des temps, ces corporations des arts et métiers qui jadis, informées de la pensée chrétienne, et s'inspirant de la maternelle sollicitude de l'Eglise, pourvoyaient aux besoins matériels et religieux des ouvriers... » Sans doute « grâce à l'influence de ces salutaires institutions, on verra bientôt cesser cette lutte fratricide dont vous [17] parliez tout à l'heure, et qui, inconnue des

14. « Une société de patrons et d'employés, appliqués aux avantages communs, non seulement matériels, mais aussi et surtout spirituels ».

15. Cfr Vistalli, *Giuseppe Toniolo,* p. 279 et sv. — J'utilise aussi deux thèses manuscrites de mes étudiants de l'Université Grégorienne : Scalfi, *Gli elementi corporativi nell'opera di Toniolo,* et Cerda, *Le origine del sindicalismo cristiano in Italia.* Ce dernier remarque fort justement : « Pour les catholiques italiens, le contenu du concept de corporation demeure fluide. Le terme de «syndicat», ayant une saveur socialiste, est tabou. On dit « corporations » mixtes ou simples là où aujourd'hui nous dirions « syndicats » mixtes ou simples.

16. 23 février 1885, 12 octobre 1887, 20 octobre 1889. — Cfr t'Serclaes, *Léon XIII,* t. II, p. 52 et sv.

17. Albert de Mun, qui venait de lire l'adresse. — Cfr *Association Catholique,* 1890, t. I, p. 275.

siècles de foi, exerce aujourd'hui de terribles ravages ». Mais rien ne dit, en tous ces textes rassemblés, que Léon XIII ait choisi entre l'*Ordre social chrétien* de La Tour du Pin, et la *corporation chrétienne* des patrons du Nord.

Chargé du second projet de l'Encyclique, Zigliara renonce à « l'ordre social chrétien » et se rabat sur l'organisation professionnelle. Est-ce à dire qu'il adopte, sans plus, la « corporation chrétienne » ? Il ne semble pas. L'allusion aux « anciennes corporations » est commune avec Liberatore. Quant au droit naturel d'association, la théorie se fait plus précise et le droit plus restreint. On distingue entre société publique et sociétés privées, la société parfaite, qui est l'Etat, et les sociétés imparfaites. En droit, celles-ci peuvent se constituer indépendamment de l'Etat, car le droit naturel est antérieur au droit positif ; toutefois, si elles se développent au détriment du bien commun, l'Etat pourra non les détruire, mais les rectifier, avec prudence toutefois, de peur de léser les droits des citoyens [18]. Plus que Liberatore, Zigliara insiste sur l'autonomie des associations professionnelles, sur leur caractère privé, volontaire et libre. Il se refuse à voir en elles un organe de droit public, à leur attribuer aucune fonction dans l'ordre politique. La volonté de séparer les deux domaines est manifeste.

Ceci est plus important. Liberatore avait loué les Evêques de protéger les sociétés ouvrières, d'apporter leur médiation dans les litiges, d'encourager la recherche des moyens propres à soulager la classe ouvrière. Il avait félicité le clergé de s'unir aux laïcs pour multiplier les sociétés corporatives et les cercles catholiques d'ouvriers. Et il avait approuvé les instituts religieux qui se proposent l'assistance, matérielle et spirituelle, des classes laborieuses. Zigliara transpose. Il loue les catholiques qui prennent en mains la cause des ouvriers, maintiennent l'harmonie dans les relations sociales, clarifient dans les esprits les maximes chrétiennes. Il encourage les congrès catholiques, les associations d'ouvriers catholiques, les laïcs qui les soutiennent de leurs deniers [19]. Nul doute qu'ici l'esprit de patronage des classes riches envers les travailleurs, par l'intermédiaire d'associations chrétiennes, ne soit stimulé. La « corporation chrétienne » y trouverait son affaire, si l'exhortation s'adressait au patron, comme tel, à l'égard de son personnel. Mais elle vise les riches, envers l'association chrétienne, de quelque nature qu'elle soit.

Précisément, le paragraphe suivant insiste sur la variété des méthodes, la diversité des moyens, la nécessaire liberté. L'Etat ne saurait

18. *Z*, 532-581. Ce passage a été légèrement abrégé et clarifié par *Z'*. — *Rn* suit fidèlement la première version latine (*C*).

19. *Z*, 638-658 (*L*, 375-383). *Z'* reproduit exactement *Z* et les trois versions latines sont identiques.

intervenir dans la vie interne de ces associations. Celle-ci varie à l'infini, suivant le tempérament national, les habitudes établies, l'expérience acquise, les conditions de la vie économique. Un certain empirisme est inévitable. Une seule norme : que tout soit ordonné au bien, matériel, économique et moral, des ouvriers associés [20].

Zigliara, plus que Liberatore, insiste sur les fins religieuses des associations. Il précise : les ouvriers y doivent trouver l'enseignement de la doctrine catholique, protection contre l'erreur, sanctification du dimanche, obéissance à l'Eglise, notre mère, fréquentation des sacrements. Nous sommes certainement plus près ici des anciennes confréries que des corps de métiers [21].

La divergence est plus sensible, au sujet de l'objet temporel et immédiat des associations professionnelles. Là où Liberatore avait pris position corporatiste, Zigliara entend demeurer plus ouvert, encore qu'il préconise des associations mixtes, patrons et ouvriers réunis. Les emplois y seront équitablement répartis, pour le bien de la société elle-même ; ils seront nettement déterminés, afin de ne léser personne. Droits et devoirs des patrons et des ouvriers seront harmonisés, et les statuts devront prévoir des institutions d'arbitrage. La société professionnelle s'efforce d'assurer du travail, et prévoit un fonds de chômage et d'assistance en cas de vieillesse, de maladie ou d'accidents. Tout ceci était acceptable par toutes les écoles catholiques, mais une dernière phrase mettait en garde contre un régime corporatif obligatoire, qui confondrait le public et le privé. « Quand les statuts suivront ces normes..., que les participants les auront volontairement adoptées, qu'elles seront volontairement mises en pratique, alors il sera suffisamment pourvu au bien temporel et spirituel de l'ouvrier, et les associations catholiques exerceront une action salutaire sur la marche même de la société civile » [22].

Ce chapitre était achevé. Liberatore avait marqué sa préférence pour un *régime corporatif*, en tant qu'organisation totale de la vie économique, sociale et publique. Zigliara avait été plus réservé, et le texte définitif le suivit, à quelques détails près. Tout en introduisant, à côté de la justice commutative, des considérations de justice générale et légale, tout en étant moins défiant envers l'Etat, organisateur légitime du bien commun, il conservait sa place à la charité ; il maintenait — comme au reste les corporatistes — le rôle important de patronage des classes riches envers les associations chrétiennes en faveur du

20. *Z*, 659-675 (*Z'*, 1811-1841). *Rn*, après la seconde version latine, a interverti l'ordre des deux dernières phrases, mais le reste est sans changement, et la pensée est la même.

21. *Z*, 675-700 (*L*, 217-238; *Z'*, 1842-1891). — Le texte définitif abrège ce passage, mais en conserve la substance.

22. *Z*, 700-718 (*L*, 244-252; *Rn*, 1892-1929).

monde ouvrier. Mais les uns et les autres, Liberatore, Zigliara, le texte corrigé et les versions latines, prévoyaient toujours des organisations mixtes, patrons et ouvriers, avec tutelle des premiers.

On en était là, quand à la dernière minute, une toute petite incise, apparemment insignifiante, changeait l'orientation de l'encyclique. Le texte, tel qu'il était prévu pour sortir le 10 mai, et dont la rédaction était achevée le 21 avril, disait, après avoir spécifié ce que sont les associations professionnelles : « vulgo coiri eius generis societates, gratum est ». Le texte définitif, et lui seul introduit : « vulgo coiri eius generis societates, *sive totas ex opificibus conflatas, sive ex utroque ordine mixtas, gratum est* » [23]. C'était admettre, à côté des associations mixtes, le syndicalisme proprement ouvrier, dont personne, jusque-là, n'avait osé parler [24]. D'où venait ce repentir de la onzième heure ? Evidemment, de Léon XIII personnellement. Mgr Antonazzi a suffisamment établi comment, quel que fut le rédacteur ou le traducteur, c'était sa pensée, et elle seule, qui s'exprimait dans les Documents [25]. Mais il n'est pas interdit de chercher quelles influences, explicites ou non, conscientes ou non, ont pu s'exercer.

Nous voici contraint d'établir ici une vue panoramique des diverses tendances d'opinions, entre catholiques, aux environs des années 1885-1891.

Un premier groupe est autrichien (et aussi allemand avec Löwenstein). Il se réunit autour de Vogelsang avec les deux « princes rouges » de Liechtenstein, Blome, Küfstein, Falkenhayn, Belcredi. Il est encouragé par le P. Lehmkuhl. Fédéralistes, en opposition avec la Constitution de 1867, ils défendent les droits des Diètes régionales, des villes, des Chambres de métiers, des *Stände*. Féodaux, ils sont la grande aristocratie terrienne, contre la haute banque et contre la grande industrie naissante, pour une part entre les mains des Juifs.

Leurs idées se retrouvent dans les « Thèses de Haid », du nom de la maison de campagne où Löwenstein les avait convoqués, à la suite du 29e Katholikentag allemand... On y préconisait (th. 4) les corporations obligatoires, avec institution de Chambres de métiers et de tribunaux spéciaux. La corporation était mixte. Sa mission obligatoire (th. 5) était de développer le sentiment de l'honneur professionnel, de veiller à la perfection du produit fabriqué, de régler les rapports entre patrons, ouvriers et apprentis, de fonder des écoles professionnelles, de prendre soin des membres souffrants. L'Etat (th. 6) ne

23. *Z'* et *Rn*, 1613-1616.

24. A la Chambre française des Députés, au moment de la discussion de la loi de 1884 sur le syndicalisme, A. de Mun et ses amis l'avaient toléré comme un moindre mal (cfr mon ouvrage : *Régime corporatif et les catholiques sociaux*, spéc. p. 101, note 3; p. 102, note 2 et p. 110, note 1).

25. Antonazzi, *op. cit.*, introduction, p. 1-7.

devait pas intervenir dans la vie intérieure des corporations, mais les protéger de l'extérieur. Dans une seconde partie, les Thèses de Haid préconisaient l'organisation professionnelle de la grande industrie, l'assurance corporative, la hiérarchie professionnelle et la promotion ouvrière, la réglementation de l'apprentissage. Pour finir « la Commission se prononce pour l'utilité de Chambres d'ouvriers, dans le cadre d'une représentation générale des intérêts économiques » : ce qui était l'aspect politique du programme [26].

Ce que nous venons de rencontrer chez les Autrichiens se retrouve chez les Français de l'Oeuvre des Cercles et de son Conseil d'Etudes, autour de La Tour du Pin (A. de Mun, Le Cour Grandmaison, Ségur-Lamoignon, Milcent, H. de Gailhard-Bancel) ; le P. de Pascal est leur théologien. Eux aussi, pour la plupart féodaux contre la haute banque et pour les « métiers » contre la grande industrie, ils sont tous défenseurs du « régime représentatif et des libertés publiques », contre l'Etat jacobin et le suffrage universel inorganisé.

Leurs idées nous sont familières. L'*Ordre social chrétien,* le *régime corporatif,* le *régime représentatif* : dans leur esprit, ces trois expressions sont synonymes. L'élaboration fut progressive. Les Cercles catholiques de Charles Maignen étaient des patronages ; la *corporation chrétienne* de Léon Harmel était paternaliste. C'est le retour de La Tour du Pin, après sa mission de Vienne, qui permit de structurer la pensée, dans les « Avis du Conseil d'Etudes ». Où en était-on, vers 1890 ?

Le *corps d'état* est une communauté naturelle. On lui appartient, de droit, par le métier qu'on exerce. L'*association* est libre : s'y inscrit quiconque, patron, employé, ouvrier, entend prendre en mains les intérêts de la profession. Associations soit mixtes, soit séparées, mais qui distinguent toujours leurs membres « suivant leur condition ». Les délégués des associations diverses, élus démocratiquement, vont constituer les conseils corporatifs aux différents échelons : local, régional, national. Ceux-ci prennent en mains le gouvernement de la profession, sur le plan économique et social. Ils ont un certain contrôle des fabrications, et juridiction sur les rapports sociaux. Barême des salaires, durée, hygiène du travail, sont de leur ressort. La capacité professionnelle et la promotion ouvrière sont garanties par un brevet. Le patrimoine corporatif, formé des apports patronaux, des contributions ouvrières, et de dons et legs, est géré paritairement par une commission mixte. Il apporte au prolétariat, en substitution de la propriété privée dont le capitalisme l'a dépouillé, certains avantages de sécurité et surtout le sens de l'administration des biens. Il nourrit

26. Voir le texte complet dans *Association Catholique,* t. XVI, [1883/I], p. 358 et sv.

les diverses caisses d'assurance. Au sein du conseil corporatif se forment les commissions de conciliation et d'arbitrage. Enfin — et ce n'est pas le moins ardemment revendiqué — les conseils corporatifs assurent, aux divers échelons, la « défense des libertés publiques », la représentation des droits et des intérêts, en opposition directe avec le jacobinisme de 1789. Car le « régime corporatif » est un tout ; sous tous ses aspects : économique, social, politique, il est « la contre-révolution en marche ». Aucune de ses parties n'est *ad libitum* [27].

L'école de La Tour du Pin, et c'est *cela* qui la caractérise, ne renonce ni à la liberté, ni à la dignité personnelle ; mais elle pense le tout avant de penser les parties , plus exactement, elle pense les parties dans le tout. D'autres peuvent revendiquer la liberté de s'associer, comme un droit naturel : ils défendent une liberté individuelle, pour la défense de droits individuels. Ceux-ci voient dans l'organisation corporative l'aménagement d'intérêts collectifs et la défense des libertés publiques. Là, droit individuel, et ici, droit social. Toute l'opposition est là.

Bien des points sont communs : association, promotion ouvrière, dévouement des classes dirigeantes, patrimoine commun, et d'autres ; mais les mots ne recouvrent pas les mêmes réalités. Là, justice sociale, et ici charité ; là, organisation du corps social, et ici libre réunion des individus ; là chose due et ici dévouement spontané. C'est pourquoi l'attitude envers l'Etat ne peut être la même : les premiers revendiquent une reconnaissance officielle, qui fera de la corporation un organisme public, et donnera à ses décisions valeur législative. Ils sont fédéralistes comme leurs amis viennois ; c'est pourquoi ils peuvent être démocrates à l'intérieur du corps professionnel. Les autres redoutent l'Etat, et le repoussent le plus loin possible au nom de la liberté du travail. Leur « corporation chrétienne » est un beau type de paternalisme : l'ouvrier, que leur charité protège et s'efforce d'éduquer, est un mineur. Les premiers, plus que les seconds, ont foi en lui.

Nous allons le voir dans leurs polémiques. Dans cette littérature de combat, pas toujours courtoise, il n'est que de choisir. Du 14 au 16 octobre 1884, l'Association des Juristes catholiques tenait son IX[e] congrès sur ce thème : « Césarisme et socialisme d'Etat ». Claudio Jannet était chargé du rapport *sur l'intervention de l'Etat dans le régime du travail.* Il en profita pour régler son compte au régime corporatif. Les corporations médiévales ne sont plus possibles, car les conditions économiques et politiques ont changé. Conditions économiques : la concurrence, nationale et internationale. Conditions politiques : les principes de liberté et d'égalité civile, l'absence de

27. Cfr Georges Jarlot, *Le Régime corporatif et les Catholiques sociaux*, Chap. IV : *Les Avis du Conseil d'Etudes.*

classes sociales. Ce qui comporte nécessairement la liberté du travail, la liberté des professions et des procédés industriels [28].

Le P. Forbes, dans les *Etudes,* est du même avis. « La liberté du travail est, après tout, la condition naturelle des choses, la seule compatible avec les aspirations du peuple, et avec le mouvement, si large et si soudain, de l'industrie moderne, bien qu'elle ait des désavantages, comme tout ce qui est humain [29]. »

L'antagonisme entre patrons et ouvriers — qui est, lui aussi, une donnée, — provient uniquement de l'absence de sentiment religieux, d'abord dans les classes supérieures, puis dans les classes ouvrières. A quoi s'ajoutent les principes d'anarchie propagés par la Franc-Maçonnerie et l'enseignement laïc dispensé par l'Etat. « La question sociale est donc avant tout une question religieuse et politique ».

Le remède que proposent La Tour du Pin et ses amis est dangereux. D'abord parce qu'il est allemand, donc socialiste [30]. Et Claudio Jannet, avec une demi-bonne foi, entretient la confusion en citant la *Quintessence du socialisme,* de Wagner, et dirigeant ses coups contre le programme électoral du Centre, qui précisément s'oppose au socialisme d'Etat. La concurrence, elle seule, est capable d'abaisser le coût des biens de consommation courante, ce qui est un bienfait de la Providence, et un progrès pour l'ensemble des hommes. « Si la concurrence n'existait pas, ce serait un devoir de l'Etat de l'inventer [31].»

Il est bien entendu — et c'est la seconde raison qui s'oppose au régime corporatif — que tout le domaine économique doit demeurer en dehors de la compétence des associations professionnelles. Ainsi le veut la liberté du travail. Celle-ci est en effet « le triple droit, pour chacun, de choisir le métier qui lui convient, de l'exercer dans le lieu qui lui paraît le plus convenable, et d'employer les procédés de fabrication qui lui paraissent les meilleurs ». Et le P. Forbes ajoute : « La

---

28. Cfr *Revue Catholique des Institutions et du Droit* [*RCID*], 1885, t. I, p. 9 et sv.

29. P. Forbes, *La Question sociale, à propos de quelques ouvrages récents,* dans les *Etudes,* juin 1889, p. 286. — Les *Etudes,* sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, sont d'accord avec l'Ecole d'Angers. Nommons, pour mémoire, les PP. de Martigny, Forbes, Fristot et H. Martin.

30. « Cette école, née en Allemagne il y a douze ans, prétend détruire l'anarchie économique par l'intervention de l'Etat, s'exerçant au moyen de ses agents directs, et des corporations obligatoires, réorganisées sur un plan général » (Claudio Jannet, dans *RCID, loc. cit.,* p. 13). — Le P. Forbes confirme : « Dans le système nouveau que rêvent les Allemands, toutes les usines passeraient sous le même joug; tout serait étouffé sous l'éteignoir d'un ministre, qui souvent serait le plus incompétent des hommes ». Et il continue (pour La Tour du Pin) : « Quelques-uns se sont imaginé que, bien qu'obligatoires et officielles, ces corporations pourraient devenir des corps autonomes. Qui dit monopole dit réglementation de la concurrence et des procédés de travail. Qui dit réglementation des procédés de travail par l'administration dit l'arrêt de tout progrès et la perte des marchés » (*Etudes,* mai 1890, p. 104-105, *Les associations ouvrières*).

31. Claudio Jannet, *l.c.,* p. 19.

liberté du travail n'est pas plus responsable des abus et des excès qu'on lui reproche, que la liberté de circuler ne l'est du tapage nocturne » [32].

Pourtant, s'associer est aussi un droit naturel. Et on en convient. L'association est légitime parce que, si la concurrence entre individus est légitime, la concurrence entre groupes l'est aussi. Et c'est au nom de la liberté du travail que l'Etat doit assurer la liberté des associations professionnelles, simples ou mixtes. Mais déjà pointent les dangers : l'esprit de monopole et d'exclusion d'une part, d'autre part l'abus de la force [33].

Alors, que faire ? Bien se convaincre, d'abord, qu'il y aura toujours des pauvres parmi nous. Providentiellement ! pour permettre aux riches d'accomplir leur devoir de charité. Ainsi la religion, principalement sinon seule, amortira la question sociale. Seule, elle rappellera aux patrons leurs devoirs de justice et de charité ; seule « elle fera accepter aux classes moins favorisées de la fortune leur condition, parce qu'elle leur montrera la vie future au bout des souffrances et des difficultés de cette vie terrestre » [34].

On voit dès lors que la *corporation chrétienne* ne pourra être qu'une association *dans l'usine,* ou tout au plus une association restreinte entre patrons chrétiens, qui « auront rayé de leur vocabulaire les expressions d'autorités sociales et de classes dirigeantes » [35]. Prudemment exercé comme le veut Claudio Jannet, le patronage est payant. Il retient les ouvriers à leur usine. On peut même supposer qu'ils sont entrés librement et à l'usine, et dans l'association. Nos auteurs insistent sur ce point. Puis Cl. Jannet énumère avec complaisance les œuvres de charité, d'assistance mutuelle « qui offrent un champ illimité à leur activité : pour la régularisation et la moralisation de l'apprentissage, pour la protection du métier contre l'invasion de la machine, pour la défense des débouchés par la marque de fabrique,

32. Forbes, *Les Associations Ouvrières,* dans les *Etudes,* mai 1890, pp. 104-105.

33. « Il ne faut pas oublier que les syndicats ouvriers sont constamment tentés d'abuser de leur force pour poursuivre des buts contraires à l'intérêt général », dit Cl. Jannet, *l.c.,* p. 36 et le P. Forbes précise : « Déterminés à faire la grève, souvent sans raisons, pour faire monter les salaires, ils ont forcé beaucoup d'ouvriers honnêtes à s'exiler pour avoir la paix ». *Etudes,* mai 1890, p. 92 : *Les Associations Ouvrières.*

34. Cl. Jannet, *l.c.,* p. 51.

35. Sur le patronage chrétien, Gustave Théry s'était étendu, l'année précédente, à Dijon, devant la même Association des Juristes catholiques, quand, aux devoirs de justice qui *résultent,* pour le patron, du contrat de salaire, il avait opposé les devoirs de charité qui naissent *à l'occasion de* ce même contrat. Cfr *RCID,* 1885/I, p. 72 et sv. — Situation, richesse et culture donnent au patron une puissance incontestable. Comme homme et comme chrétien, il a le devoir de l'employer pour le bien moral et matériel de l'ouvrier : pour son bien moral, le porter au bien, l'empêcher de faire le mal; pour son bien matériel, ceci est variable suivant les circonstances. Cl. Jannet reprend les mêmes idées.

pour la formation d'un patrimoine corporatif, les associations de crédit mutuel, les coopératives d'achat. Et on insiste sur le *self help*, la mutualité, l'assistance, mais qui supposent toujours le patronage, « l'aide des personnes plus favorisées sous le rapport de la fortune, des loisirs ou des études » [36].

Nous reconnaissons, en imitation de Léon Harmel et dans l'esprit du Val des Bois, l'Association Catholique des Patrons du Nord. Cette corporation « qui est vraiment libre, n'ouvre ses portes qu'à des chrétiens, de façon qu'elle ne puisse dévier, ni dans son esprit, ni dans son but ». Le syndicat, qui est mixte, embrasse toutes les usines d'une même ville, exerçant une même industrie ou des industries similaires, mais déjà reliées entre elles par la *confrérie*. Car l'association morale et religieuse précède l'association économique : la corporation sort de la confrérie. Le conseil syndical est composé d'un syndic patron, d'un syndic ouvrier, d'un syndic employé. Le patron préside, l'employé a voix consultative. Un bureau syndical comprend cinq patrons et cinq ouvriers. Sa compétence est limitée à la formation professionnelle et au placement des enfants. Il veille sur les orphelins ; en cas de maladie il assure les soins médicaux, la religieuse garde-malade, et une indemnité pécuniaire durant la suspension de salaire. Le patrimoine corporatif est alimenté par des contributions patronales et ouvrières, des dons et legs. Sous le contrôle du conseil, sont aménagés caisses d'épargne, secours mutuels, achats privilégiés chez certains fournisseurs désignés. Ainsi, pas d'ingérence de l'Etat, pas d'assurance obligatoire, la liberté, et elle seule [37].

Nous avons dit que les défenseurs du *régime corporatif* se faisaient illusion quand ils croyaient trouver dans l'Encyclique l'ensemble de leurs idées. Le texte Liberatore, qui leur eût donné raison, n'avait pas été adopté. Est-ce à dire que le texte Zigliara, corrigé et complété, donne raison à la *corporation chrétienne* ? Il serait imprudent de l'affirmer. Le régime corporatif, celui de Vogelsang et de La Tour du Pin, serait écarté, s'il était ce que se représentent ses adversaires. Sans doute, Zigliara sent le poids de leurs objections. Tout en se montrant moins libéral, moins opposé à l'Etat qu'ils ne le professent, il entend cependant séparer radicalement l'un de l'autre domaine public et domaine privé. Nul doute, non plus, que la corporation du Val des Bois, et de ses imitateurs, ne reçoive de précieux encouragements. L'esprit de patronage, des classes riches envers les travailleurs, par l'intermédiaire de l'association chrétienne, est stimulé. Mais ce même esprit était à la base des Cercles catholiques d'ouvriers de Charles Maignen, animait la plupart des membres du Conseil d'Etudes. Au

36. Cl. Jannet, dans *RCID*, 1885/I, p. 60-63.
37. Cfr P. Fristot, *L'Association Catholique des Patrons du Nord*, dans les *Etudes*, juillet 1889, p. 440 et sv., et août 1889, p. 601 et sv.

reste, l'Encyclique a bien soin de préciser : ce *patronage* n'est pas exactement celui du patron qui, dans *son* usine, organise *sa* corporation chrétienne ; ni du groupe de patrons qui montent la même chose, en commun, dans l'ensemble de *leurs* entreprises. Que resterait-il alors de l'indépendance ouvrière, que le texte a voulu sauvegarder ? Le patronage, dont il est ici question, est désintéressé. C'est l'association ouvrière où qu'elle soit, « organisée selon sa propre nature », qui doit être soutenue. Cette invitation s'adresse, non pas au patron comme tel, mais à tous les riches ; non pas à l'égard de leur personnel mais envers toute association chrétienne. Aussi bien, l'*Oeuvre des Cercles* peut se considérer comme approuvée au moins au même titre que la *corporation chrétienne.*

Jusqu'à présent toutefois, l'Oeuvre des Cercles et la corporation chrétienne, l'Ecole d'Angers et celle de Vogelsang, le texte Liberatore et le texte Zigliara, tout le monde prévoit exclusivement ou donne une préférence marquée à l'association mixte, où patrons et ouvriers se trouvent réunis, « chacun suivant son ordre ». Or, en Amérique et en Angleterre évidemment, en Europe continentale aussi, tout s'oriente vers le syndicalisme de classe, voire vers le syndicalisme de combat, qui, à raison ou à tort, semble d'inspiration socialiste ou anarchiste, à tout le moins subversive. Qui introduira, qui acclimatera l'idée d'un syndicalisme ouvrier, au sens moderne, qui ne serait ni socialiste, ni corporatiste, de quoi justifier la célèbre incise que nous avons signalée plus haut : « vulgo coiri eius generis societates, *sive totas ex opificibus conflatas, sive ex utroque ordine mixtas,* gratum est » ?

Ici la grande figure du Cardinal Gibbons apparaît, et s'impose irrésistiblement. Par t'Serclaes et Soderini, nous savons à quel point il jouissait de la confiance, voire de l'amitié de Léon XIII. Il était venu à Rome plaider la cause des Chevaliers du Travail, condamnés par les Evêques canadiens, défendus par le Concile de Baltimore, et poursuivis devant le Saint-Office. Or les Chevaliers du travail, sans être des franc-maçons comme on les en accusait, ni des anarchistes comme il s'en trouvait beaucoup autour d'eux, avaient à leur tête, en la personne de Powderly, un excellent catholique. Et ils s'organisaient bel et bien en syndicats de combat. Gibbons les justifiait. « Qu'il y ait chez nous, disait-il, comme dans les autres pays du monde, un mal social menaçant, des injustices publiques qui réclament une résistance ferme et un remède légal, c'est une vérité que personne n'ose contester... Il suffit de mentionner que les monopoles, de la part des particuliers et des corporations, ont excité non seulement la plainte des ouvriers, mais aussi l'opposition des hommes publics et des législateurs » [38].

38. 't Serclaes, *Léon XIII,* t. II, p. 37.

On sait quelle était alors la situation sociale aux Etats-Unis. Les années 1870-80 avaient été profondément troublées. Grèves des charbonnages en Pensylvanie Orientale, « longue grève » entretenue par les *Molly Maguires,* terminée par vingt-quatre condamnations, dont dix à la pendaison pour meurtre ; grèves de chemins de fer 1877. A Baltimore, les chômeurs avaient bloqué les trains, mis le feu à la gare, la troupe avait tiré et il y avait eu neuf morts. A Pittsburg, la garde nationale avait fraternisé avec les grévistes, mais la troupe régulière avait ouvert le feu, les insurgés avaient incendié le dépôt de locomotives : il y avait 25 tués. Ainsi, le mois de juillet 1877 fut l'un des plus troublés de l'histoire américaine. Les groupes capitalistes, appuyés sur une vieille loi de 1864, organisaient, grâce à la « Compagnie Américaine d'Immigration », l'importation de main-d'œuvre étrangère : près d'un demi-million d'immigrants en 1880, plus de cinq millions dans la décennie qui suivit. Ceux-là fournissaient les « kroumirs » ou briseurs de grèves [39].

Au milieu de cette agitation révolutionnaire, les Chevaliers du Travail étaient de relativement bons enfants. Ils avaient été fondés en décembre 1869 par neuf tisserands inconnus. Leur ambition était d'assembler en un vaste mouvement ouvrier, non plus seulement les artisans qualifiés, comme le faisait l'*American Federation of Labour,* mais l'ensemble du prolétariat, comme y avait prétendu, en 1863, la *National Labour Union.* Ils n'y parvinrent pas davantage. Les premiers fondateurs, avec Uriah S. Stephens, n'avaient en vue « aucun conflit avec les entreprises légitimes, aucun antagonisme avec le capital nécessaire ». Ils se proposaient, à longue échéance, un système généralisé de production coopérative. Leur chef avait retenu, de ses études ecclésiastiques dans l'église baptiste, un ton prédicateur et une tendance moralisatrice. « Cultivez l'amitié dans la grande fraternité du travail ; apprenez à respecter le travail dans la personne de tout ouvrier intelligent... Notre confraternité s'appuie sur la base immuable de la Paternité divine, et par voie de conséquence, sur la fraternité de tous les hommes » [40].

Terence W. Powderly, fils d'irlandais catholiques, avait été initié en 1874 au Noble et Saint Ordre des Chevaliers du Travail. En 1884, il était Grand Maître Ouvrier. Distingué, même cérémonieux, vêtu avec élégance, il était « du type dont les romanciers font les poètes, les philosophes, les amoureux éconduits, plus que le chef d'un million de travailleurs aux mains calleuses ». Austère pour lui-même, sévère pour le vice, et poursuivant l'alcool d'une haine sacrée, orateur per-

39. Cfr Foster R. Dulles, *Storia del Movimento Operaio Americano* (Traduction italienne par Pino Tagliazucchi, Milan, Ediz. di Comunità, 1953), p. 104 et sv.
40. Cfr Foster R. Dulles, *op. cit.,* p. 117.

suasif, mais refusant d'intervenir dans les réunions orageuses, exigeant, quand il daignait parler, la dignité de la salle et l'attention de ses auditeurs, il fut l'âme des Chevaliers du Travail, leur donnant une orientation idéaliste et humanitaire. « Nous recherchons, nous désirons les services d'hommes venus de toute société, de tout parti, de toute religion, de toute nation, dans la croisade que nous conduisons contre ces deux frères jumeaux : la tyrannie et le monopole » [41]. Et il multipliait les coopératives de production et d'achat.

Powderly était préoccupé de promotion ouvrière et de culture. Ce qui n'empêchait pas le Noble et Saint Ordre des Chevaliers du Travail d'organiser des grèves et de les conduire à la victoire. Nous le rencontrons contre les Chemins de Fer de la *Union Pacific* en 1882, et contre les Compagnies composant le *réseau du Sud-Ouest* en 1883. Deux ans plus tard, bataillant contre le même réseau ferroviaire, il remportait sur le financier Jay Gould, qui contrôlait le système, un succès triomphal. Le résultat fut qu'en 1886, l'Ordre comptait quelque deux millions cinq cent mille membres, et disposait d'un fonds de grèves de douze millions de dollars. Mais la même année, pour une nouvelle grève engagée contre Jay Gould et perdue, le mouvement de reflux commençait. En 1893, les Chevaliers du Travail n'étaient plus que 75.000. C'était maintenant le tour de Samuel Gompers et de l'*American Federation of Labour*.

Comment, dans ces conditions, imposer la « corporation chrétienne » ? L'Encyclique devait certes enseigner une philosophie chrétienne du travail et construire une théorie chrétienne de l'association professionnelle. Mais elle s'adressait au monde entier, et devait tenir compte des contingences historiques. Il fallait du moins qu'elle fût universellement intelligible. Or, aux États-Unis, le mot « corporation » avait un sens bien défini : il désignait, dans la grande industrie, les puissantes sociétés anonymes de capitaux, « Incorporated ». Le syndicat confessionnel n'y était alors aucunement possible. L'encyclique *Longuinqua Oceani* allait le reconnaître quelques années plus tard. Et dès maintenant le Card. Gibbons avertissait : « Chez nous, la présence et l'influence directe du prêtre ne seraient pas à conseiller là où les citoyens, sans distinction de croyances religieuses, se rassemblent pour tout ce qui touche à leurs intérêts industriels » [42].

Voilà pour l'Amérique ; et l'Amérique représente alors l'avenir et les grandes espérances, même chrétiennes. Et sur le Continent ? Mgr Antonazzi s'est appliqué à démontrer — et, je pense, avec succès — que Toniolo n'avait eu nulle part à la rédaction de l'Encyclique. N'exerça-t-il, toutefois, nulle influence [43] ?

41. Foster R. Dulles, *op. cit.*, p. 124.
42. 't Serclaes, *op. cit.*, p. 28.
43. Antonazzi, *op. cit.*, p. 8, note 5.

Nous savons, par Mgr Antonazzi lui-même, que Léon XIII « le considérait comme un des meilleurs sociologues ». Et nous savons, par la correspondance de Toniolo, les dates de ses audiences [44]. Nous ignorons, évidemment, le sujet de la conversation. Nous savons que Toniolo était alors préoccupé de l'organisation d'un groupe d'études sociales, en marge de l'Œuvre des Congrès, et de la création d'une revue, qui paraîtra sous sa direction et celle de Mgr Talamo, à partir de 1893 [45]. Mais nous savons par ailleurs qu'il n'était pleinement d'accord, ni avec l'Oeuvre des Congrès, ni avec l'Union de Fribourg, sur l'organisation corporative du travail. Invité à Fribourg en 1890, il n'y est pas venu, laissant la place au Cte Medolago Albani. La même année, il s'est trouvé en conflit avec Paganuzzi, président de l'Oeuvre des Congrès, au sujet du Congrès de Gênes, prévu pour l'année suivante, et des cérémonies en l'honneur de Christophe Colomb. Les corporatistes autrichiens, français, italiens, étaient pour la plupart, des « féodaux ». Toniolo n'était nullement en opposition systématique avec eux. Il se considérait comme des leurs, et se recommandait de leur école. Il avait admis les congrès de Bergame, en 1877, sur « l'organisation corporative du travail », et de Lucques en 1887, sur « l'association ouvrière et la corporation chrétienne », et l'un et l'autre s'alignaient sur les thèses de La Tour du Pin. « Sans équivoque possible, sa pensée était alors corporatiste » [46].

Mais il faut aussi noter que, même si, en 1884, Toniolo félicitait Albert de Mun pour sa défense des syndicats mixtes à la Chambre française, il fut aussi le premier à percevoir la nécessité de syndicats proprement ouvriers, parce qu'il fut le premier à reconnaître la réalité du prolétariat ouvrier comme classe sociale. Et il définissait ainsi la classe : « une intériorité ; l'idée réfléchie, sentie, pratiquement efficace, d'être appelés à composer une partie homogène et distincte, avec des fonctions propres, dans le corps social, avec le sentiment d'avoir le droit, et les forces correspondantes, pour traduire cette idée dans la réalité concrète » [47].

Sans doute, ceci ne s'est explicité que progressivement. En 1893, il admettait qu'en thèse, c'est-à-dire dans des conditions normales, les catholiques devraient soutenir des unions mixtes [48]. Mais ce sont les données historiques qui sont anormales. Alors « il sera opportun et licite de prendre appui sur des unions ouvrières simples, en face

44. Giuseppe Toniolo, *Lettere,* I (1871-1895). Edition du comité « Opera omnia di G. Toniolo », Cité du Vatican, 1952; *Lettere* 36 (p. 113); 42 (p. 127); 51 (p. 149); 67 (p. 187); 74 (p. 202); 75 (p. 205); 82 (p. 223).

45. La *Revista Internazionale di Scienze Sociali.*

46. Cfr Scalfi, *Elementi corporativi nell'opera del Toniolo* (Thèse inédite de l'Université Grégorienne), p. 37.

47. Scalfi, *op. cit.,* p. 32.

48. Dans la *Revista Internazionale di Scienze sociali,* 1893 (1re année), art. « Borse di lavoro e Unioni corporative ».

de celles des employeurs, à condition toutefois que leur programme réponde le plus possible à celui des unions mixtes, préparant ainsi le jour de la mise en place, générale et définitive, de ces dernières ». En 1903, il sera beaucoup plus catégorique. « Les promoteurs du syndicat mixte, écrira-t-il, semblent oublier ce qu'est une classe, comme fait historique »[49]. Au reste, dès le Congrès de Milan (3-4 janvier 1894), Toniolo, Medolago Albani, Bottini, Sardi et Olivi, signaient le « Programme de Milan », demeuré célèbre : « Si les classes supérieures de propriétaires et de capitalistes répugnaient à entrer dans des groupements mixtes avec les classes inférieures, elles devraient alors accepter que les travailleurs s'unissent en associations exclusivement ouvrières, et procèdent, par voie de résistance légale, à la revendication de leurs droits, sans toutefois fermer la porte à l'entrée dans leurs groupements, des classes aujourd'hui réluctantes. Epousant la cause des travailleurs, nous ne perdrons jamais de vue l'intérêt de la société, ni son assiette normale »[50].

Si telles étaient les idées de Toniolo, si tel fut le programme qu'il put faire accepter dès le congrès de 1894, est-il téméraire de supposer que sachant, par Mermillod, par Jacobini, qu'un document solennel était en préparation, il ait, soit directement au cours de ses audiences, soit indirectement par les nombreuses intelligences qu'il avait au Vatican, eu l'occasion de s'exprimer, de déclarer qu'à ses yeux le Card. Gibbons n'avait pas tout à fait tort, et qu'il convenait de maintenir ouverte la possibilité de syndicats simples, qui ne répondait plus, ni au régime corporatif, ni à la corporation chrétienne ?

Du moins retenons le chemin parcouru : du premier projet de Liberatore, à celui de Zigliara, à la version Boccali, au texte définitif. Cela incontestablement par la volonté personnelle de Léon XIII, qui, n'écrivant rien de sa main, pouvait imposer sa propre pensée et tout marquer de sa griffe. Mais reconnaissons aussi que rien n'eût été possible sans les longues recherches, les patientes discussions, et les polémiques aussi, de tant d'écoles chrétiennes sociales, d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, de France, d'Italie, sans leur collaboration et leurs divergences, d'où sortait plus de lumière, ni sans l'appui des Hautes Autorités : Manning, Mermillod, Gibbons, Zigliara, Jacobini (Ketteler était mort), qui les encourageaient, les conseillaient, les guidaient, les défendaient.

Rome
4 Piazza della Pilotta.

Georges JARLOT, S. J.
Professeur à l'Université Grégorienne.

49. Toniolo, *Problemi, discussioni et proposte intorno alla costituzione corporativa*, cité par Scalfi, *op. cit.*, p. 120.
50. Vercesi, *Il movimento cattolico in Italia*, Florence, Edit. « La Voce », 1923, p. 54.

Actes du Saint-Siège

ACTES DU SOUVERAIN PONTIFE

À TRAVERS LES PREMIERS DISCOURS DE JEAN XXIII
(4 novembre-23 décembre 1958)

1. **Homélie à la messe du couronnement, le 4 novembre.** — (*A.A.S.*, L, 1958, 884-888. — *La Doc. Cath.*, 1958, col. 1473-1476).

S.S. Jean XXIII écartant les conceptions inexactes que l'on peut se faire du Pape — diplomate, homme de savoir, organisateur, esprit ouvert aux progrès de la technique — revendique avant tout et fermement le rôle du Bon Pasteur évangélique :

« Nous faisons Nôtre l'avertissement que les Souverains Pontifes de tous les temps, et en particulier Notre Prédécesseur Pie XII, d'immortelle mémoire, ont fait entendre, et c'est surtout sur cette affirmation que Nous voulons insister : ce qui Nous tient à cœur, plus que tout le reste, c'est de Nous montrer le Pasteur de tout le troupeau. Toutes les autres qualités de l'esprit et les distinctions humaines, comme la science, la sagesse dans le gouvernement, l'habileté diplomatique, le talent d'organisation, peuvent compléter et enrichir la charge pastorale; elles ne peuvent en aucune façon la remplacer. Le principal, c'est le zèle et la sollicitude du bon Pasteur ».

Zèle et sollicitude qui lui font entreprendre des choses difficiles, jusqu'à s'exposer pour le troupeau; qui le font regarder vers les brebis qui ne sont pas encore au bercail : « Voilà tout le problème missionnaire énoncé dans son ampleur et sa noblesse. Voilà certes le premier souci du Pontife romain, bien que ce ne soit pas le seul... ».

Mais plus encore que les actes, c'est l'esprit qui les anime qu'il importe de connaître. Chaque Pontificat a sa physionomie propre tenant à la personne de celui qui l'exerce. Tous les Papes cependant ont dû refléter l'image du Divin Maître.

« Or, des divins enseignements, le fondement et précepte essentiel, qui comprend et résume tous les autres, ce sont ces paroles de l'Evangile : Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur (*Matth.*, XI, 29). La grande loi, c'est donc la douceur et l'humilité. Vous tous, autant que vous êtes dans le monde, cœurs pieux et esprits fervents, Nous vous demandons de prier Dieu avec une émulation soutenue pour votre Pontife, pour qu'il progresse de plus en plus dans la douceur et l'humilité évangélique. C'est Notre persuasion : de nombreux avantages proviendront de l'exercice de cette vertu. Si tel est sans cesse le comportement du Père de tous les fidèles, des résultats de grande importance en découleront, même dans l'ordre des intérêts humains, en matière sociale et temporelle. »

2. **Discours du 15 novembre au Conseil épiscopal de l'Amérique latine.** — (*L'Oss. Rom.*, 19 novembre 1958. — *La Doc. Cath.*, 1958, col. 1537-1544).

Fondé après la conférence de 1955 des évêques de l'Amérique latine (*N.R.Th.*,

1955, 861-864) le Conseil épiscopal latino-américain (C.E.L.A.M.) « organe de contact et de collaboration » s'est réuni, cette année, pour la troisième fois et à Rome.

Le Pape, recevant ce Conseil le 15 novembre, souligna d'abord l'importance de la tâche pastorale incombant aux évêques de l'Amérique latine et leur fixa ensuite des principes d'action et un double programme.

Le Vicaire du Christ porte une « très affectueuse », une « toute particulière sollicitude » aux problèmes apostoliques de l'Amérique latine. « Nous voudrions insister sur ces superlatifs, car ils répondent bien à la réalité ».

« Dans les vastes régions du continent américain, au sud du rio Grande, vivent aujourd'hui plus de 160 millions de catholiques — presque la totalité des populations latino-américaines —, qui constituent presque le tiers du monde catholique et qui, par la continuité géographique des nations qu'ils habitent, par l'unité et la similitude de leur langue, par la communauté de sang, de traditions, d'histoire, semblent vraiment former un bloc compact sur lequel brille — signe et facteur de la plus intime et profonde unité — l'étendard de la Croix arboré sur leur sol, depuis des siècles, par l'Eglise catholique apostolique romaine.

» Leur nombre toujours croissant, leur solidarité, unie au traditionnel amour pour la religion des ancêtres, font du catholicisme latino-américain un élément d'un très grand poids pour la vie de l'Eglise tout entière et pour son avenir. »

La ténacité, la sincérité, la vivacité de la foi de ces nations catholiques ne se traduisent pas toujours dans la vie privée familiale et sociale par une pratique correspondante : « C'est avec une préoccupation particulière qu'il faut signaler l'insuffisance vraiment notable des ouvriers évangéliques par rapport aux besoins toujours plus grands de vos nations ».

Quels sont les moyens à prendre pour répondre à de si graves nécessités? Le Souverain Pontife indique tout d'abord des principes généraux d'action. Il faut :

1°) une vision d'autant plus claire de la réalité intégrale que la situation est plus complexe;

2°) un plan rationnel de travail. Certes, la liberté d'action des divers responsables est digne de respect. Mais plus grandissent les intérêts en jeu, plus étroite aussi doit être la cohésion, qui empêchera le gaspillage des forces;

3°) une courageuse exécution de ce plan, sans qu'on se laisse abattre par les difficultés, décourager par les lenteurs. Il faut être prêt aux adaptations opportunes, fort dans le commandement, encourageant pour tous les ouvriers, confiant en Dieu;

4°) une large et cordiale collaboration, non seulement entre ceux qui sont placés en face des mêmes problèmes, mais encore avec tous ceux qui peuvent et veulent prêter une aide fraternelle, aujourd'hui indispensable à l'Amérique latine.

Le Souverain Pontife propose aux évêques de ces pays un double programme :

L'un, que l'on pourrait appeler à long terme, bien qu'il réclame déjà des réalisations immédiates : « C'est un renforcement organique des structures de base de la vie ecclésiastique au sein de vos nations, qui lui permette de faire pleinement participer vos peuples à sa bienfaisante richesse dans tous les domaines où l'Eglise a le droit et le devoir d'intensifier son œuvre : des domaines plus strictement spirituels aux domaines de la charité, de l'enseignement, de la bonne organisation de la vie sociale, conformément à la loi divine et aux véritables intérêts de la collectivité humaine. Cela signifie — avant tout et essentiellement — arriver à avoir suffisamment, même numériquement, de forces apostoliques, des prêtres en particulier »...

Si de généreux efforts ont été réalisés, « il reste encore à faire beaucoup, beaucoup plus, et, avec l'aide de Dieu, on peut le faire. Il faut cependant agir

courageusement, sagement, patiemment : rechercher les causes profondes de la pénurie ou de la perte des vocations parmi vos diocésains; montrer la plus affectueuse sollicitude pour vos Séminaires; protéger vos prêtres contre tout danger, spécialement les plus jeunes, et leur inspirer l'amour de la sainteté sacerdotale, véritable secret de fécondité dans l'action apostolique, dont le fruit le plus précieux sera précisément l'éclosion de nouvelles vocations et la formation de solides consciences chrétiennes, prêtes à collaborer vaillamment à l'instauration du royaume de Dieu.

» Permettez au Vicaire du Christ de profiter d'une circonstance si chère à son cœur pour engager solennellement chacun de vous, tous ceux que vous représentez, tous ceux qui se proposent de vous apporter une aide fraternelle dans votre tâche pastorale, à réaliser cette très noble et fondamentale entreprise. »

L'autre programme portera sur des objectifs plus immédiats, visant à des réalisations actuelles : utilisation efficace des forces sacerdotales, collaboration des religieux et religieuses, des auxiliaires laïques, concours si important de la presse et des techniques modernes de diffusion .

« Songeons, par exemple, combien pourrait être utile, même pour la diffusion de l'enseignement catéchistique et de la prédication évangélique parmi les fidèles dispersés loin des centres paroissiaux, ainsi que pour leur participation, fût-elle réduite, aux cérémonies et offices religieux, l'emploi approprié d'émissions radiophoniques qui ont déjà rendu, en certaines circonstances, d'appréciables services [1] ».

Là où l'organisation paroissiale est encore insuffisante, il faut recourir à des initiatives extraordinaires, telles les missions, qui réveillent les consciences et rétablissent périodiquement le contact avec les sources sacramentelles de la grâce.

« Pour la réalisation de tous ces programmes, Nous sommes sûr que vous pourrez trouver une aide large et généreuse auprès des Congrégations et des Ordres religieux, comme aussi auprès des nations plus favorisées en clergé, ou qui peuvent d'une manière quelconque vous prêter une utile collaboration. Avec toute la chaleur de Notre cœur paternel, Nous tenons à leur redire le pressant appel, adressé déjà par Notre Prédécesseur immédiat, de sainte mémoire, en faveur de l'Eglise d'Amérique latine. Qu'ils sachent que ce qu'ils feront dans ce sens Nous sera particulièrement agréable et que, dès maintenant, le Vicaire du Christ bénit leurs efforts et demande à Dieu de les récompenser largement. »

3. Homélie du 23 novembre à S. Jean de Latran. — (*L'Oss. Rom.*, 24-25 novembre 1958. — *La Doc. Cath.*, 1958, col. 1601-1607).

Lors de la prise de possession de sa cathédrale du Latran, le 23 novembre, S.S. Jean XXIII compara d'abord la solennité actuelle à celles décrites dans les anciens « Ordines Romani » :

« L'intronisation du nouveau Pontife a perdu le faste du cortège de jadis, mais quelle spiritualité, quel sens profond n'a-t-elle pas acquis!

» Ce n'est plus le prince, paré des emblèmes de la puissance extérieure, que l'on contemple désormais, mais le prêtre, le père, le pasteur. »

C'est à la haute signification de la célébration liturgique que le Souverain Pontife s'arrête surtout :

« La sainte liturgie a disposé les choses de telle sorte que tout, dorénavant, est concentré sur l'autel sacré et béni, où l'œil regarde deux objets particulièrement précieux et vénérables : un livre et un calice.

---

1. Il est intéressant de noter que, sous l'aspect culturel, l'Unesco soutient une initiative de ce genre, prise par un religieux de Colombie.

» Entre le livre et le calice, placez le souverain Prêtre; placez avec lui tous ceux qui participent au sacerdoce, de toute langue et de tout rite, ici et en tous les points de la terre. »

La communication du message révélé, contenu dans les deux Testaments, repris substantiellement dans le Missel, telle est la première tâche du sacerdoce :

« Priez le Seigneur pour que Notre action de nouveau Pasteur universel se maintienne en premier lieu dans le lumineux sillon tracé par Pie XII et rassemble autour de Notre Personne, plus nombreux que jamais, ceux qui cultivent la science divine, afin que celle-ci illumine l'intelligence humaine dans toutes ses manifestations »...

« A côté du livre, voici le calice. La partie la plus mystérieuse et sacrée de la liturgie eucharistique se déroule autour du calice de Jésus qui contient son Sang précieux. Jésus est notre Sauveur et nous sommes mystiquement membres de son Corps, la sainte Eglise.

» La vie chrétienne est un sacrifice. Ce qui fait le mérite du sacrifice animé par la charité, c'est notre conformité à ce qui fut le but final de la vie terrestre de Jésus, qui s'est fait notre frère, qui s'est sacrifié et est mort pour nous, afin d'assurer au terme de la vie humaine notre joie et notre gloire au cours des siècles éternels.

» Le calice sur l'autel et les saints rites, qui font du pain et du vin consacrés un seul sacrement, marquent le point le plus élevé, le plus sublime de l'union entre Dieu et l'homme, et la perfection de la profession chrétienne. »

Le Pape se plaît à répéter les paroles de Bossuet : « Il n'est de perfection de pratique et de vie chrétiennes que dans la participation au Banquet eucharistique ».

« C'est ce que Nous avons voulu exprimer dès les premiers jours de Notre Pontificat, quand Nous Nous sommes présenté au monde surtout comme pasteur »...

« C'est à l'autel qu'il Nous plaît de vous inviter à chercher toujours l'évêque et le prêtre... C'est de l'autel... que Nous devons regarder les choses terrestres, les juger, nous en servir. C'est là aussi que les questions les plus graves qui déchirent la communauté humaine doivent trouver le principe d'une juste solution ».

Dans la dernière partie de son homélie, le Souverain Pontife exprime sa joie d'évêque de Rome et de Pasteur de l'Eglise universelle dans la bénédiction qu'il va donner de la loggia du Latran à la fin de la cérémonie.

4. Allocution consistoriale du 15 décembre 1958. — (*L'Oss. Rom.*, 15-16 décembre 1958. — *La Doc. Cath.*, 1959, col. 1-3).

Au consistoire secret du 15 décembre, dans lequel il créa vingt-trois cardinaux, Jean XXIII voulut d'abord communiquer au Sacré-Collège les joies profondes éprouvées depuis son élection par les témoignages de respect et d'affection qui lui sont venus de toute part, des grands et des humbles, des malades et des prisonniers, des chrétiens séparés et des non-chrétiens.

« Tous ces témoignages d'estime étaient adressés, plus qu'à Notre humble personne, au Pontife romain qui, comme l'enseigne l'histoire, fut toujours le défenseur non seulement de la religion, mais encore de la paix et de la concorde entre les peuples.

» Il ressort de ce fait, et Nous le constatons avec grande joie, que de l'immense famille catholique — seule à rassembler sur terre en un même corps et à unir par les liens de la même foi et de la même charité tant de peuples que séparent montagnes et océans, frontières et races, civilisations et modes de gouvernement — il émane une douce attraction de lumière et d'amour qui pénètre presque toutes les âmes. »

Mais la pensée du Pape se porte aussi vers ceux de ses fils qui sont persécutés pour leur foi et surtout vers l'Eglise de Chine. Il redit à la suite de Pie XII [1] la destruction de l'œuvre missionnaire, les entraves de tout genre posées à l'action de la hiérarchie, l'intrusion de pasteurs illégitimes. Un silence chaque jour plus profond enveloppe cette chrétienté ravagée par la violence des persécuteurs et broyée par les tourments et angoisses des confesseurs de la foi.

« Ah! si tous les gens de bien pouvaient entendre les cris lamentables qui frappent Nos oreilles! Ils sortent des lèvres de ceux qui, opprimés mais non vaincus, veulent ainsi manifester leur amour et leur fidélité au Pontife romain. Ce n'est point pour leurs corps, mais pour leurs âmes qu'ils réclament Nos prières, et leurs gémissements témoignent de leur vraie, sincère et tenace volonté de conserver intact, quoi qu'il arrive et jusqu'au dernier souffle, leur attachement au Vicaire de Jésus-Christ. »

Après avoir prodigué ses encouragements à ceux qui luttent, le Pape se tourne vers ceux qui défaillent : « Nous souhaitons que Notre voix et Nos exhortations atteignent aussi ceux qui ont malheureusement donné des signes de faiblesse, d'incertitude et d'égarement; spécialement ceux qui ont occupé illégitimement le siège des pasteurs et ont ainsi lamentablement ouvert la voie à un schisme.

» Ce mot de « schisme », tandis que Nous le prononçons, brûle Nos lèvres et ulcère Notre cœur. Au moment où Nous prenons sur Nos épaules le poids du Souverain Pontificat et inaugurons Notre charge d'immense et paternelle charité, qui embrasse toute la grande famille humaine de son zèle et de son amour, Nous ne pouvons Nous empêcher de prier le Dieu tout-puissant de bien vouloir écarter de la communauté catholique chinoise la menace d'un tel fléau. »

Le Pape exprime le souhait que tous les évêques ordonnent des prières publiques et des actes de pénitence pour l'Eglise de Chine.

Au moment de procéder à la création de vingt-trois nouveaux cardinaux, par dérogation au chiffre de 70 fixé par Sixte V [2] et sanctionné par le Code (can. 231), S.S. Jean XXIII déclare qu'il veut alléger ainsi les lourdes charges qui pèsent depuis longtemps déjà sur les membres romains du Sacré-Collège. « Mais, ce qui est essentiel, (grâce à ces renforts) la Curie Romaine pourra expédier plus rapidement les affaires qui lui sont confiées, pour le plus grand profit de toute l'Eglise. »

5. Le radio-message de Noël, 23 décembre 1958. — (*L'Oss. Rom.*, 24 décembre 1958. — *La Doc. Cath.*, 1959, col. 35-40).

Ce qui caractérise le premier message de Noël de S.S. Jean XXIII, c'est l'étroite continuité avec les préoccupations habituelles de Pie XII en pareille circonstance.

Répondant aux vœux très cordiaux que Lui avait exprimés le cardinal Tisserant au nom du Sacré-Collège, le Pape se plaît à nouveau à reporter vers Dieu les témoignages de sympathie qui lui ont été donnés depuis son élévation au Souverain Pontificat : « La connaissance intérieure, bien qu'imparfaite, que Nous avons de Nous-même Nous invite à constater avec humilité que ce n'est pas simplement au comportement humain et cordial de Notre modeste personne que Nous devons d'avoir acquis tout de suite — comme vous le dites aimablement — la sympathie des peuples et des gouvernants, sympathie qui s'est manifestée spécialement dans les explosions immédiates de joie et de respect du peuple romain,

1. Encyclique *Ad Apostolorum Principis* du 29 juin 1958. *A.A.S.*, 1958, 601-614; *N.R.Th.*, 1958, 969-971.

2. Constitution *Postquam* du 3 décembre 1586. *C.I.C. Fontes*, I, n. 159.

mais une effusion renouvelée de la grâce du Saint-Esprit qui fut promise à l'Eglise du Seigneur... ».

Mais c'est aussi à son Prédécesseur immédiat que Jean XXIII veut faire remonter le prestige accru du Pontife Romain. « C'est à lui en effet, à Pie XII, et au mystère de grâce qu'il servit au cours d'un grand pontificat, long de presque vingt ans, que revient le mérite d'avoir répandu des trésors lumineux de sagesse céleste et une vive ferveur de zèle pastoral sur le troupeau du Christ. »

Le Pape rappelle ensuite le thème des dix-neuf messages de Noël de Pie XII ; il évoque la prodigieuse activité doctrinale et pastorale dont témoignent vingt forts volumes de discours, messages et lettres.

« Même en dehors de toute déclaration officielle, qui serait prématurée, le triple titre de : docteur excellent, lumière de la Sainte Eglise, ami de la loi de Dieu (*doctor optimus, Ecclesiae Sanctae lumen, divinae legis amator*), convient bien à sa mémoire vénérée. »

« Pour reprendre en deux termes synthétiques la substance vive de cet enseignement... il suffit de prononcer les mots *unité et paix*. Ces mots, en effet, soutiennent le monde entier, de sa création à la consommation de son histoire, et voilà l'unité. Ils expriment la lumière bienfaisante et fécondante de la grâce du Christ, Fils de Dieu, et rédempteur et glorificateur du genre humain, et voilà la paix. La seule condition exigée de l'homme est la *bona voluntas* qui est, elle aussi, une grâce de Dieu, mais qui veut être librement conditionnée par la réponse de l'homme. Ce manque de correspondance de la liberté humaine à l'appel de Dieu au service de ses desseins de miséricorde constitue le plus terrible problème de l'histoire humaine et de la vie des individus et des peuples.

» La commémoration de la naissance de Jésus ne cesse de renouveler chaque année l'annonce de la même doctrine et sur le même ton : unité et paix. »

Cette unité fut brisée dès l'origine par un meurtre fratricide. Il ne fallut pas moins que l'obéissance et le sang du Fils de Dieu pour la restaurer. Cette restauration est toujours en acte dans l'Eglise.

« Oh ! pourquoi cette unité de l'Eglise catholique, orientée directement et par vocation divine vers les intérêts d'ordre spirituel, ne pourrait-elle se tourner vers la réconciliation des différentes races et nations, également résolues à former une société marquée par les lois de la justice et de la fraternité ?

» On retrouve ici le principe, familier aux croyants, que le vrai service de Dieu et de sa justice est aussi propice aux avantages de la communauté civile des peuples et des nations.

» Nous conservons encore très vif le souvenir d'il y a quelques dizaines d'années, lorsque certains représentants des Eglises orthodoxes — comme on les appelle — du Proche-Orient, avec la coopération pratique de quelques gouvernements, songèrent à un rassemblement des nations en commençant par une entente entre diverses confessions chrétiennes, différentes par leur rite et par leur histoire. Malheureusement, des intérêts concrets plus pressants et des préoccupations nationalistes stérilisèrent ces intentions qui, en soi, etaient bonnes et dignes de respect. Et le problème angoissant de l'unité brisée de l'héritage du Christ reste toujours une cause de trouble et de préjudice pour la recherche même d'une solution à travers de lourdes difficultés et incertitudes.

» La tristesse de cette douloureuse constation n'arrête et n'arrêtera pas — Nous en mettons en Dieu Notre confiance — l'effort de Notre âme à poursuivre une invitation pleine d'amour à ces frères séparés, qui portent aussi sur le front le nom du Christ, en lisent le saint Evangile et ne sont pas insensibles aux inspirations de la piété religieuse et de la charité bienfaisante et bénissante.

» Nous rappelant les voix si nombreuses de nos prédécesseurs — du Pape Léon XIII au Pape Pie XII, en passant par saint Pie X, Benoît XV et Pie XI, tous dignes et glorieux pontifes — qui, de la chaire de Pierre, ont lancé l'invi-

tation à l'unité, Nous Nous permettons — que disons-Nous : Nous Nous permettons? — Nous entendons poursuivre humblement, mais avec ferveur, la tâche à laquelle nous incitent la parole et l'exemple de Jésus, le Bon Pasteur divin, qui continue à nous montrer des moissons blanchissantes sur les vastes champs missionnaires : ' Ces brebis-là aussi, je dois les conduire... et il y aura un seul troupeau et un seul pasteur ' (Jean, X, 16). Et dans les gémissements adressés à son Père pendant les dernières heures, dans l'imminence du sacrifice suprême : ' Père, que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi! Qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé! ' (*Jean,* XVII, 21). »

La radio-télévision italienne a projeté la synchronisation, au premier coup de la fête de Noël, des cloches du village natal du Pape, de celles de Venise et de Saint-Pierre. Mais ces appels à l'unité et à la paix ne seront pas entendus partout.

« Là où les notions les plus sacrées de la civilisation chrétienne sont étouffées ou éteintes, là où l'ordre spirituel et divin est ébranlé et où on a réussi à affaiblir la conception de la vie surnaturelle, il est bien triste de devoir constater l'*initium malorum,* dont les preuves sont désormais de notoriété publique.

» Même en voulant garder la courtoisie quand il s'agit de juger, d'excuser, d'exprimer sa compassion pour la grave situation *athée* et *matérialiste* à laquelle certaines nations ont été et sont soumises, et sous le poids de laquelle elles gémissent, l'esclavage pour les individus et pour les masses, esclavage de la pensée et esclavage de l'action, ne peut être nié. ... »

« Il ne doit rien y avoir de militaire ou de violent dans nos attitudes d'hommes de foi. Il est pourtant nécessaire de veiller dans la nuit qui s'épaissit. Nous devons savoir Nous rendre compte des embûches de tous ceux qui sont ennemis de Dieu avant même d'être les nôtres, et Nous préparer à toute défense des principes chrétiens, qui sont le rempart de la vraie justice, maintenant et toujours. »

Le Pape achève son premier message de Noël par un appel à l'exercice des œuvres de miséricorde : « Noël doit marquer le maximum de la ferveur religieuse et pacifique par cette manifestation d'unité et de charité envers nos frères, les besogneux, les malades, envers les petits, ceux qui souffrent, quels que soient leur catégorie et leur nom. »

Il voulut en donner lui-même l'exemple par les visites qu'il fit le 25 décembre aux petits malades de l'hôpital « del Bambino Gesù », puis à ceux de l'hôpital majeur du Saint-Esprit. Dans la soirée, il accueillait au Vatican des enfants de la Villa Nazareth et un groupe de petits estropiés.

Le lendemain, c'était, dès huit heures du matin, l'extraordinaire visite aux détenus de la prison « Regina Coeli ». N'en relevons qu'un détail, la confidence faite par le Pape aux prisonniers de ses propres pensées au moment où ils avaient reçu la triple bénédiction du Saint-Sacrement : la première de Jésus fut pour les enfants, le Pape avait pensé aux êtres chers dont ils étaient séparés; comme Jésus a béni et multiplié le pain, le Pape avait, à la seconde bénédiction, songé à toutes les nécessités matérielles de leurs familles; la troisième lui avait rappelé l'ultime bénédiction de Jésus quittant la terre et évoqué celle du jugement dernier [3].

E. B.

---

3. *L'Oss. Rom.,* 27-28 décembre 1958.

Bibliographie

ŒCUMENISME

M. Villain. — *Introduction à l'œcuménisme*. Coll. Eglise vivante. Paris-Tournai, Casterman, 1958, 21 × 15 cm., 264 p. Prix : 87 frs b.

Le P. Villain, qui nous a donné, il y a peu, une esquisse pénétrante sur l'Abbé Couturier et son œuvre, achève de délivrer son message en publiant cette introduction à l'œcuménisme. Bien plus qu'une initiation, c'est, en effet, un témoignage que l'A. a voulu nous présenter, témoignage infiniment précieux en faveur d'un apostolat et d'une méthode auxquels le Révérend Père, à la suite de son maître, a voué sa pensée et sa vie. Une première partie, préliminaire, nous retrace brièvement, en une cinquantaine de pages, l'histoire du mouvement œcuménique en ce vingtième siècle, en mettant en relief, comme il se doit, le Conseil œcuménique, sa mystique, son organisation, ses diverses tendances théologiques ou autres. C'est néanmoins, autour de l'approche spirituelle de nos frères séparés, telle qu'elle s'est imposée à l'A., après une expérience de vingt années, que se centre l'intérêt du livre. Le chapitre sur les approches spirituelles du protestantisme nous a paru le plus réussi, tout pénétré qu'il est d'un contact incessant avec les églises réformées de France; les deux autres chapitres sur l'anglicanisme et l'orthodoxie, bien documentés sans doute, nous semblent plus livresques et, pour ce qui est de l'orthodoxie, trop limité à la situation de l'orthodoxie russe émigrée. Le chapitre sur les approches du catholicisme a été écrit par deux réformés qui ont gardé l'anonymat. La troisième partie traite de l'œcuménisme spirituel et reprend les grands thèmes, déjà esquissés par l'Abbé Couturier, sur l'émulation spirituelle, la prière œcuménique, le monastère invisible. Enfin, une quatrième partie envisage la formation technique du théologien œcuméniste, la recherche d'une théologie œcuménique et les conditions d'un dialogue fécond.

On n'entre pas dans la *metanoia*, si souvent prônée dans le mouvement œcuménique, sans battre quelquefois sa coulpe sur ses propres défauts. Le Révérend Père le fait fréquemment et, reconnaissons-le, bien souvent avec raison. Peut-être est-il porté — c'est du moins notre humble avis — à pousser trop au noir et à regarder avec des lunettes « réformées » certains traits — qui ne nous sont pas propres, à l'exclusion de tout autre — de notre comportement catholique : notre dévotion filiale (est-elle puérile?) à la Sainte Vierge (pp. 163, 165), notre manie de dogmatiser en termes objectifs (?) (pp. 92, 209-210). Est-il bien équitable de comparer la foi néocalviniste à la personne du Sauveur et les dogmes du Concile du Vatican (et pourquoi pas, de préférence, la *Kirchliche Dogmatik* de K. Barth, pape de la Néo-réforme calviniste?).

Je crains un peu que l'A. n'en soit resté à un complexe d'infériorité en face de certaines valeurs de la Réforme et que son attitude de théologien œcuméniste n'en garde quelque chose d'étriqué. Je suis convaincu avec l'A. qu'on ne saurait témoigner trop de sympathie intellectuelle aux valeurs et aux traditions jalousement conservées par nos frères séparés, mais peut-être, un élargissement des perspectives œcuméniques, en particulier la claire vue de l'aporie insoluble, présentée par le mouvement œcuménique, de mettre entre eux tous les chrétiens d'accord, suggérerait-il au théologien catholique d'approfondir, à la lumière des questions que lui posent les diverses confessions, sa propre tradition, sans vouloir loucher maladroitement vers des valeurs « particulières » que nous sommes sûrs de retrouver, si nous sommes loyaux et fidèles, au cœur de la Révélation totale, conservée, sinon toujours exploitée, par l'Eglise? G. Dejaifve, S. J.

P. Conord. — *Brève histoire de l'œcuménisme.* Coll. Les Bergers et les Mages. Paris, Soc. centrale d'évangélisation, 1958, 18 × 11 cm., 236 p., 53 ill. Prix : 630 frs.

Le pasteur Conord, lui-même très mêlé au mouvement œcuménique, a écrit cette brève histoire de l'œcuménisme à l'intention des paroissiens de l'Eglise réformée de France. C'est un petit chef-d'œuvre de présentation pédagogique : le texte limpide et de lecture aisée (les notes complémentaires ont été reportées en fin de volume), les graphiques, illustrations et photos animant l'esquisse historique, le lexique œcuménique, la table chronologique et la bibliographie choisie font de ce volume, de format commode, le parfait vade-mecum de l'œcuménisme pour un chrétien non initié. Il est bien regrettable qu'en raison d'un chapitre sur les rapports entre l'église réformée de France et l'Eglise catholique romaine et de certains jugements de valeur qui dépassent la pure « historicité », on ne puisse recommander sans réserves cet ouvrage d'initiation aux lecteurs catholiques. G. Dejaifve, S. J.

C. Moeller et G. Philips. — *Grâce et œcuménisme.* Edit. de Chevetogne, 1957, 19 × 12 cm., 84 p.

Cette plaquette reproduit l'essentiel des conférences œcuméniques de Chevetogne en 1953 ayant pour thème la question de la grâce. Le rapporteur, M. l'abbé Moeller, y présente trois approches théologiques de ce mystère, celle de l'Orthodoxie orientale avec son concept de divinisation, celle du catholicisme romain insistant sur la grâce créée et celle de la Réforme centrée autour du concept de justification. L'esquisse historique et l'essai de synthèse d'une théologie de la grâce créée, empruntés au rapport de M. le Ch. Philips comportent des aspects nouveaux, dignes d'être pris en considération, de même que le ch. 4 soulignant le réalisme de la régénération dans la théologie réformée. Quelques réflexions personnelles du rapporteur au sujet des divergences confessionnelles et de leur fondement christologique terminent le compte rendu de ces confrontations œcuméniques qui se poursuivent depuis des années, avec un intérêt toujours croissant, au monastère bénédictin de Chevetogne. G. Dejaifve, S. J.

G. A. Trikurakis. — *L'unione delle Chiese secondo un ortodosso.* Gozzano, Antonioli, 1954, 22 × 16 cm., 80 p.

Un laïc orthodoxe grec envisage les obstacles qui empêchent l'Orthodoxie de se réunir à l'Eglise catholique romaine et expose en toute bonne foi les difficultés scripturaires et historiques qui s'opposent, à son avis, à la reconnaissance des dogmes de la primauté de Pierre, de celle du Pape et de son infaillibilité. Une seconde partie présente les observations faites par ses interlocuteurs catholiques à propos de ces objections. Le remède préconisé par l'A. en vue de l'extinction du schisme : un concile œcuménique, paraîtra sans doute chimérique pour l'instant; il est encore, jusqu'à ce terme possible, une longue route à parcourir. Cet échange de vues, tout imprégné de part et d'autre d'une franche et amicale bienveillance, ne peut qu'aider à ce rapprochement souhaité.
G. Dejaifve, S. J.

Wl. Solowjew. — *Una Sancta.* Schriften zur Vereinigung der Kirchen und zur Grundlegung der universalen Theokratie. Band I (= Band II der Deutsche Gesamtausgabe der Werke von Wladimir Solowjew). Hrsg. v. Wl. Szylkarski, N. Lossky, L. Müller, W. Setschkareff, J. Straucii u. M. Woltner. Fribourg-en-Br., E. Wewel Verlag, 1957, 23 × 15 cm., 513 p. Prix : 36 marks.

Voici le troisième volume de l'édition allemande des œuvres complètes de Vladimir Soloviev, sous la direction du Prof. Vl. Szylkarski. Outre la traduction de l'œuvre bien connue du public français « Les fondements spirituels de la

vie », ce tome contient diverses œuvres relatives à l'Una Sancta, durant la période qui va de 1882 à 1887, entre autres : « La grande controverse et la politique chrétienne » (1883), les réponses de l'A. à l'archiprêtre Ivanzov-Platonov et à Danilevski ainsi que l'ouvrage inachevé « Histoire et avenir de la Théocratie » (1885-1887). Une excellente introduction du Prof. Szylkarski sur l'évolution religieuse de Soloviev à cette époque nous restitue le climat spirituel dans lequel s'est opéré ce changement radical de perspective dans la théologie du grand œcuméniste en même temps qu'elle nous livre, par anticipation, de larges extraits d'une leçon sur « Le pouvoir spirituel en Russie », tirée du livre sur la « Divino-humanité » à paraître dans le premier volume de cette édition. La traduction est, comme à l'ordinaire, élégante et rigoureuse, appuyée fort judicieusement par un rappel des mots-clefs de l'original russe, quand il en est besoin pour la rigueur de la pensée. On ne peut que souhaiter l'achèvement dans les plus brefs délais de cette traduction d'une œuvre appelée à rendre les plus éminents services à la cause du rapprochement des confessions chrétiennes.

G. Dejaifve, S. J.

A. Maceina. — *Der Grossinquisitor. Geschichtsphilosophische Deutung der Legende Dostojewskijs.* Mit einem Nachwort von Wl. Szylkarski. Messianismus und Apokalyptik bei Dostojewski und Solowjew. Heidelberg, F. H. Kerle Verlag, 1952, 21 × 14 cm., XII-340 p. Prix : 12,80 marks.

— *Das Geheimnis der Bosheit.* Versuch einer Geschichtstheologie des Widersachers Christi als Deutung der « Erzählung vom Antichrist » Solowjews. Fribourg-en-Br., Herder, 1955, 20 × 13 cm., X-228 p. Prix : 12,80 marks.

Ce n'est pas un commentaire au sens classique du mot mais une interprétation philosophico-théologique que l'A. — catholique lithuanien — nous présente de la légende du Grand inquisiteur dans l'œuvre immortelle de Dostoïevski « Les frères Karamasov ». Jugeant à bon droit qu'il faut dépasser un sens proprement psychologique où l'inquisiteur ne serait que le truchement du narrateur, Ivan Karamasov, et de son état d'âme, ou même le sens moral selon lequel il s'agirait uniquement d'une diatribe contre l'Eglise romaine, l'A. voit en ce récit un sens métaphysique plus profond, la conception que le romancier russe se fait de l'histoire religieuse de l'humanité après le Christ, comme une amplification sur le plan de l'histoire universelle du conflit qui opposa jadis le Christ et l'esprit tentateur dans le désert. Le paroxysme de ce combat eschatologique gît dans l'opposition, au cœur même de l'homme, entre l'attrait du bonheur et l'appel à la liberté, symbolisés respectivement par le grand inquisiteur et le Christ. L'auteur analyse en des pages très denses et qui méritent mieux qu'une simple lecture la triple tentation du Christ, telle qu'elle se joue sur la scène de l'histoire : le problème du pain, de la conscience et de l'unité. Une étude du Prof. Szylkarski, l'éditeur d'une traduction allemande des œuvres de Soloviev, sur « Messianisme et Apocalyptique chez Dostoievski et Soloviev » fait suite à l'ouvrage, ainsi qu'une traduction allemande du « Court récit sur l'Antéchrist », extrait des « Trois entretiens », la dernière œuvre de Soloviev.

C'est ce dernier récit que commente, selon la même méthode et avec encore plus d'ampleur, Maceina dans le second volume cité « Le mystère d'iniquité ». Le mystère de l'Antéchrist, si étrangement évoqué dans la fiction littéraire de Soloviev est interprété systématiquement, à la lumière de l'Ecriture et de l'histoire religieuse de l'humanité avec beaucoup de pénétration psychologique et de discernement moral : en particulier les caractéristiques de son esprit, de son activité, de son royaume ainsi que le sort de l'Eglise soumise à ses attaques y sont analysées avec une netteté qui apparente l'auteur à son modèle et fait de lui le commentateur rêvé qu'aurait pu souhaiter Soloviev, lorsqu'il décrivait, sous le couvert de ce récit, le sombre drame apocalyptique qu'entrevoyait son âme de prophète déçu au terme de l'histoire.

G. Dejaifve, S. J.

E. Amand de Mendieta. — *La presqu'île des Caloyers : Le Mont-Athos.* Bruges, Desclée De Brouwer, 1955, 23 × 16 cm., x-388 p., 1 carte. Prix : 240 frs.

Cet ouvrage est le récit d'un voyage entrepris au Mont Athos durant l'été de 1949 pour y décrire et microfilmer des manuscrits grecs de saint Basile. L'A. a précédé ce récit de trois chapitres préliminaires : une brève histoire du Mont Athos, du IX^e^ siècle à nos jours, une étude de son organisation juridique actuelle et de son gouvernement central et une présentation de ses vingt monastères principaux et de leurs dépendances. Le récit qui suit, très circonstancié et copieusement documenté, débute par l'itinéraire obligé des pérégrinations à la sainte montagne : après le débarquement à Daphni, la route vers Karyès, la capitale, avec description, en passant, des monastères de Xeropotamou et de Koutloumousiou; les formalités d'usage et les voyages à Iviron, monastère géorgien et Stavronikita; la description de la Skite de Saint-André et de l'église du Protaton, à Karyès, à propos de laquelle l'A. nous fait part de ses impressions sur l'art au Mont Athos; enfin les visites aux monastères de Vatopédi, Lavra, Dionysiou, Gregoriou et du Rossikon et une brève description de leurs légendes et de leurs trésors. En un mois de résidence au Mont Athos, on ne peut guère avoir que des impressions et l'A. donne bien ses réflexions pour telles. Mais, comme il s'est très bien documenté et qu'il a le sens de l'observation, assaisonné d'un brin d'esprit caustique, il nous fait un récit très animé de la vie monastique du Mont Athos, dont il nous esquisse, pour finir, l'idéal mystique et ascétique. Peut-être regrettera-t-on qu'il n'ait pas plus souvent dépassé le niveau de l'homme d'esprit, féru de nouveautés et d'anecdotes amusantes : telle quelle, néanmoins, la peinture, pour extérieure qu'elle reste, n'est point déformée. L'ouvrage, gonflé d'érudition, se lit avec plaisir. Une bibliographie très fouillée et critique complète ce volume qui constitue une des meilleures sources de documentation que nous possédions en langue française, sur la presqu'île athonique.

G. Dejaifve, S. J.

J. Décarreaux. — *Une république de moines.* Coll. Bibliothèque Ecclesia, 22. Paris, A. Fayard, 20 × 14 cm., 158 p. Prix : 500 frs.

Voici une très belle évocation, pittoresque et intime à la fois, de la sainte montagne de l'Athos, la presqu'île des moines. Après avoir retracé son rôle au sein de l'Orthodoxie et décrit son organisation monastique, l'A. nous fait saisir, par quelques traits saillants et bien observés, le climat où baigne sa vie spirituelle et nous fait apprécier son art religieux. Le reste du volume est consacré au périple, entrepris par l'A., en l'an 1953, dans tous les monastères athonites, dont il décrit, d'une plume alerte, le cadre, les merveilles, les légendes et, bien entendu, les habitants. Des clichés évocateurs, d'un choix heureux et fort bien reproduits, illustrent cette initiation moderne au mystère religieux et artistique de l'Athos.

G. Dejaifve, S. J.

Costa de Loverdo. — *Le trésor du mont Athos ou la crypte du perse.* Paris, La Colombe, 1955, 19 × 12 cm., 148 p. Prix : 460 frs.

L'auteur nous raconte, en une épopée pleine de « suspenses », la légende du trésor du Mont Athos, ces fabuleuses richesses perdues par Darius, près des côtes de la Chalcidique, lors d'un naufrage de la flotte perse en 493 av.J.C. et miraculeusement enfouies dans une crypte de la presqu'île de l'Athos, près de l'emplacement du futur monastère de Lavra. Les vicissitudes de ce trésor nous font traverser vingt-cinq siècles d'histoire et revivre les grands événements auxquels prit part la sainte montagne, en particulier la guerre d'indépendance et celle — toute récente — de libération. La vie monastique et les légendes du Mont Athos y sont décrites avec un grand bonheur d'évocation. G. Dejaifve, S. J.

Th. Spidlik, S. J. — *Joseph de Volokolamsk.* Un chapitre de la spi-

ritualité russe. Coll. Orientalia christiana analecta, 146. Rome, Institut Oriental, 1956, 24 × 17 cm., xx-153 p. Prix : 1.900 lires.

Joseph de Volokolamsk fut canonisé par l'Eglise russe comme réformateur de la vie monastique russe au XVI^e^ siècle, instituée selon un principe cénobitique strict. L'A. nous retrace sa doctrine spirituelle, en s'aidant de ses deux œuvres principales : l'Illuminateur, traité dirigé contre les judaïsants et sa Règle monastique, inspirée de Basile et de Théodore le Studite et adaptée au caractère de la vie russe de l'époque. On nous y décrit la voie de salut, consistant dans l'observation des commandements et la pratique des vertus : obéissance, humilité, pénitence ainsi que les principes de l'ascèse monastique. Un dernier chapitre nous esquisse le rôle du « saint » dans la vie publique, en particulier sa lutte contre les hérétiques, son activité au Concile de Moscou en 1503 et ses démêlés avec S. Nil Sorski et ses rapports avec l'Etat moscovite, dont il fut un des soutiens les plus assurés. Cette étude précise, faite d'après les sources, souvent citées, est un travail probe et consciencieux qui nous ouvre des aperçus sur la vie monastique russe, telle qu'elle fut constituée à partir de la réforme « joséphiste ».

G. Dejaifve, S. J.

I. Kologrivof, S. J. — *Essai sur la sainteté en Russie.* Coll. Renaissance et Tradition. Bruges, Beyaert, 1953, 22 × 14 cm., 448 p. Prix : 185 frs.

L'essai du P. Kologrivov sur la sainteté en Russie reproduit un cours donné à l'Institut oriental de Rome ayant pour thème la spiritualité russe. C'est dans les vies des saints qu'elle s'exprime de préférence et c'est en elles qu'on peut mieux saisir sur le vif l'empreinte que l'âme slave a mise sur la spiritualité héritée de Byzance, qu'elle vint du Stoudion ou du Mont Athos : une insistance sur le Christ dans sa kénose ici-bas, humilité et douceur, amour du mépris, de la croix et cette exquise fraternité humaine surnaturalisée, qui reste un des plus beaux traits du caractère russe. Le P. Kologrivof a mis à profit d'excellents travaux d'hagiographie, publiés au siècle passé en Russie et des ouvrages plus récents comme ceux de Fédotov et de M^me^ Behr-Sigel. Ces biographies de saints, écrites *con amore*, s'échelonnent depuis les débuts du christianisme en Russie avec les martyrs Boris et Gleb jusqu'au XIX^e^ siècle avec S. Séraphim de Sarov et les startsy du monastère d'Optina Poustyne ; en nous les retraçant avec un souci d'objectivité historique évident, l'A. nous livre un témoignage précieux sur l'âme religieuse de son peuple dans son pèlerinage terrestre et prend plaisir à redresser, à l'occasion, certains préjugés occidentaux à l'égard d'un type de piété, dont on a exagéré les traits spécifiquement nationaux et qui ne fait que cacher une intelligence profonde du mystère chrétien et de ses exigences essentielles et universelles. Ce beau livre est la meilleure introduction pour des lecteurs français aux trésors de la spiritualité slave. G. Dejaifve, S. J.

E. Benz. — *Russische Heiligenlegenden.* Zurich, Verlag Die Waage, 1953, 22 × 14 cm., 572 p., 52 grav. Prix : 29,75 marks.

Le Prof. E. Benz a entrepris, avec le concours de plusieurs spécialistes, de nous donner une traduction allemande des légendes des saints russes, dont il n'existait jusqu'ici aucun recueil. Quand on sait l'importance de l'hagiographie pour la connaissance de la spiritualité russe, une pareille œuvre se recommande d'elle-même, mais la façon dont elle a été réalisée mérite les éloges de tous ceux qui s'intéressent au patrimoine chrétien de l'église orthodoxe russe. Non seulement chacun des extraits de cette Légende dorée est précédé d'une introduction critique qui cherche à discerner les éléments historiques sous-jacents, mais le texte lui-même, bien traduit, est agrémenté de notes qui en éclairent la lecture. Parmi les saints russes, déjà rendus familiers aux lecteurs français par le beau livre du P. Kologrivov, S. J., signalons dans la vieille chronique du XI^e^ siècle : le ménologe de saint Vladimir et de sainte Olga, le récit du martyre des deux princes Boris et Gleb, la vie de saint Théodose de Kiev, fondateur de la Laure des grottes ainsi qu'un florilège abondant du Patérikon de

Kiev; les vies d'Alexandre Nevsky, le héros national, de saint Serge de Radonège, de Maxime le Grec, du métropolite Philippe de Moscou, de sainte Julienne Lazarevskaia. Enfin, un recueil de récits légendaires, les « Märchenlegenden » où le merveilleux est intimement mêlé à l'histoire, projette une lumière révélatrice sur l'idéal de sainteté russe, telles les légendes d'Antoine Romain, de Jean de Novgorod, des Princes Pierre et Fevronia et de Mercure de Smolensk. Un beau choix de reproductions d'icones célèbres, se rapportant à ces différents saints, illustre ce volume, indispensable à quiconque cherche à se documenter sur l'hagiographie slave. G. Dejaifve, S. J.

Constantin de Grunwald. — *Quand la Russie avait des saints*. Coll. Bibliothèque Ecclesia, 42. Paris, A. Fayard, 1958, 19 × 15 cm., 190 p. Prix : 500 frs.

Du sanctoral de l'église orthodoxe de Russie, l'A. a détaché quelques grandes figures qui incarnent le type de la sainteté russe et sont parmi les plus populaires : saint Vladimir, les saints martyrs Boris et Gleb, saint Alexandre Nevsky, qui ont fondé, consacré et défendu le patrimoine spirituel du peuple russe; saint Théodose, fondateur de la Laure des cryptes à Kiev, les saints moines Serge de Radonège et Nil Sorsky; les saints évêques Philippe, métropolite de Moscou et Tikhon de Zadonsk, le saint ermite de Sarov, Séraphim ainsi que quelques figures de startsy qui ont rendu célèbre l'Optina Poustyne, au siècle passé : Léonide, Macaire et Ambroise. L'A., historien de métier, nous trace des portraits extrêmement attachants de ces saints personnages, en marquant leur place dans l'évolution religieuse de la Russie, si bien que cette fresque très animée évoque, à larges traits, l'histoire spirituelle de l'Eglise russe, depuis le haut moyen âge jusqu'à nos jours. G. Dejaifve, S. J.

H. Mulert et E. Schott. — *Konfessionskunde*. Die christlichen Kirchen und Sekten heute. Coll. Sammlung Töpelmann, Erste Reihe : Die Theologie im Abriss, Band 5. Berlin, A. Töpelmann, 1956, 3e édit., 23 × 16 cm., xxii-558 p. Prix : 28,50 marks.

Cet ouvrage de feu le Dr Mulert sur l'Etude comparée des Confessions chrétiennes connaît sa troisième édition, due aux soins du Dr Schott, aidé par un certain nombre de collaborateurs compétents. On sait que le but de l'A. avait été une connaissance aussi objective que possible des diverses confessions chrétiennes (et des sectes qui en sont issues) dans leur situation actuelle, non seulement d'après leurs doctrines, leur culte et leur constitution officiels, mais aussi compte tenu de la vie concrète de ces communautés. C'est ce qu'expliquait l'A. dans son premier chapitre, en cherchant à distinguer cette discipline nouvelle de l'ancienne Symbolique ou de l'Histoire des églises. Avant d'envisager chacune des confessions, il a été néanmoins soucieux de donner un aperçu historique et doctrinal sur les divers Symboles de l'ancienne Eglise, patrimoine commun des confessions chrétiennes. La troisième édition est mise à jour, en rapport avec les événements récents qui ont pu modifier çà et là la physionomie de certaines communautés; entre autres, l'aperçu sur l'église orthodoxe en Russie a été complété par une vue panoramique des faits survenus depuis la seconde guerre mondiale jusqu'à nos jours. Peut-être, la section sur l'église anglicane est-elle restée trop sommaire (15 pages) en regard de celle consacrée à l'Eglise catholique, très bien documentée (plus de 200 pages) ou aux églises orientales (100 pages environ). Le protestantisme est traité, à dessein, assez brièvement, puisque le volume s'adresse de préférence aux protestants; par contre, les églises libres et les sectes d'origine anglo-américaine sont mieux représentées. L'esprit de ce recueil est aussi impartial que possible et les aperçus en sont généralement objectifs. Sans doute convient-il de faire la part de jugements de valeur, en particulier sur l'Eglise romaine et les espoirs (peu fondés) des auteurs de voir disparaître peu à peu une Papauté jugée anachronique, seul obstacle à une réunion interconfessionnelle. Avant qu'une théologie œcuménique ne se constitue, en profondeur et non plus en surface, le présent instrument de connaissance mutuelle garde son utilité. G. Dejaifve, S. J.

O. Cullmann. — *Catholiques et protestants. Un projet de solidarité chrétienne.* Coll. L'actualité protestante. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1958, 19 × 13 cm., 70 p. Prix : 2,75 frs.

Le Professeur Cullmann avait proposé, en une conférence donnée à Zürich en 1957, d'instituer une collecte *réciproque* entre églises catholiques et protestantes pour les pauvres, afin de témoigner, par ce geste concret, en dépit des différences confessionnelles persistantes, de la solidarité chrétienne entre frères séparés. Dans cette brochure, il revient sur ce projet, en explique les raisons et la portée exacte et le défend contre les objections qui lui furent faites de la part des représentants des deux confessions. On ne peut qu'encourager l'initiative prise par l'éminent Professeur avec la signification précise qu'il lui donne : « Elle n'est pas un signe de l'unité, mais de *la solidarité, de la fraternité de tous ceux qui invoquent le même nom du Christ* » (p. 44). Ainsi notre fraternité commune dans le Christ par le baptême ne se cantonnera pas dans la sphère des sentiments stériles mais deviendra de jour en jour une réalité vécue, gage et stimulant d'un rapprochement efficace des cœurs. G. Dejaifve, S. J.

W. H. Van de Pol. — *Het wereld protestantisme.* Coll. De Godsdiensten der Mensheid. Ruremonde-Maaseik, Romen en Zonen, 1956, 24 × 16 cm., 356 p. Prix : 275 frs belges broché ; 305 frs relié.

Cet ouvrage du Dr Van de Pol nous présente un exposé méthodique du protestantisme depuis ses origines jusqu'à nos jours. A propos de chacune de ses trois branches principales : luthéranisme, réforme et anglicanisme, une esquisse succincte, bien documentée, nous décrit d'abord les origines et les causes de ces mouvements — l'évolution religieuse de Luther est, à cet égard, un modèle de « fair play » historique —, en caractérise ensuite les structures religieuses, dogmatiques et institutionnelles, en esquisse l'évolution ultérieure avant d'en déterminer l'aire d'expansion et l'état actuel. Un dernier chapitre retrace enfin les étapes qui ont acheminé le protestantisme des débuts à sa situation présente de confédération mondiale dans le mouvement œcuménique : naissance des églises libres et des sectes, principaux mouvements religieux qui l'ont agité : puritanisme, piétisme, rationalisme, modernisme, réveil évangélique, enfin l'ultime développement dans le Conseil œcuménique des églises. L'A. voit avec raison dans ce mouvement vers l'unité l'ébauche d'un protestantisme mondial, d'une communauté pan-protestante, axée sur une foi commune, si pas sur une dogmatique unique, et sur la conscience d'une mission commune envers le monde. La bibliographie choisie qui illustre chaque chapitre montre que les aperçus historiques de l'A. de même que ses jugements de valeur reposent sur une étude approfondie de ces divers mouvements et d'une expérience personnelle acquise au contact de leur théologie et de leur spiritualité. Ce livre constitue le meilleur guide à conseiller à un lecteur catholique en vue d'une information précise et objective sur les divers mouvements issus de la Réforme : aussi est-il souhaitable qu'il connaisse bientôt une traduction française. G. Dejaifve, S. J.

PASTORALE

Ch. Moeller. — *Mentalité moderne et évangélisation Dieu, Jésus-Christ, Marie, l'Eglise.* Coll. Cahiers de « Lumen Vitae », n° VII. Bruxelles, Edit. de Lumen Vitae, 1955, 23 × 15 cm., 304 p. Prix : 96 frs.

Cet essai s'ordonne autour de deux axes : celui des mentalités contemporaines, c'est l'axe de *sociologie religieuse* ; celui des orientations doctrinales et catéchétiques, c'est l'axe de l'*évangélisation.* Chacun des thèmes choisis sera donc éclairé d'une double lumière. Quant au premier axe, la croyance en Dieu, au

lieu de procéder de la seule Révélation ou du dedans par la seule raison, surgira aussi « du fond des larmes et de l'expérience ». Le second axe se dessine autour de ce « ressourcement » biblique, liturgique et patristique qui sourd de toute part. Entre les deux mondes, celui de la sociologie religieuse et celui de la Révélation, nul besoin de chercher des concordismes superficiels. C'est du fond de cet abîme où l'humanité est à la fois contre Dieu et obsédée de Lui, que monte l'appel vers cette catéchèse ecclésiale, biblique et liturgique, qui répond providentiellement, et elle seule, au mal de ce monde. On le voit, cet ouvrage représente une charnière entre les écrits de l'auteur consacrés à la littérature et les travaux d'ordre théologique, portant sur l'œcuménisme et la christologie chalcédonienne.

La description des mentalités contemporaines se limite aux courants essentiels. En y faisant figurer les croyances de nos frères séparés, l'on s'est efforcé de présenter une problématique religieuse élargie. « Le retour de nos frères séparés attirerait sans doute notre attention sur des trésors spirituels de l'Eglise que nous n'utilisons pas assez » (Ch. Boyer). Plus qu'un exposé didactique, par déduction et induction, c'est un esprit, une mentalité théologique que l'on a voulu dessiner. Ce livre appelle plutôt la consultation que la lecture courante. Le « petit texte » apporte des précisions plus techniques et des exemples concrets. La bibliographie, réduite au minimum, est conçue en vue d'une utilisation aisée par les prédicateurs, les catéchistes et les professeurs.

Qu'il s'agisse de Jésus-Christ, de Marie ou de l'Eglise, c'est donc d'abord à un exposé du thème pour les non-chrétiens, puis pour les chrétiens non-catholiques, enfin pour les catholiques que se livre l'auteur avant de dégager les orientations doctrinales et les perspectives catéchétiques. Pour la Vierge Marie, on joint au triple « public », le judaïsme et l'Islam. Quant aux chrétiens non-catholiques, l'orthodoxie, l'anglicanisme et la Réforme sont envisagés successivement. L'originalité de cette présentation réside dans ces exposés « liminaires » de la mentalité contemporaine. Ils éclairent fortement l'exposé synthétique des orientations doctrinales. J. Gilbert, S. J.

F. X. Arnold. — *Proclamation de la foi et communauté de foi.* Contribution à la théologie de la prédication de la paroisse et du laïcat. Coll. Cahiers de Lumen Vitae, X. Bruxelles, Editions de Lumen Vitae, 1957, 23 × 15 cm., 144 p. Prix : 75 frs.

Recueil d'articles ou plutôt de conférences sur des sujets d'actualité en pastorale, ce volume vise spécialement les prêtres engagés dans le ministère auxquels il propose quelques thèmes de réflexion sur leur apostolat.

Les trois premiers chapitres concernent la prédication de la foi, ses exigences actuelles, son caractère d'urgence à notre époque et son objet central qui est l'histoire du salut ; viennent ensuite deux chapitres sur la paroisse, communauté de foi et sur les laïcs, leur place et leur mission dans l'Eglise et le monde ; enfin, les deux derniers chapitres visent plus spécialement la situation de l'Allemagne, l'un sur les relations interconfessionnelles (dialogue protestant-catholique), l'autre sur la situation actuelle de l'Europe entre l'est et l'ouest et son rôle de médiatrice entre un individualisme forcené et un collectivisme impersonnel.

Ce volume ne prétend pas apporter des solutions toutes faites aux problèmes qu'il soulève, mais ses analyses clairvoyantes et ses vues réalistes aideront sans doute les lecteurs à les pressentir. G. Dejaifve, S. J.

M. Pfliegler. — *Prêtres et sacerdoce.* Coll. Siècle et Catholicisme. Paris, Mame, 1956, 18 × 13 cm., 402 p. Prix : 930 frs.

Utilisant une abondante littérature, l'auteur a cherché à classer un grand nombre de types de prêtres. Il ne s'agit pas cependant pour lui de critique littéraire. Son étude est l'œuvre d'un prêtre, pénétré du caractère tragique de l'existence sacerdotale, et qui compare à chaque pas la réalisation humaine du sacerdoce à la grandeur vertigineuse de ses pouvoirs et de sa mission. Aussi, dans

le présent livre, a-t-il été amené à faire précéder son essai de typologie d'une première partie consacrée à l'« existence sacerdotale » en général. Décrivant la réalité de la vie du prêtre, d'abord dans ses fondements — vocation, séminaire, formation théologique — puis dans sa genèse — acheminement du prêtre depuis son ordination jusqu'à la formation de sa personnalité définitive —, il examine ensuite les sources de tension qui se font jour dans la carrière sacerdotale, tels le caractère personnel, l'opposition du monde, le mystère et la lenteur de la grâce; puis — conséquence de cette tension — la crise, plus ou moins grave, qui peut se déclencher, sous diverses formes, au début ou à l'âge mûr de la vie du prêtre. Venant après cette vue d'ensemble, la typologie dont nous avons parlé et qui restera une classification aux limites assez flottantes, ne risquera pas cependant de donner de la vocation sacerdotale une vue purement humaine et aléatoire. L'auteur analyse d'abord les deux cas extrêmes, le prêtre saint — pour lequel le Curé d'Ars servira de principal modèle, complété par l'idéal sacerdotal de saint François de Sales —, et à l'opposé, l'apostat, l'évasion hors du sacerdoce, où un certain nombre de types sont recueillis dans l'histoire et le roman. Après un chapitre consacré aux types plus ou moins purs du prêtre pieux et zélé, viennent les déviations et formes de compromis, adoptées de bonne foi, par conviction ou par contrainte (à certaines époques par exemple), mais sans mettre en cause le rattachement normal à l'Eglise. Il apparaît que toutes ces formes recherchent une certaine sécurité, pour esquiver cette tension qui décidément apparaît comme « la loi fondamentale » du sacerdoce. Ce sont d'abord le prêtre politicien, le prêtre éclipsé par le théologien, le prêtre homme du monde, le prêtre fonctionnaire du sacré, le prêtre de type idyllique et paisible d'autrefois. Viennent ensuite diverses formes d'évasion dans la routine du service, dans l'activisme, dans l'accessoire, dans certaines compensations. Enfin, il y a les diverses formes de l'immobilisme et de l'inactivité. — L'auteur entend dépeindre la réalité sacerdotale « dans toute sa complexité ». Tragique, elle l'est comme la vie chrétienne, jusqu'au martyre. On peut croire qu'elle ne l'était pas moins sous Néron ou Dioclétien, et bien souvent dans la suite. Mais aujourd'hui on se complaît à savourer le drame. C'est en tout cas l'intention des romans actuels. On risque alors de faire moins attention aux « conceptions idéales et immuables » qui cependant donnent l'explication et délivrent de l'angoisse. L'auteur semble parfois vouloir les écarter de son texte. En fait, il les appelle sans cesse à son secours. En quoi il a raison. Dans la « difficulté d'être », qu'il est heureux que nous ressentions vivement, distinguons l'être sacerdotal, qui n'est pas de nous et que nous n'avons pas à réaliser existentiellement (parce que nous n'y sommes qu'instrument au service des autres), et l'être de la sainteté personnelle, qui suppose la grâce, et aussi l'effort. Là est le problème. On ne porte aux nues que le sacerdoce (c'est de là que le romancier imagine ses situations tragiques). Le jeune élu s'en exalte, avant d'avoir eu le temps de s'effacer. Il faudrait porter aux nues l'idéal évangélique, foi, espérance, charité, humilité dans le Christ Jésus et dans son Eglise (ici le romancier n'y est souvent plus du tout), en le distinguant soigneusement de la grandeur du sacerdoce, qui est don de Dieu, mais pas pour nous, pour autrui. L'existence sacerdotale est double : l'une est strictement divine, et l'essentiel est, non pas de l'éprouver, mais d'y croire et de s'y soumettre; l'autre est une expérience humaine du divin : elle devrait être paix et confiance de l'enfant. Faute de cette distinction, le prêtre « existentiel » risque fort de vouloir vainement intégrer à soi-même le strictement divin. Que cet accaparement inconscient ait entretenu en lui, au cours des âges, de graves défauts, et aujourd'hui, nourrisse en son âme l'angoisse de l'époque, comment s'en étonner? « Le désir de l'esprit, c'est la vie et la paix », dit saint Paul (*Rom.*, VIII, 6).

R. Carpentier, S. J.

A. Benkö et J. Nuttin. — *Examen de la personnalité chez les candidats à la prêtrise.* Coll. Studia psychologica. Anvers, Standaard Boekhandel, 1956, 24 × 16 cm., x-140 p. Prix : 125 frs.

Une première partie montre par les textes officiels et les avis des techniciens l'importance d'un examen des candidats à la prêtrise, portant sur l'intelligence, le caractère, l'équilibre psychique et la motivation de la vocation. C'est ce qui

a incité les auteurs à étudier l'application d'un test de personnalité, expérimenté depuis assez longtemps déjà aux U.S.A. : le M.M.P.I. (Minnesota Multiphasic Personnality Inventory). Nous avons ici l'exposé du test et des adaptations qui furent jugées nécessaires, puis la manière dont il fut appliqué à des groupes de séminaristes-religieux, à des novices, de langue française et néerlandaise, et à des groupes témoins. Dans ce test de personnalité, on inséra une vingtaine de questions, destinées à vérifier en même temps que la personnalité l'adaptation à la vie religieuse. En conclusion, les auteurs constatent que le test paraît bien applicable à ceux qu'il s'agissait d'examiner. Malgré des limites strictes imposées à cet essai (anonymat, durée et nombre limités), certaines vérifications ont déjà été réalisées, par exemple après un an et demi, en constatant les tests très significatifs des novices (connus seulement des enquêteurs par un n°) ayant abandonné leur Institut religieux. Livre à recommander à tous ceux qui ont à former des novices et des candidats à la prêtrise. Indépendamment de sa portée en vue d'une application scientifique du test par les prêtres spécialisés, il éclairera beaucoup sur les aspects profonds de l'adaptation à la vocation et de la formation des jeunes clercs. Les auteurs indiquent d'ailleurs parfaitement les limites d'un tel examen devant les requêtes et les secours de l'ordre surnaturel.

R. Carpentier, S. J.

Documents du Deuxième Congrès Mondial pour l'Apostolat des Laïcs. Rome, 5-13 octobre 1957. I. *Les laïcs dans l'Eglise.* II. *Face au monde d'aujourd'hui.* Rome, Palazzo delle Congregazioni, 1958, 22 × 14 cm., 242 et 288 p. Prix des 3 volumes : 3.200 lires.

Deux volumes (sur les trois prévus) des Actes du Deuxième Congrès Mondial pour l'Apostolat des Laïcs viennent de paraître. Le premier recueille les éléments doctrinaux, fruits des études théologiques entreprises en préparation du congrès ; le second présente le « panorama » de la situation mondiale qui sollicite l'action du laïcat.

Signalons dans le premier volume, outre le discours inaugural de S.S. Pie XII et les discours d'ouverture et de clôture de leurs Em. les cardinaux Pizzardo et Siri, les leçons doctrinales de Mgr Montini sur la mission de l'Eglise, du ch. Philips sur la vocation apostolique du laïcat, les témoignages de Fr. Sheed et Alfr. Lopez sur les laïcs dans l'Eglise, les conférences sur la croissance de la vie chrétienne des laïcs de Mgr Larrain et du Prince de Löwenstein. Sont reproduits également dans le même volume la Déclaration finale du Congrès, les textes de base A_1 et A_2 sur la mission de l'Eglise et la vocation apostolique du laïcat et diverses interventions de congressistes à propos de l'Action catholique spécialisée, de la J.O.C. internationale, de la Légion de Marie, du rôle de la femme, etc.

Dans le second volume, nous trouvons les discours sur l'attente du monde d'aujourd'hui de J. Folliet et de John C. H. Wu ; les rapports sur les responsabilités actuelles des laïcs dans les différentes régions du monde ; les appels de S.S. Pie XII sur « l'Eglise du silence » par J. P. Dubois-Dumée et « Pour un monde meilleur » du P. Lombardi ; quelques extraits du symposium consacré à la « recherche de Dieu dans la société d'aujourd'hui » ; l'adresse de M. Vittorino Veronese, « Unité et diversité des catholiques » ; certaines interventions sur l'unité chrétienne, Pax Christi, l'entr'aide internationale ainsi que le texte de base B sur la responsabilité des laïcs. Le troisième volume annoncé comportera les carrefours.

Ces documents précieux, dont la publication était attendue, ne manqueront pas de développer chez les laïcs une haute conscience de leur vocation et de leurs responsabilités en même temps qu'ils les aideront à préciser le sens des tâches qui les attendent dans le monde d'aujourd'hui.

G. Dejaifve, S. J.

Abbé R. Potvin. — *L'Action Catholique. Son organisation dans l'Eglise.* Paris, Lethielleux, 1957, 23 × 15 cm., 316 p. Prix : 1.250 frs.

L'Action catholique telle qu'elle s'est organisée depuis Pie XI pose nécessairement un problème juridique. De ce problème traite ce livre en deux parties :

1) l'organisation générale de l'A.C., sa définition, sa structure, sa nature d'apostolat du laïcat, appelant la création d'associations propres, autour desquelles se groupent toutes les autres associations de laïques, au titre d'auxiliaires, moyennant la coordination, qui leur laissera leur autonomie; 2) les divers organismes de l'A.C., d'abord le statut des associations qui la constituent, celui de leurs membres et de l'assistant ecclésiastique; ensuite l'organisme de coordination, sa configuration juridique et sa constitution. Un appendice examine plus en détail l'A.C. sur le plan de la paroisse et de la nation. Abondante bibliographie au début. Rédigé en 1948, le traité a été retouché et adapté à la situation présente. La distinction irréductible entre l'apostolat hiérarchique et l'apostolat laïque, récemment affirmée par Pie XII, est très clairement marquée, ainsi que la dépendance directe de l'A.C. vis-à-vis des pouvoirs hiérarchiques, l'évêque ou le Pape. Les obscurités et les divergences qui subsistent autour de l'A.C. en beaucoup d'écrits proviennent sans doute de la difficulté qu'on éprouve à synthétiser l'apostolat-activité dont tout chrétien est chargé en vertu de son baptême et de sa confirmation, avec l'apostolat-organisation (ou institution), qui suppose en plus une mission externe de l'Eglise. Force est donc de distinguer une « mission » conférée implicitement par la confirmation à tous les membres de l'Eglise, et le mandat institutionnel. Celui-ci semble se présenter sous deux formes : c'est ou bien le mandat que suppose toute institution d'Eglise, par exemple le mariage, et toute « association pieuse » et qui crée l'A.C. au sens large; ou bien c'est le mandat explicite, qui crée l'A.C. au sens strict et qui n'est pas donné à tous. L'auteur, à tort probablement, n'admet que l'A.C. au sens strict. Le discours de Pie XII au 2e Congrès mondial de l'apostolat des laïques semble bien admettre une A.C. au sens large, surtout si l'on admet la nouvelle terminologie qu'il propose de discuter (voir *N.R.Th.*, 1958, p. 81-82). A propos de la vie religieuse, il nous paraît inexact de dire qu'« on entre en religion pour soi-même » et que l'entrée en religion est « un acte qui ne concerne pas directement l'Eglise comme société » (p. 70). Tout au contraire, la vie religieuse représente la société ecclésiale parfaite au service de toute l'Eglise. Voir notre article : *Mission ecclésiale de l'état « canonique » de perfection* (*N.R.Th.*, novembre 1956, p. 915). Encore ce détail : Un tiers-ordre rattaché à un Ordre l'est donc par le fait même à la Hiérarchie, au Pape en tout cas (p. 167). Au demeurant, traité aux lignes claires, au texte sobre, où l'auteur a voulu sortir de l'imprécision et serrer les notions de près. R. Carpentier, S. J.

J. Becaud. — *L'action instrument d'évangélisation*. Préface de S. Em. le cardinal Gerlier. Paris, Edit. Ouvrières, 1955, 23 × 14 cm., XII-418 p. Prix : 1.050 frs.

Nous avons ici une « pédagogie » de l'œuvre que Dieu accomplit en ce monde par l'instrument humain, l'« action » du baptisé, action qui l'éduque lui-même et recrée l'humanité. C'est dire l'ampleur du sujet. Sans doute se limite-t-il à l'action du baptisé qui reste « dans la vie ordinaire ». Mais l'auteur s'est efforcé de synthétiser cette action avec tout ce qui, dans la création et dans l'Eglise, la prépare, l'accompagne, l'achève. Obéissant à la méthode de la Jeunesse ouvrière chrétienne, le point de départ se prend dans l'aspect humain de cette pédagogie : l'homme (et c'est sur l'ouvrier, l'ouvrière que les enquêtes ont porté), son milieu, sa personne, sa communauté, la Cité. Pédagogie humaine, et déjà action de Dieu et mouvement vers Dieu, comme l'est la création elle-même. Puis l'analyse va pénétrer, expliquer, approfondir jusqu'au plus intime les autres aspects : religieux (orientation de l'action vers Dieu), ecclésial (conversion par la vie sacramentelle, communautaire, pénitence, eucharistie...), catholique (face aux doctrines modernes, communisme surtout, orientation vers Dieu de toute la vie réelle, sur tous les terrains), évangélique (en participation au sacerdoce du Christ, et à sa perfection, vécue dans le ministère diocésain ou la vie laïque ordinaire, jusqu'à la contemplation, et spécialement dans l'ambiance du mystère marial). — Livre à conseiller hautement à toute l'Eglise apostolique. On ne peut que louer un tel effort, qui n'a pas reculé devant la difficulté. Comme le dit l'éminent préfacier, cet effort est marqué d'une certaine « austérité ». Nous croy-

ons qu'elle tient surtout à une formulation qui se cherche, n'ayant pas encore réussi partout à débroussailler la pensée qui reste touffue, et parfois imprécise. La vaste vision synthétique d'une action « laïque », qui commanderait tout le comportement personnel et communautaire, n'est sans doute pas pleinement achevée. Le laïcat est l'état de vie des chrétiens qui ne sont pas clercs. Sa définition ne peut être prise que du baptême. La vocation chrétienne est l'appel au baptême, à la vie trinitaire, à la vie éternelle et à la construction active en ce monde de la Cité de Dieu, de l'ordre éternel. En faire une « vocation », un appel positif, à rester dans l'ordre terrestre, est délicat : appel à la charité pour les frères à sauver, oui ; valeur vraie, c'est-à-dire de but surnaturel, à concéder à cet ordre terrestre : en un sens d'élévation possible par l'acte chrétien, oui ; en d'autres sens, non probablement. Et précisément, élément essentiel à faire entrer dans la synthèse : l'Eglise nous montre, au cœur du « laïcat », du peuple de Dieu, de la communauté ecclésiale, le groupe des baptisés qui ne font qu'obéir pleinement à leur baptême en fondant la communauté religieuse, ou un autre « état de perfection ». Ce livre a le grand mérite de ne pas ignorer ce groupe, de l'apprécier ; ne devrait-il pas de plus le synthétiser avec l'ensemble, et dès lors, lui aussi, comme le clergé, comme le « laïcat vivant dans la vie ordinaire », le comprendre *socialement*? Elle n'est pas « un des moyens de pratiquer la perfection » (individuellement), mais elle est l'ordre social évangélique réalisé en plein monde, au service du monde. La perspective de la « vie ordinaire » ne peut paraître un but ; tout au plus, dans le meilleur cas, un relai, motivé par la charité apostolique — pour le laïque, comme pour le prêtre, et aussi pour le religieux actif —, mais qui ne peut détourner aucun de ces trois groupes de la visée évangélique vers la Cité de Dieu, visée qui seule peut éclairer pleinement l'apostolat chrétien. « Il reste, frères, que ceux qui usent de ce monde vivent comme n'en n'usant pas... ».

R. Carpentier, S. J.

L. Becqué, C.ss.R. — *Faut-il réformer les sermons?* Coll. Bibliothèque Ecclesia, 41. Paris, A. Fayard, 1957, 20 × 15 cm., 142 p. Prix : 400 frs.

Sous la forme de neuf lettres adressées à un abbé imaginaire, l'auteur nous offre un traité succinct de prédication : importance du ministère de la parole ; objet de la prédication : dogme ou morale ; place de l'exégèse, de la liturgie, des éléments humains ; conseils sur la technique de l'éloquence sacrée et sur la composition des sermons. L'auteur cite plus d'une fois avec éloges les articles du P. Charles et de « Silens » (« qui lui ressemble comme un frère »), parus dans la *N.R.Th.*, en mai 1947. A la question initiale, il ne répond pas explicitement ; mais il montre les qualités que doit revêtir un bon sermon. Le lecteur conclura de lui-même dans quelle mesure il faudra réformer en ce domaine ce qui existe. Ces pages, fruit d'une longue pratique et de nombreuses lectures, exposent avec clarté les éléments du problème et de sa solution. Certaines provoqueront peut-être chez le lecteur des mouvements en sens divers. Pour ma part, je ne souscrirais pas à tout ce que renferment les lettres sur « le métier » et « la composition ». Mais il est probable que nombre de formules originales, frappantes ou accrochantes ne passeront pas inaperçues. En voici quelques spécimens : « Que font beaucoup de prédicateurs? ils montent en chaire avec dix vérités, dix clous à enfoncer dans l'esprit du peuple chrétien. En dix minutes, ils ont eu le temps de donner un coup sur chaque clou. Le résultat, c'est qu'aucun clou, aucune des dix idées n'est enfoncée. Que fallait-il faire? Ne se présenter qu'avec une idée, un clou : et pendant dix minutes taper dix fois sur le même clou. Il eût été enfoncé » (p. 122). « Le prédicateur n'a pas à parler de Dieu, des vérités religieuses, du dogme, même et surtout de la morale, comme un professeur de mathématiques expliquerait les propriétés du triangle » (p. 53). « Les richesses insondables de la religion mûrissent sans cesse de nouveaux fruits. De siècle en siècle, elle s'adresse davantage au tout de l'homme ; (mais)... ces vastes vérités sont enfermées dans un opuscule, réduites à être des pastilles blanches dans un catéchisme, qu'avaleront des enfants souvent distraits, turbulents ou surmenés... Au catéchisme, ils viennent un an, deux ans, à l'occasion de la profession de Foi. Après quoi, pour la plupart, c'est tout, c'est fini pour la vie » (pp. 16-17). « Il

est sage que chacun présente la religion sous l'angle de sa plus grande compétence. De la sorte, il parlera avec plus d'autorité et de conviction » (p. 48). « Je préfère le mot de l'Evangile à tous ceux qui, en fils d'or ou d'argent, servent à tisser le hiératique manteau de la théologie dont se drapent certains prédicateurs pour couvrir de pompe le vide de leur pensée » (p. 30). « Belles synthèses dogmatiques,... prestigieux panoramas bibliques... faisceau de textes liturgiques..., grandes perspectives kérygmatiques, parousiaques, eschatologiques. Cela produit au-dessus des têtes de grands exercices d'escadrilles théologiques en formations serrées, tout à fait impressionnantes » (p. 35). Si l'on songe que dans les seuls lieux de culte de France et de Navarre il se prêche, bon an mal an, quelque 4 millions de sermons, on ne peut que remercier l'auteur des conseils judicieux, parfois aussi simples que l'œuf de Christophe Colomb, qu'il adresse aux ministres de la parole pour qu'ils gardent de leur fonction la plus haute estime et qu'ils l'exercent le plus efficacement possible. R. Mols, S. J.

PHILOSOPHIE

J. Stenzel. — *Kleine Schriften zur griechischen Philosophie.* 2e édit., Darmstadt, H. Gentner, 1957, 23 × 15 cm., VIII-350 p. Prix : 26,60 marks.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette heureuse initiative de réunir en un volume posthume certains articles rares du grand platonisant que fut J. Stenzel. Le volume que nous avons sous les yeux n'est du reste qu'une réimpression de la première édition de 1956 ; déjà ! Il contient 18 articles, dont nous ne citerons que ceux qui nous semblent les plus originaux. Tout d'abord, une étude sur deux concepts de la mystique platonicienne, *Zôion* et *Kinêsis*, concepts dont on connaît l'importance chez Plotin et, récemment encore, chez Dilthey et Bergson. Mentionnons une analyse remarquable de l'influence de la langue grecque sur la « conception » philosophique, des articles sur le rapport du poétique et du religieux dans la pensée de Platon, sur l'évolution du concept d'esprit dans la philosophie grecque, sur le concept d'illumination, sur le problème de la liberté dans le platonisme. Nous ne pouvons pas omettre un essai très court mais de toute grande classe dans sa brièveté, consacré à « ce qui est vivant et ce qui est mort dans la philosophie de l'antiquité classique » : à propos d'un chapitre de l'histoire de la philosophie, l'auteur y tente de dégager certaines lignes de force de la philosophie de l'histoire. Enfin, le volume contient la bibliographie des œuvres de l'A. qui, on le sait, ne s'intéressa pas à Platon seulement mais aussi, — et de fort près — à Hegel et Dilthey. Ce livre ne peut donc que combler l'historien de la philosophie qui, pour certaines matières, se reconnaîtra toujours un peu l'élève plus ou moins proche de J. Stenzel. P. Maon, S. J.

J. Pépin. — *Mythe et allégorie.* Les origines grecques et les contestations judéo-chrétiennes. Coll. Philosophie de l'esprit. Paris, Aubier, 1958, 23 × 14 cm., 522 p.

L'auteur adopte comme fil conducteur, pour ne pas se perdre dans l'enchevêtrement des théories de la mythologie, la classification proposée par Schelling dont les analyses ne lui semblent guère devoir être dépassées (cfr *Introduction à la Philosophie de la Mythologie*, tr. fr. S. Jankélévitch, 2 vol., Paris, 1945). Trois groupes de positions : refus de toute valeur de vérité, vérité indirecte et extérieure, vérité intrinsèque et immédiate. Mais le mythe, en un sens, se suffit à lui-même, indépendamment de toute signification extérieure et surajoutée. Schelling prélude aux psychologues comme Jung et aux philosophes comme Jaspers qui combattent la dissolution allégoriste de la mythologie. Or bien des positions combattues ou adoptées par Schelling sont préfigurées dans la philosophie grecque comme dans la théologie chrétienne primitive. Parmi celles-ci, c'est la conception allégorique du mythe qui domine l'antiquité, système de référence couramment admis, comme chez Schelling, même quand il s'y

oppose. D'où le titre de l'ouvrage. Une réserve s'impose : aucune règle précise ne peut être demandée à l'Antiquité qui emploie à peu près indifféremment, comme nous le déplorons, les vocables de mythe, allégorie, métaphore, figure, symbole, signe, etc. L'auteur conclut à la nécessité de disjoindre la notion de mythe et celle d'allégorie, et, accessoirement, celle de symbole de celle de signe. Par une intervention tardive et artificielle, l'on peut dépouiller le mythe de sa nature primitive et lui assigner la fonction de signifier un contenu différent de lui, par quoi l'on en fait une allégorie.

Dans une *première partie* l'auteur étudie *l'interprétation allégorique des poèmes homériques chez les grecs.* Dès le VI[e] s. avant J.C., l'exégèse allégorique défend Homère et Hésiode contre les principes du rationalisme.

Héraclite, Anaxagore, les cyniques, les stoïciens, Plotin lui-même allégorisent les mythes, à la fois pour les venger du reproche d'absurdité ou d'immoralité et pour en tirer des « leçons » de physique, de psychologie, de morale, de métaphysique. Mais, à ces tentatives, fort diverses d'ailleurs, de « concordisme », fait pendant tout un courant d'opposition : réactions de Platon, des épicuriens, de la nouvelle Académie, des grammairiens alexandrins.

Une *deuxième partie* considère la *filiation juive de l'allégorisme grec* (pp. 215-245) : par l'influence des Stoïciens sur Philon d'Alexandrie, le judaïsme alexandrin adopte l'allégorisme grec. Une *troisième partie* : *L'allégorisme grec et l'allégorisme chrétien* (pp. 247-473), après avoir souligné le caractère médiocrement ou nullement grec des écrits néotestamentaires (cfr *infra*), groupe en quatre classes les diverses attitudes chrétiennes en face de l'allégorie : 1) simple fidélité à l'allégorie testamentaire; 2) utilisation paisible de l'allégorie païenne par Clément d'Alexandrie; 3) les critiques conséquentes de l'allégorisme païen par les milieux chrétiens non allégoristes (l'allégorie est illégitime parce qu'elle n'est pas autorisée par les auteurs, n'atteint pas le vrai Dieu, est absurde, immorale et impie; elle est d'ailleurs impossible et incohérente; 4) les critiques « inattendues » des allégoristes chrétiens (le paradoxe de Celse, détracteur de l'allégorie chrétienne et praticien de la païenne; le paradoxe d'Origène, ennemi de l'allégorie païenne et défenseur de la chrétienne; le paradoxe de Porphyre; les attaques récapitulatives de Grégoire de Nazianze). Ce parallèle surprenant donne à réfléchir sur le climat polémique dans lequel se meuvent les représentants littéraires du paganisme et du christianisme. La « théologie tripartite » de Varron, occasion de l'hostilité des chrétiens à l'égard de l'allégorie grecque est l'objet d'un long exposé (pp. 276-392). La sobriété extrême de l'auteur sur l'attitude adoptée par saint Paul peut-elle se justifier par son propos? Dans l'allégorie paulinienne s'introduit le temps et cela suffit à la distinguer de l'allégorie grecque. Il s'agit du « fait chrétien centré sur la personne de Jésus » et c'est le rapport des deux économies — l'ancienne et la nouvelle — qui, seul, livre la clef de l'allégorisme paulinien.

Le bilan de l'immense enquête, philologique et historique, menée par les spécialistes se trouve ainsi dressé avec une grande clarté qui en rend la lecture aisée et d'un vif intérêt pour l'historien de la philosophie, de l'exégèse ou des doctrines chrétiennes, documentation nécessaire à une réflexion ultérieure sur la valeur religieuse du mythe, problème effleuré par l'auteur. Celui-ci a voulu dégager les relations par lesquelles les différents courants sortent les uns des autres ou s'opposent mutuellement, sans épuiser la substance de chacune des orientations. Il s'agit d'une étude *génétique et comparative.* Dans sa conclusion, l'auteur souligne l'importance philosophique de l'allégorie grecque et l'originalité de l'allégorie chrétienne, sans exclusion des influences païennes. Il esquisse enfin les bienfaits tant subjectifs qu'objectifs « qu'un retour au mythe procure à la philosophie sous la pression conjuguée de l'exploration de la mentalité primitive, de l'histoire des religions, de la psychologie des profondeurs et de la philosophie existentielle. Cette grave question est à peine évoquée au terme de l'enquête et, en révélant les préoccupations de l'auteur, semble *exiger* de lui une réflexion à nous livrer ultérieurement.

La bibliographie (pp. 9-32) et les Index (auteurs anciens, citations homériques, hésiodiques, scripturaires, auteurs modernes, termes techniques de l'allégorie, équivalences symboliques — domaine grec et oriental, sommaire latin, domaine judéo-chrétien, étymologies et jeux de mots, interférences païennes-chrétien-

nes) rendront les plus grands services aux chercheurs. Un prochain travail examinera l'allégorie métaphysique propre au néoplatonisme. J. Gilbert, S. J.

P. Vignaux. — *Philosophie au Moyen Age*. Coll. Armand Colin. N° 323. Section Philosophie. Paris, A. Colin, 1958, 16 × 11 cm., 224 p.

La première rédaction de cet ouvrage parut en 1938 sous le titre « La Pensée au M.A. » (cfr *N.R.Th.*, 1939, p. 118). On la réédita en 1948 et elle fut traduite en trois langues. Le nouveau titre, le nouveau numéro d'ordre dans la collection indiquent le remaniement. A vrai dire, la perspective, si elle s'approfondit, ne change pas : il s'agit d'étudier l'insertion de la pensée médiévale éminemment théologique dans l'histoire de la philosophie. « Car c'est dans les philosophies que s'originent les divergences théologiques ». Mettant en relief les structures mentales souvent méconnues de cette époque (importance de la grammaire, de la dialectique, du symbolisme, du rapport entre *res* et *voces*), l'A. atteint plus profondément le thème dominant de cette vaste symphonie intellectuelle : *l'humanisme*. Depuis Scot Erigène jusqu'à Gabriel Biel, en passant par Anselme, les Victorins, les classiques du XIII^e^ siècle. Duns Scot et Occam, sans négliger quelques moindres célébrités significatives, qu'il s'agisse d'un Robert Grosseteste, d'un Pierre d'Auriole ou de Maître Eckhart, M. Vignaux découvre dans les débats touffus de ces théologiens avec Augustin, Aristote ou les Arabes « un humanisme incluant un naturalisme ». — Ces pages extrêmement pénétrantes mériteraient beaucoup plus qu'un simple compte rendu. Bornons-nous ici à signaler quelques aspects auxquels la lecture devrait s'arrêter davantage. C'est d'abord le rapport discret mais authentique de plus d'une thèse médiévale avec des conceptions contemporaines, comme celles d'un Husserl sur l'essence ou d'un Heidegger sur le sens de l'être. Ce sont encore les pages magistrales sur le XIV^e^ et le XV^e^ siècles, qui, en prêtant une attention particulière aux théories de la grâce, offrent la meilleure introduction à l'intelligence exacte de la théologie luthérienne. C'est aussi le dialogue partout latent avec le maître fécond qu'est Etienne Gilson. A cet égard les paragraphes rénovés sur Thomas d'Aquin, Duns Scot, Occam et la fin du M.A. sont des modèles d'information, de critique délicate et constructive. Plus encore que les débutants, les spécialistes devront les méditer. Elles permettront entre autres d'apprécier la consistance d'enseignements prétendûment thomistes, ainsi d'ailleurs que l'influence durable des systèmes édifiés par les grands franciscains du XIV^e^ siècle. — La conclusion du livre souligne cet apparent paradoxe que le point de vue strictement théologique des médiévaux, loin de les isoler, les rapprocherait plutôt des philosophies ultérieures : « interpréter le message chrétien et la personne même de Jésus a été un problème pour Spinoza, Hegel ou Bergson ». Le spécial mérite de l'auteur pourrait bien être de proposer une conception originale de la philosophie, voire de la théologie, en intégrant plus profondément, semble-t-il, que ses devanciers la réflexion du M.A. à la pensée occidentale. N'est-ce point à une découverte approfondie de cette unité et des exigences qu'elle entraîne que veut introduire cette seconde édition, où la première se prolonge sans être simplement remplacée? — Une brève table des matières rendrait de vrais services.

H. Declève, S. J.

T. Gregory. — *Platonismo medievale*. Studi e ricerche. Coll. Istituto storico italiano per il medio evo, Studi storici, Fasc. 26-27. Rome, Sede dell'Istituto, 1958, 25 × 18 cm., VIII-162 p. Prix : 2.700 lires.

Le platonisme des XI^e^-XII^e^ siècles offre un grand intérêt, non seulement au point de vue de la pure histoire des idées, mais encore pour le théologien étudiant les expressions du dogme. Il y a en effet, avant les directions thomiste ou bonaventurienne, tout un courant, moins évolué sans doute et présentant surtout des ébauches de solution, qui décrit le débat de la conscience chrétienne devant le platonisme. En se faisant l'un des maîtres-prospecteurs de cette époque et de cette tendance, M. G. rend les plus grands services à la cause scientifique. Et cela est d'autant plus remarquable que l'on en est encore au stade des

monographies de détail : travail préparatoire long et indéfini, qui s'avérera encore longtemps indispensable avant que l'on n'aboutisse à des plans d'ensemble authentiques et précis. C'est un petit volume de recherches menées sur des lieux d'enquête bien délimités que l'A. nous offre cette fois. Dans les trois premiers chapitres, les textes étudiés sont déjà connus, mais la silhouette des écrivains se dessine davantage. Il y a Adalbold d'Utrecht et son attitude devant l'âme du monde, Manegold de Lautenbach qui se range dans le clan des réactionnaires lors de sa polémique contre Wolfhelm, Odon de Tournai qui reprend l'idée platonicienne d'une réalité objective de la nature humaine commune afin d'expliquer la transmission du péché originel, excluant ainsi le traducianisme (à signaler spécialement aux théologiens pour un bref relevé de cette théorie chez Scot Eriugène, influencé par S. Grégoire de Nysse, et chez Anselme, encore qu'à ce sujet M. G. aurait pu s'appuyer davantage sur les études de Martin et de dom Lottin). Enfin le dernier chapitre, qui par ailleurs contient les deux tiers du livre, rassemble plusieurs thèmes d'étude autour de l'utilisation du *Timée* et de son interprétation dans un sens favorable à la doctrine révélée. De très intéressants commentaires, souvent inédits, sont ainsi signalés, en particulier concernant la création, l'âme du monde, la matière première. Parmi les auteurs, Guillaume de Conches, précédemment étudié par M. G. (cfr *N.R.Th.*, 1956, p. 211), occupe une place de choix. C. Dumont, S. J.

R. Verneaux. — *Histoire de la philosophie moderne*. Coll. Cours de philosophie thomiste. Paris, Beauchesne, 1958, 23 × 14 cm., 204 p.

Dans les limites d'un « Cours de philosophie thomiste », l'A., professeur à l'Institut Catholique de Paris, voudrait fournir à l'étudiant « une étude rapide et sommaire qui ne soit pas pour autant superficielle ». Depuis Descartes jusqu'à Hegel, il choisit donc les penseurs dont l'importance est reconnue « par une sorte de consentement universel ». Evitant l'érudition comme un écueil, il vise à dégager les traits essentiels de chaque système, sans négliger les doctrines morales. De courtes introductions mettent en lumière l'influence toujours présente des grands maîtres et les notices biographiques restituent avec beaucoup d'exactitude leur visage concret. Réduites au minimum, les bibliographies se caractérisent par leur pertinence et leur actualité : elles s'adressent au lecteur de langue française. Les conclusions n'ont pas seulement un but pédagogique ; leurs critiques se fondent sur la conviction que l'histoire de la philosophie n'est pas toute la philosophie. On notera avec intérêt la place réservée à Pascal, comment Wolff est remis en valeur et les pages éclairantes consacrées à Fichte et Schelling. L'exposé des preuves cartésiennes de l'existence de Dieu pourra sembler préférable, croyons-nous, à celui du P. Maréchal dans son « *Précis* ». (Disons-le en passant : ce dernier ouvrage, vrai livre du maître, ne s'adapte pas à l'enseignement comme celui de M. Verneaux). Peut-être eût-il été souhaitable de réserver un paragraphe aux moralistes anglais à côté des empiristes classiques : leur influence sur Kant est considérable. De même, la « Critique de la faculté de juger » mériterait bien, en dépit des difficultés, une mention au moins schématique. Enfin, la philosophie et la théologie de l'histoire auraient pu espérer mieux que les fins de non-recevoir catégoriques des dernières pages. Sans doute, les formules de l'A. sont plus rudimentaires que sa pensée et son introduction à Hegel demeure très objective. On peut estimer cependant qu'une mise en garde nécessaire contre des engouements périlleux pour la foi pouvait, en gardant sa belle santé, s'exprimer avec plus de miséricorde et sans donner à entendre qu'une esquisse sommaire peut clore la discussion sur tous les points. Tel quel ce fascicule répond excellemment au programme du baccalauréat en philosophie thomiste. Il invite à aborder les textes eux-mêmes ou les travaux des historiens, et il permet de l'entreprendre sans risquer ni le simplisme doctrinaire ni l'éclectisme sceptique. H. Declève, S. J.

Leibniz. — *Discours de métaphysique et correspondance avec Arnauld*. Introd., texte et commentaire par G. Le Roy. Coll. Bibliothèque des textes philosophiques. Textes et commentaires. Paris, Vrin, 1957, 23 × 14 cm., 320 p.

Ce volume ne vise nullement à remplacer les travaux de l'abbé H. Estienne (Rééd. Paris, Vrin, 1929) pour le « Discours », ni ceux de Madame Rodis-Lewis (PUF, 1952) pour la Correspondance avec Arnauld. Dans le premier cas, c'est le texte en question qui sert de base à l'édition présente ; dans le second, on utilise la publication due à M^me^ Rodis-Lewis (c'est-à-dire celle d'une copie des lettres effectivement envoyées à Arnauld) pour améliorer, quand il y a lieu, les esquisses corrigées par Leibniz en vue de l'édition éventuelle et que reproduit le tome II de Gerhardt (Berlin, 1879). Les lettres échangées avec le Landgrave de Hessen sont reprises du tome IV de la première série des *Sämtliche Schriften und Briefe* publié en 1950 par l'Académie de Berlin. — Le « Discours », composé vers le début de 1686, était destiné à Arnauld. C'est l'envoi d'un sommaire de l'ouvrage qui renoua un contact amorcé quinze ans auparavant. Et il est vraiment nécessaire de se reporter sans cesse à la « Correspondance » pour entendre pleinement le sens d'une œuvre, où l'on s'accorde à trouver une expression classique du Leibnizianisme. M. Le Roy fait remarquer justement comment l'auteur se tient à cette époque dans la mouvance de la grande scolastique : le plan qu'il adopte est celui, tout néo-platonicien, des Sommes médiévales, procédant de Dieu vers le monde pour retourner du monde à Dieu. La « Monadologie » aura renversé cette perspective. La « Correspondance » se signale par les développements sur le thème de la liberté et plus encore sur ses présupposés : les idées leibniziennes de nature et de substance. L'introduction (p. 8-33) et les notes (p. 205-318) guideront excellemment le lecteur, philosophe et surtout peut-être théologien, que ce rationalisme si pénétrant intéressera pour la place qu'il occupe dans la pensée religieuse de l'époque et plus encore pour la valeur humaine de ses perspectives. H. Declève, S. J.

Fr. GRÉGOIRE. — *Etudes hégéliennes. Les points capitaux du système.* Coll. Bibliothèque philosophique de Louvain, 19. Louvain, Nauwelaerts, 1958, 24 × 17 cm., x-412 p. Prix : 260 frs.

Métaphysicien subtil et patient historien, l'auteur domine non seulement le Système mais les études sur sa genèse. Soulignons que chacune de ces *Etudes* doit, jusqu'à un certain point, former un tout qui se suffise. En guise d'introduction, *L'attitude hégélienne devant l'existence* traite de la *Weltanschauung* de Hegel. Justifiée par la suite de l'ouvrage, elle s'achève dans *La primauté respective de la raison et du rationnel,* vue finale encore plus synthétique. Nombre d'esprits gagneront à méditer *la divinité de l'Etat* pour s'habiliter à la lecture des autres parties. Rien n'est plus complexe dans la pensée de Hegel que la conciliation des droits de la personne et des exigences du Bien Commun, rien n'est plus actuel. C'est dans les principales interprétations du *panthéisme* hégélien que l'auteur déploie sa rare virtuosité dialectique, son sens subtil des distinctions opportunes, sa vigueur spéculative. Aucune « description » qui ne soit finalisée par la vue d'ensemble présente à chaque détail. C'est là le mérite caractéristique de tout l'ouvrage : les questions traitées ont entre elles de si étroites connexions et celles-ci sont toujours si présentes à l'auteur que la *méthode* de Hegel et le *contenu* de sa pensée deviennent simultanément familières. L'auteur de l'exposé lumineux sur l'*universelle contradiction* réalise ainsi l'idéal même de la méthode hégélienne.

Dans l'explication des textes et des doctrines, la première règle de l'auteur fut, à chaque occasion, de recourir, d'une part, à tout l'ensemble du système, à sa structure et à son inspiration, et, d'autre part, à une étude détaillée du lexique hégélien. Hegel est un esprit très systématique et, en même temps, il s'est forgé une langue originale et difficile. Aussi, pour le comprendre, y a-t-il lieu d'entretenir sans cesse le double souci de la *rigueur* philologique et de l'*ampleur* philosophique. L'auteur nous prévient : il donne le pas à « Hegel tel qu'il s'est pensé lui-même » sur « Hegel repensé par un tel ». Pesons à leur juste valeur l'avertissement : « Après les complexités, les lourdeurs et les incertitudes d'une laborieuse exégèse, rançons inévitables en l'occurrence, il sera toujours temps de préciser, développer ou « dépasser » les thèmes hégéliens. Ce sont là deux tâches différentes, importantes l'une et l'autre, et qui ne peuvent que gagner, l'une et l'autre, à être soigneusement distinguées » (p. VII). Dans cette doctrine, il

se trouve certes de réels flottements, et ce sur des points capitaux, mais il ne faut pas se faire un jeu de les multiplier. Plus on s'élève dans l'échelle des êtres, plus les antithèses s'accentuent, mais plus aussi la puissance de l'esprit se manifeste en les conciliant dans des harmonies supérieures. Ne l'oublions pas, *Hegel,* dans sa maturité, *a pleinement conscience de son procédé* (pp. 62-64). Théologiens et philosophes s'attarderont aux pages consacrées au *Christianisme et à la vie philosophique* (pp. 39-46). Il est très difficile de savoir comment Hegel concevait, *pour son compte,* la religion. Le cercle de la religion laissera hors de lui, en toute hypothèse et quel que soit concrètement son contenu, les notions traditionnelles de *Révélation* et de *Mystère.* Par suite, celles-ci seront elles-mêmes transposées en thèmes purement philosophiques, le « mystère » devenant simplement la haute connaissance spéculative, et la « révélation », la manifestation de lui-même que l'Absolu fait immanquablement à la raison comme telle. Selon les divers paliers d'interprétation, l'esprit divin est de plus en plus résorbé dans l'esprit humain et dans le cosmos, jusqu'à ne plus consister que dans la structure du Tout prenant conscience d'elle-même dans les esprits humains, lesquels se reconnaissent l'un l'autre pour s'être aperçus de cette fonction cosmique à laquelle ils sont appelés. Quel que soit le *niveau d'interprétation* que l'on estime *authentique,* il est certain, en tout cas, que, pour Hegel, les esprits finis font partie à titre indispensable et éminent de la vie divine... L'Acte pur est, en tout cas, l'esprit humain parvenu à l'intelligence parfaite d'un cosmos qui le comprend lui-même parfaitement intelligible.

Au terme de *Idée Absolue et panthéisme,* l'auteur exprime son jugement d'ensemble. Il pense qu'un esprit qui, comme Hegel, a rejeté le *Dieu vivant* de sa jeunesse, le Dieu du *dialogue* et du *Salut,* est entraîné par une pente naturelle vers la résorption complète de Dieu dans l'univers. Les étapes de cette réduction ne sont plus que des succédanés assez instables de la foi première... Respect d'autrui, souci de sa tranquillité personnelle, perplexités intellectuelles, survivances chrétiennes, on ne saura jamais avec certitude à quel chassé-croisé se sont sans doute livrés tous ces facteurs dans l'âme et dans l'esprit de Hegel, et à quel résultat précis ils ont abouti ni s'ils ont abouti à un résultat précis. Hegel a emporté son secret dans la tombe. La descente vers le monisme rigoureux, vers la transcendance purement horizontale, s'est accomplie, moyennant un retournement de la méthode de la connaissance, dans la lignée Feuerbach-Marx de l'hégélianisme de gauche. J. Gilbert, S. J.

J. Lacroix. — *La sociologie d'Auguste Comte.* Coll. Initiation philosophique, 21. Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 19 × 12 cm., IV-116 p. Prix : 240 frs.

Philosophie, sociologie et politique. Les prédécesseurs. La critique de l'économie politique. Ordre et progrès. Sociologie objective et sociologie subjective. La morale et la religion. Famille, patrie et travail; voilà les chapitres où l'auteur expose avec sa pénétration et sa clarté habituelles la pensée de Comte. Dans sa conclusion, il souligne que cette philosophie est l'épanouissement d'une source scientifique et d'une source religieuse. Logique, c'est-à-dire subordination à la nature et morale, c'est-à-dire subordination à l'Humanité, procèdent du même esprit. Le positivisme est bien d'un certain point de vue une philosophie par rapport à l'homme, un humanisme, mais c'est un humanisme social. La liberté positiviste n'est que le respect de l'ordre. L'élimination du doute au profit de la foi aboutit au gouvernement de ceux qui sont scientifiquement et philosophiquement compétents. On n'échappe à la tyrannie politique que pour tomber dans le despotisme spirituel. La raison ultime en doit être cherchée dans une radicale méconnaissance du sujet. Toujours on bute contre cet obstacle que le sujet véritable n'est point la personne, mais l'Humanité. J. Gilbert, S. J.

Henri Bergson. — *Ecrits et paroles.* Textes rassemblés par R.-M. Mossé-Bastide. Tome I. Coll. Bibliothèque de Philosophie contemporaine. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 23 × 14 cm., VIII-236 p. Prix : 960 frs.

On aimera retrouver dans ces écrits mineurs d'un maître l'écho des thèmes qui l'occupaient aux différentes étapes de sa réflexion et parmi des besognes quotidiennes. Dès 1885 (*La politesse*), puis en 1895 (*Le bon sens*) et en 1902 (*L'intelligence*), tels discours prononcés à une distribution de prix lui fournissent l'occasion d'exprimer de façon simple les intuitions maîtresses de sa philosophie. Articles, préfaces, comptes rendus, communications aux congrès et académies nous restituent son dialogue avec Janet, Brunschvig, W. James, Lalande, Couturat, Papini et bien d'autres. Parmi les trente-six titres de la table des matières figurent évidemment en bonne place les discussions de la *Société française de philosophie*. C'est un bonheur d'y trouver aussi les notes des cours sur Lucrèce (1883), Plotin (1901) et Aristote (1902 et 1903). Conformément à la volonté de Bergson, deux lettres à André Metz sur la relativité datées de 1924 ont été écartées du présent recueil. La lettre-préface d'Edouard Le Roy et l'avant-propos d'Henri Gouhier expliquent ce silence des éditeurs. — Intelligence, mémoire, temps, causalité, liberté, rire (p. 213-221), il n'est pas d'élément important du bergsonisme sur lequel le présent recueil ne fournisse quelque lumière. Et ce n'est pas le moindre agrément de ces pages que d'y découvrir trait par trait la physionomie d'un génial pédagogue. H. Declève, S. J.

L. Adolphe. — *L'univers bergsonien*. Paris, La Colombe, 1955, 23 × 14 cm., 258 p. Prix : 950 frs.

L'intention de l'auteur nous retiendra plus que les résultats obtenus. Comme *La dialectique des images chez Bergson* (P.U.F., 1951), cette étude est issue de l'ambition d'étreindre l'intuition qui fut celle de Bergson, en partant des images qu'il a disposées dans son œuvre. Le style d'images semble lui avoir permis de « tourner » l'intellectualisme radical qui confond la chose avec son symbole. Les images bergsoniennes ne sont que la suggestion, par l'écrivain, des images du monde et tout d'abord celles du monde matériel qu'étudient les sciences physiques. D'où le titre qui s'applique à la fois au « monde réel » dans lequel nous vivons, et au monde non moins réel qui vit en nous et domine l'autre de diverses manières. Bergson s'est toujours plu à « discuter » avec les savants, dont le maître s'assure par une méthode constante la convergence avec ses propres conclusions. Sa théorie de la matière apparaît cependant comme jaillie tout entière d'une conception originale de l'Etre. L'univers surgit, en son unité, en intime parenté avec notre conscience. Sans cesser de donner prise à la science, il laisse percevoir, en quelque sorte, par transparence, une vie familière qui peut nous devenir compréhensible par le dépouillement de nous-mêmes. La face de la vérité est Beauté et le philosophe bergsonien un esthète mais un esthète instruit dans la sagesse et qui sait contempler les choses sans chercher à les soumettre à son utilité, ce qui est l'ambition de la science physique. La vie et la conscience « débordent » le cerveau qui leur livre passage.

Dans la *1re partie*, prenant « corps à corps » l'idée de néant, Bergson construit sa *théorie de la matière* en partant de la vie et de l'être. Il apprécie les conclusions « philosophiques » couramment dégagées des travaux des savants. L'auteur confronte les opinions avec les résultats les plus récents de la science en ses divers domaines.

Dans le ch. 4, on notera le *rôle des mathématiques dans la construction de l'univers*, l'accord avec Einstein et Max Planck pour distinguer la méthode du métaphysicien, de celle du physicien. Le « monde réel » est considéré comme un *langage* à déchiffrer. *Dans le ch. 5*, aux côtés de Planck et d'Einstein, Bergson sauvegarde le *déterminisme scientifique*, en tant que règle de notre action dans l'univers. *Dans le ch. 7*, par des exemples empruntés à Newton, Eddington, Niels Bohr, Jean Thibaud, Louis de Broglie, on montre que la théorie physique de l'univers a toujours comporté des *images*, faute de mots pour représenter les nouveaux aspects découverts et on souligne le danger inhérent à ce procédé. *Dans le ch. 8*, on souligne le procédé du physicien qui emploie un mot dans un sens différent de l'usage : exemples du mot « temps » et « simultanéité » dans la Théorie de la Relativité. Plus la Physique progresse, plus l'existence concrète des « phénomènes » tend à s'évanouir en « fumée algébrique ». *Dans la 2e partie*, les théories de Bergson sur le mouvement, le temps et l'espace, sont

étudiés dans leurs rapports avec les vues d'Einstein. On souligne le caractère « cosmique » de la loi d'évolution. La *conclusion* compare le pessimisme de Schopenhauer et du bouddhisme à l'optimisme modéré de Bergson.

J. Gilbert, S. J.

L. Armbruster, S. J. — *Objekt und Transzendenz bei Jaspers.* Sein Gegenstandsbegriff und die Möglichkeit der Metaphysik. Coll. Philosophie und Grenzwissenschaften, IX/1. Innsbruck, F. Rauch, 1957, 22 × 14 cm., 144 p. Prix : 58,50 S.

Une philosophie, comme celle de Jaspers, qui reconnaît la place irréductible de la liberté, et l'existence de la transcendance, et qui se refuse, en même temps, le refuge dans une mystique de l'ineffable, se doit d'élaborer « un concept d'objet qui rende possible non seulement la communication scientifique impersonnelle, mais aussi une philosophie de la communication dans laquelle le sujet et sa liberté jouent un rôle décisif et où la Transcendance conserve son mystère » (p. 9).

C'est à cette étude, aussi intéressante que riche et bien documentée, que s'attache l'auteur. Après une analyse de l'objet en général et de l'objet immanent au monde, viennent trois chapitres particulièrement réussis sur la relation de l'objet à l'englobant, sur l'objet métaphysique et sur les fondements d'une métaphysique puisée dans les positions de Jaspers. A plusieurs endroits de son œuvre, celui-ci souligne avec une telle force l'écart qui sépare les différents niveaux objectifs, qu'il semble refuser par le fait même la possibilité d'une métaphysique objective : de l'objet mondain, à la représentation logique de l'englobant, puis au signe de l'existence et enfin à l'objet métaphysique, on passe successivement à des relations différentes de l'être et de la pensée. Mais la théorie du chiffre souligne, à la fois, la différence qui sépare l'objet métaphysique de l'objet mondain dans lequel il apparaît, et leur non-totale hétérogénéité, puisqu'aussi bien il s'y éclaire. Que la différence ou la relation prennent le pas l'une sur l'autre et on aboutira ou non à une métaphysique objective. Or l'allure même de l'œuvre de Jaspers, avec sa tension vers une vérité objective et communicable, semble répondre à notre question. Comme l'écrivaient déjà Dufrenne et Ricœur (l'auteur lui-même cite ce passage, p. 127) : « A travers toute cette œuvre circule cette assurance invincible qu'il y a, non pas sans doute une vérité dogmatique et morale toute faite, mais un *Menschsein* qui, sans être à proprement parler une structure — puisqu'il s'évanouit si chacun ne le retrouve et ne le recrée — est du moins un chemin privilégié, qui permet de dénoncer, avec une force égale, l'évasion par le jeu, par l'intellectualité pure, par la mystique acosmique, et l'enlisement dans le plaisir, dans la légalité, dans l'imitation, dans l'Etat totalitaire et dans les divers dogmatismes (positivisme, idéalisme, ontologie) ».

Et le dynamisme même de la connaissance, reconnu et souligné par Jaspers, implique la relation constitutive qui unit les objets de l'expérience au monde métaphysique. L'intime connexion qui unit les différents domaines de l'objet témoigne non seulement en faveur de l'unité de la connaissance humaine, mais aussi en faveur de la relation ontologique unissant entre eux les différents niveaux d'êtres.

Ne retrouve-t-on pas la démarche même de l'analogie qui, traversant les moments de la négation et de l'affirmation, s'autorise à parler d'une transcendance qui invinciblement lui échappe? « De cette manière, la Métaphysique des chiffres se transforme en métaphysique de la transcendance. Pour elle, l'être absolu reste, après toute description analogique, l'inacessible et l'inconnu en soi et comme tel. Elle ne pourra pas offrir d'harmonie universelle où tout problème serait résolu et toute antinomie réconciliée, mais elle atteindra son sommet dans l'abandon aimant de l'homme à la transcendance. » (p. 136). S. Decloux, S. J.

J.-Y. Calvez. — *La pensée de Karl Marx.* Coll. « Esprit ». La cité prochaine. Paris, Edit. du Seuil, 1956, 23 × 14 cm., 664 p. Prix : 1.500 frs.

Après une large introduction où il développe la signification de la vie de K. Marx et le rapport entre la vie et l'œuvre, l'auteur consacre une première partie (pp. 41-160) à la *Critique de la Religion et de la Philosophie* dans laquelle les pp. 94-102 s'efforcent de déterminer la portée de la critique de l'aliénation religieuse par Marx. Elles sont capitales. Dans la 2e partie (pp. 161-334), l'auteur étudie la *critique du monde profane*. Les pp. 182-185 soulignent les difficultés de la critique marxiste de l'aliénation politique. La 3e partie (pp. 335-442) intéressera particulièrement les historiens de la philosophie : *La Dialectique, les Fondements de la science, du Réel et de l'Ethique*. Après la critique du « savoir absolu » hégélien et de la « suppression » dialectique, on explique le rejet de la vérité métaphysique absolue, les rapports entre la logique formelle et la logique dialectique, l'unité du savoir et du réel, le dépassement de tous les systèmes. Les rapports entre la méthode de Hegel et celle de Marx sont décrits avec profondeur. La 4e partie (pp. 443-561) étudie la *Fin de l'Aliénation* et l'*Instauration de l'homme*. Les pages 530-535 : *Histoire ou fin de l'Histoire* retiendront l'attention. La 5e partie (pp. 562-635) : *Le marxisme devant la critique* étudie les étapes principales de la critique, les réactions de l'Eglise, enfin la *Critique de la pensée marxiste*, vue synthétique de l'auteur (pp. 605-635). Cette critique reprend les vues amorcées dans chaque section pour aboutir à une mise en question systématique qui fasse droit à toutes les difficultés essentielles en les organisant finalement en une critique de la *méthode*. Les pages (562-581) consacrées aux étapes principales de la critique pourraient être lues avant de s'engager dans l'exposé minutieux du P. Calvez. Son optique et sa méthode n'en seraient que plus vivement perçues dès l'abord, car, en pareille tentative, on ferait difficilement abstraction de ses prédécesseurs.

On peut admirer dans cette « Somme » l'ampleur de l'information sur Marx et ses disciples, la subtilité des distinctions opportunes et des alternatives constamment proposées pour saisir une pensée dans ses derniers retranchements, la confrontation, explicite ou non, avec la pensée chrétienne, la mise en évidence des failles du « système », la clarté d'exposition de l'ensemble où chaque étape est toujours rendue présente à la suite du développement. Ces qualités ont fait qualifier l'ouvrage de « définitif » par tel spécialiste.

Mais que de lecteurs seront embarrassés en suivant les « descriptions » hégéliennes et certaines discussions fondamentales s'ils ne disposent pas d'une information antérieure qu'ils pourraient puiser p. ex. dans les *Etudes hégéliennes* et *Aux sources de la pensée de Marx* du ch. F. Grégoire (Louvain, 1958; 1947) ou dans les ouvrages de M. Hyppolite sur Hegel. C'est la rançon du mérite principal du P. Calvez : mettre en relief la *méthode* de Marx. Que la critique de cette pensée, ainsi rendue à elle-même, doive gagner en complexité et en information sur le milieu philosophique et théologique de la première moitié du XIXe s., c'est ce que d'aucuns regretteront dans leur hâte de conclure — disciples ou commentateurs intéressés ou vulgarisateurs pressés et « doctrinaires » — mais c'est un bienfait dont l'historien de la philosophie et des idées religieuses saura gré à l'auteur.

La caducité du « système » ne provient-elle pas précisément de ce que les « œuvres » de Marx se présentent surtout et peut-être exclusivement comme des « critiques » (cfr leurs titres) et sont donc liées à la fragilité ou à l'étroitesse des doctrines critiquées. Quand Marx s'en prend à la « philosophie » et au « mode d'existence philosophique », il semble réduire ceux-ci à tel ou tel aspect de l'hégélianisme. La tradition philosophique est plus nuancée que l'image qu'on en livre, liée aux controverses des sectes hégéliennes et anti-hégéliennes. Le jeune Marx a médité la *Logique* et la *Phénoménologie* de Hegel, base trop étroite ou trop exclusive de son information... L'histoire de la philosophie venait de naître! Quant à la partie classique du « système » — l'aliénation économique — sa caducité apparaîtra dans le paragraphe consacré à l'accumulation primitive (pp. 326-334). On peut s'attendre ici à ce que les économistes discutent entre eux le détail de ces vues.

Profondément convaincante par la sérénité de son élaboration — à première vue méthodique jusqu'au scrupule — l'œuvre du P. Calvez s'impose à la longue méditation du public théologique et philosophique. Sa composition charpentée, ses liminaires détaillés et son index analytique en font d'ailleurs aussi un ouvrage de consultation.

J. Gilbert, S. J.

Coll. *Bibliothèque scientifique internationale. Etudes d'épistémologie génétique.* Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 23 × 14 cm.

N° I : W. E. Beth, W. Mays et J. Piaget. — *Epistémologie génétique et recherche psychologique.* IV-136 p. Prix : 500 frs.

N° II : L. Apostel, B. Mandelbrot et J. Piaget. — *Logique et équilibre.* IV-174 p. Prix : 700 frs.

Il importe de donner ici, à l'occasion de ces premiers fascicules de la nouvelle collection, l'intention de ses fondateurs et la technique qui préside à sa réalisation. Grâce à la fondation Rockefeller, la Faculté des Sciences de Genève a pu créer en 1955 un *Centre International d'Epistémologie génétique.*

Le Centre s'efforce d'organiser, d'année en année, *la collaboration de psychologues et de représentants d'une autre science particulière,* pour l'étude de tel ou tel problème épistémologique relatif à cette seconde discipline, en choisissant de préférence les problèmes susceptibles de pouvoir être abordés de manière *génétique.* Le *programme du Centre* pour 1955-56 était d'abord d'explorer les diverses correspondances possibles entre les structures logiques, telles qu'elles sont précisées par la logistique contemporaine, et les structures mentales envisagées sous l'angle du développement; et ensuite de délimiter, au sein de ce domaine immense, telle ou telle question centrale susceptible de donner lieu à des recherches immédiates. La question choisie a été *de savoir si les structures logiques sont nécessairement tributaires du langage.* Après des tâtonnements, *un accord général a pu se réaliser sur l'antériorité génétique des structures logiques par rapport au langage.* Les deux problèmes essentiels devenaient alors de *préciser les relations de ces structures avec les actions* et de déterminer *l'apport spécifique du langage* lors *de son intervention. On est parvenu à la conviction commune* que, malgré toutes les divergences possibles, *l'épistémologie génétique existe à titre de ligne de recherche collective.* Les questions d'*introduction* évoquées par M. Piaget sont au nombre de trois: 1) Qu'est-ce que l'épistémologie génétique? 2) En quels termes se pose actuellement la question des relations entre la logique et le langage, que nous désirons transposer en termes d'expérience? Et 3) sous quelle forme la logique formelle ou logique du logicien doit-elle être mise pour pouvoir être confrontée de la manière la plus fructueuse avec les structures de la pensée « naturelle » qu'étudie le psychologue? Touchant la seconde question, nul auteur n'était plus instructif à examiner à cet égard que Carnap, à cause même de son anti-psychologisme. L'une des préoccupations du Centre a été de situer les méthodes de l'épistémologie génétique par rapport à celles de *l'empirisme logique.* Si toutes deux ont en commun la même méfiance à l'égard des épistémologies métaphysiques et la même intention de servir l'unité de la science, il n'en reste pas moins qu'elles diffèrent, assez considérablement sur ce point précis de l'utilisation des données psycho-génétiques. Cette différence est-elle essentielle ou ne tient-elle qu'à des contingences historiques sans mettre en danger une conciliation possible?

Reste à savoir ce que le logicien *métaphysicien* pense de l'ensemble de ces recherches et si son point de vue ne pourrait être exposé à un prochain *Symposium* maintenant que les questions ont été élaborées et que le vocabulaire s'est suffisamment unifié.

J. Gilbert, S. J.

XX^e Semaine de Synthèse. *Notion de structure et structure de la connaissance.* 18-27 avril 1956. Centre international de synthèse. Paris, A. Michel, 1957, 19 × 14 cm., XXIV-436 p. Prix : 1.500 frs.

La structure de la connaissance n'a pas été *définie* au cours de la séance de conclusions. Pourtant ce fut une réussite : 1) le philosophe et l'épistémologue pourront trouver ici un certain nombre de définitions de la notion de structure selon l'optique de plusieurs disciplines ainsi que des observations critiques à l'occasion de leur comparaison. 2) On aperçoit parfois comment pourrait se faire, sur la notion de structure, un certain accord entre les différents points de

vue scientifiques et la philosophie. 3) Les savants sont amenés à préciser les limites de leurs domaines respectifs, et préparent ainsi leur collaboration sur un plan vraiment scientifique. 4) Toutefois, plusieurs branches de la recherche pensent détenir les structures fondamentales de la connaissance : on s'efforce alors, parfois, de voir si ce ne seraient pas les mêmes, considérées de plusieurs points de vue. 5) La synthèse est facilitée par le dégagement des structures scientifiques de l'étreinte des systèmes philosophiques au sein desquels elles ont pris naissance. 6) On aboutit à des conclusions tant sur la structure possible de la connaissance que sur la notion de structure elle-même.

Les idées actuelles sur la structure de la pensée logique (R. Martin), sur celle des mathématiques (D. Lacombe) (avec un exposé complémentaire sur le théorème de Gödel), sur la nouvelle théorie physique (Costa de Beauregard), sur les recherches et les théories en biologie (A. Vandel), structures cérébrales et intégration consciente (P. Chauchard), structures sociales et systèmes de connaissances (G. Gurvitch), structures du comportement et psychologie de la personnalité (R. Mucchielli). Conclusion : Existe-t-il plusieurs structures possibles de la synthèse des sciences (interventions diverses)? Autant d'exposés suivis de discussions intégralement reproduites dans ce volume. En tête on trouvera les résumés par leurs auteurs des communications présentées. L'ensemble est une réponse à l'enquête ouverte par la *Revue de synthèse* (janvier 1956) : « Comment concevez-vous la synthèse des sciences? » On ne peut que regretter l'absence de l'exposé de M. V. Goldschmidt qui devait présenter l'idée de structure dans l'étude des systèmes philosophiques. Seul le résumé en est livré ici. Entre les structures des différents domaines du savoir s'observent ici des points de jonction fructueux, là des oppositions étranges, ailleurs encore des solutions de continuité laissant « en blanc » certains secteurs. Le plus grand nombre de difficultés proviendrait de ce que l'élaboration de plusieurs théories scientifiques est encore imparfaite, et aussi du fait que leur développement s'opère trop en « vase clos ». D'où l'opportunité et même la nécessité de pareille confrontation. Des exemples fournis par une science peuvent servir à d'autres très différentes, car il y a un certain isomorphisme entre les différents secteurs du savoir. Le travail de synthèse se doit d'analyser et de définir ce fait. J. Gilbert, S. J.

Peut-on se passer de métaphysique? Coll. Nouvelle Recherche. Paris, Presses Universitaires de France, 1954, 19 × 14 cm., 448 p. Prix : 960 frs.

Cet ouvrage est le fruit de la rencontre sur un même thème de collaborateurs jeunes encore, engagés dans les voies les plus diverses. Il s'agissait de dégager la place de la métaphysique dans l'esprit de notre époque. Collectif, cet ouvrage ne l'est que d'une manière bien extérieure. Il n'y a eu aucun contact, aucune tentative de coordination entre les différents auteurs. Les perspectives inspirées par l'idéalisme ou la phénoménologie, le positivisme ou la mystique, le marxisme ou le thomisme, les attitudes personnelles encore « inqualifiables », ont trouvé dans ce livre un lieu de rencontre « purement typographique ». Aucun auteur ne s'y engage donc au-delà de sa propre contribution. Ces douze contributions n'ont pas la prétention de tout dire ni même de dire tout l'essentiel.

La première partie · *Positions*, comprend : « Ce mythe obstiné : la métaphysique » par M. Audebert (Vierzon) ; « Etre et Acte » par P. Fontan (Tarbes) ; « Les métaphysiques, les savants, les autres et les choses » par J. E. Morère (Agen) ; « Marxisme et métaphysique » par M. Mouillaud (Marseille) et J. Deprun (Marseille) ; « Se passer de métaphysique » par L. Jugnet (Toulouse) ; « L'objet de la métaphysique » par L. Millet, « Le paysage de la Recherche » par R. Bissières (Petit Séminaire de Toulouse, éditeur du recueil). La deuxième partie, *Perspectives*, comprend : « Psychologie et métaphysique » par J. Rassain (Tarbes) ; « L'expérience mystique peut-elle se passer de métaphysique? » par M. Th. Sylvestre-Rey (Grenoble) ; « De quelques principes méthodologiques ou science et métaphysique » par M. S. (Ecole normale supérieure) ; « Un itinéraire » par R. Bissières ; « Métaphysique et vie » par J. Crocis (Falaise) ; « La métaphysique immédiate ou phénoménologie et métaphysique » par Fr. Fa-

bien Luce de Gruson (Caen). Si tous ces exposés répondent bien au but de cette enquête « information sur une *génération* », il n'en reste pas moins que la méditation d'un Maître l'emportera sans doute en approfondissement de l'« éternelle question ». Le renouveau de la métaphysique n'en est pas moins manifesté par l'effort de M. Bissières et de ses compagnons de route. J. Gilbert, S. J.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Théologie

J. M. Mejía. — *La hipotesis de la naturaleza pura y sus adversarios en los siglos XVI al XVIII.* Buenos Aires, Verdad, 1956, 22 × 16 cm., 96 p. — La thèse doctorale de Monsieur l'Abbé Mejía comportait quatre chapitres : la position de saint Thomas sur la nature pure, l'étude des forces et de la fin dernière de celle-ci, l'attitude de Baius et de Jansénius à son sujet, et enfin la position de l'école augustinienne dans ce même domaine. Ces deux derniers chapitres ont fourni la matière de cette publication. Pour autant que nous avons pu, grâce à elle, nous faire une opinion sur l'ensemble de la thèse, celle-ci nous a paru solide et bien documentée, bien que de-ci de-là elle aurait gagné à éviter certaines affirmations trop tranchées, comme par exemple, à propos de l'école augustinienne, que « la filiation janséniste de sa théologie est hors de toute controverse » (p. 59). — L. R.

H. Volk. — *Schöpfungsglaube und Entwicklung.* Munster, Aschendorff, 2e édit., 1957, 21 × 14 cm., 24 p. Prix : 1,90 mark. — Cette brève mais dense étude examine du pur point de vue théologique la possibilité d'admettre l'idée d'évolution et montre qu'une saine notion de celle-ci ne fait tort ni à ce que la théologie nous enseigne du Dieu créateur ni à ce qu'elle nous oblige à tenir concernant la créature. — L. R.

Réginald-Omez, O.P. — *Peut-on communiquer avec les morts?* Coll. Bibliothèque Ecclesia, 10. Paris, Fayard, 1955, 20 × 14 cm., 190 p. Prix : 400 frs. — Provoqué par une recrudescence récente du spiritisme, sous une forme plus capable que l'ancienne de séduire de bons chrétiens, cet ouvrage expose le problème des contacts, vrais ou trompeurs, que nous pouvons avoir avec nos morts et les solutions que donnent à ce problème l'Ancien et le Nouveau Testament, les Juifs actuels, la Théologie catholique, le spiritisme d'Allan Kardec, le néo-spiritisme d'aujourd'hui, la parapsychologie, le Satanisme, enfin la théosophie. Le néo-spiritisme apparaît dans des livres au titre apparemment religieux, tel que *« Au diapason du ciel »* de Marcelle de Jouvenel, préfacé par Gabriel Marcel, et mis dernièrement à l'Index, et qui relatent d'abondantes communications de défunts, reçues par le moyen de l'écriture automatique. L'auteur a eu raison, en face de ces erreurs doctrinales et pratiques qu'il décrit et réfute, de présenter largement la doctrine catholique, aux nombreux aspects infiniment plus consolants et trop inconnus, de la présence spirituelle de nos morts. — R. C.

R. Courtois, S. J. — *Des Savants nous parlent de Dieu.* Témoignages. Bruxelles, Edit. Foyer Notre-Dame, 1958, 17 × 10 cm., 72 p. Prix : 12 frs. — Nous ne pouvons que nous faire l'écho des nombreux éloges suscités par cette brochure de lecture facile et agréable, dont la sérénité objective est de nature à satisfaire les esprits les plus exigeants. Mais la grande qualité de cette plaquette est son caractère résolument actuel. Nos amateurs d'apologétique — il en reste, heureusement — n'en seront pas réduits à citer éternellement le témoignage classique de Pasteur. Car ce témoignage a été, depuis lors, suivi d'une foule d'autres. Et c'est le grand mérite du P. Courtois de le mettre en valeur, avec un talent et une verve qui ne manquent pas de piquant. — F. T.

Mgr A. Jullien, P.S.S. — *Etudes ecclésiastiques dans la lumière de Rome.* Paris, Alsatia, 1958, 22 × 15 cm., 90 p. — Bon nombre d'étudiants en philosophie et en théologie ont le privilège de faire leurs études à Rome. C'est à eux que s'adresse l'auteur. « Il n'y a pas au monde de lieu où l'homme, le

chrétien, le prêtre puisse mieux cultiver toute son âme ». Si nombreux qu'ils soient, ils seront toujours l'exception par rapport à ceux qui resteront dans leur pays, leur diocèse ou leur mission pour recevoir la formation cléricale. Tous doivent faire leurs études dans le même esprit, et les recommandations adressées aux Romains ne sont pas moins opportunes pour les autres. Elles sont groupées en trois parties. La première est l'éloge de la langue et de la culture latines. On attendait de voir citée la grande page de de Maistre : « Rien n'égale la majesté de la langue latine... » La seconde est l'éloge de saint Thomas, guide des études ecclésiastiques, qui « vous enseignera la science de Dieu en la tirant de la parole de Dieu ». Viennent ensuite quelques conseils sur le bon emploi du temps. Un maître attire donc l'attention des jeunes étudiants ecclésiastiques sur le devoir essentiel qui s'impose à eux pendant leurs années de formation. — E. D.

Eglise : Doctrine et histoire

E. Giles. — *Documents illustrating papal Authority A.D. 96-454.* Londres, S.P.C.K., 1952, 19 × 12 cm., xxii-344 p. Prix : 17 sh. 6 d. — Ce répertoire comprend une série de 269 documents ayant trait à la question du pouvoir pontifical et s'échelonnant de l'année 96, date de la première lettre aux Corinthiens de Clément de Rome à 454, après le Concile de Chalcédoine. On y retrouve les textes classiques en faveur du primat de l'évêque de Rome et ceux qu'on lui oppose, présentés dans une traduction fidèle et agrémentés de quelques notes explicatives, nécessaires à l'intelligence du texte et visant à la plus stricte objectivité. Le texte original est emprunté le plus souvent à l'édition de Migne ou à d'autres éditions aisément accessibles. Ce volume, d'un format commode, se recommande de lui-même comme instrument de travail, en raison des index détaillés qui en rendent la consultation aisée. — G. D.

Wl. d'Ormesson. — *La Papauté.* Coll. Je sais - Je crois. Encyclopédie du catholique au XX^e^ siècle, 80. Paris, A. Fayard, 1957, 19 × 14 cm., 144 p. Prix : 300 frs. — L'A. qui n'est ni historien, ni exégète, mais ambassadeur et homme de lettres, nous présente en ce volume la Papauté dans la perspective où un homme cultivé de nos jours pourrait s'interroger sur elle, c'est-à-dire en faisant valoir ses titres à la primauté dans l'Eglise et en ne prenant de l'histoire que ce qui peut justifier le rôle qu'elle remplit aujourd'hui dans le monde. En raison de controverses récentes, il s'est surtout attaché à mettre en évidence l'origine biblique de la primauté de Pierre, sa venue à Rome, sa mort (avec un aperçu sur les fouilles récentes au Vatican), sa succession durant les premiers siècles, puis, après un survol rapide du moyen âge, il s'est davantage arrêté à souligner le prestige de la Papauté moderne, depuis la fin du pouvoir temporel. Un dernier chapitre sur la vie quotidienne du Pape et l'administration pontificale achève cette esquisse sommaire qui, comme l'A. le laissait entendre dans sa préface, n'avait aucune prétention à l'originalité mais a su tirer parti d'ouvrages généraux judicieusement choisis et généreusement cités. — G. D.

Mgr Guerry. — *L'évêque.* Coll. Bibliothèque Ecclesia, 5. Paris, Fayard, 1954, 20 × 14 cm., 252 p. Prix : 500 frs. — La Collection Ecclesia a sagement confié à Mgr Guerry, archevêque de Cambrai, le soin d'écrire le volume projeté sur l'évêque, jugeant qu'il convenait d'apporter un témoignage vécu autant qu'une information canonique sur le rôle pastoral du successeur des Apôtres. L'éminentissime prélat l'a écrit avec conviction et piété, dans le souci louable de dissiper certaines préventions et d'éclairer les fidèles sur les multiples tâches d'une fonction ingrate et par trop méconnue : sauvegarde de la foi et enseignement, fonction liturgique et sacramentelle, responsabilités du pasteur et devoirs du chef sont évoqués tour à tour comme les différents aspects d'une fonction de paternité, sous le signe de laquelle l'A. aime concevoir le rôle de l'évêque. Peut-être aura-t-on quelque peine à partager les vues personnelles de l'A., en particulier sur la mystique de l'église particulière : son mystère, son bien commun, etc., lorsque l'on considère l'unité précaire de nos diocèses actuels ; de même, un lecteur non averti se demandera pourquoi l'A.,

interrompant tout à coup l'exposé serein de la mission épiscopale, revêt l'armure de la controverse et descend dans l'arène, comme il le fait à deux reprises (pp. 54-56; 126-128) au sujet de la sacramentalité de l'épiscopat. N'eût-il pas mieux valu laisser ces querelles aux théologiens et ne pas y mêler les lecteurs visés par la Collection? — G. D.

S. L. Greenslade. — *Church and State from Constantine to Theodosius.* Londres, S.C.M.Press, 1954, 22 × 14 cm., 94 p. Prix : 7 sh. 6 d. — L'A. présente, en ces trois conférences, un aperçu historique sur les relations entre l'Eglise et l'Etat chrétien au 4e siècle. Il expose d'abord l'idée que les empereurs de cette époque, de Constantin à Théodose, se faisaient de leur rôle d'empereur chrétien et en particulier l'emprise, consciente ou inconsciente, qu'ils ont voulu exercer sur les affaires de l'Eglise; il aborde ensuite les tentatives faites par les évêques pour se libérer de cette ingérence et établir les premiers rudiments d'une théorie des rapports entre Eglise et Etat, surtout chez saint Athanase, saint Martin de Tours et saint Ambroise; enfin, il envisage, en quelques exemples typiques, choisis spécialement dans la vie de saint Ambroise, les cas d'intervention des évêques dans les affaires civiles qui ont assuré peu à peu la suprématie de l'Eglise au sein de l'Etat et préparé le moyen âge : droit d'« intercessio » et charges civiles dévolues à l'évêque, peines ecclésiastiques contre les empereurs « ratione peccati ». L'A. en dégage quelques conclusions en rapport avec la situation actuelle de l'Eglise anglicane, qui, en dépit de leur caractère nettement empirique, ne manquent pas d'à propos. — G. D.

E. Beau de Loménie. — *L'Eglise et l'Etat. Un problème permanent.* Coll. Je sais - Je crois. Encyclopédie du catholique au XXe siècle, 88. Paris, A. Fayard, 1957, 20 × 15 cm., 144 p. Prix : 300 frs. — En dépit du sous-titre de l'ouvrage : problème permanent — le volume n'est guère qu'une esquisse historique des relations entre l'Eglise et les divers Etats, depuis ses origines jusqu'à nos jours, où, comme il fallait s'y attendre, la part faite aux démêlés avec la France est considérable. On aurait pu regretter que l'A. n'ait pas songé à envisager succinctement le problème en lui-même et les solutions que l'Eglise a cherché à y apporter au cours de sa longue histoire, mais les réflexions que l'A. exprime dans un chapitre final montrent à l'évidence que l'aspect doctrinal de la question dépassait sa compétence et ne pouvait être réservé qu'à un théologien de profession. — G. D.

A. de Soras. — *L'Eglise et l'anticolonialisme.* Coll. Orientations, 2. Paris, Spes, 1957, 21 × 14 cm., 52 p. Prix : 100 frs. — Une analyse des faits, suivie d'une analyse de l'idéologie anticolonialiste, introduit à l'exposé des doctrines de l'Eglise. La pondération et le caractère documenté de cette brochure en feront un très utile instrument dans une question actuelle et brûlante. — J. M.

A. D. Tolédano. — *L'Anglicanisme.* Coll. Je sais - Je crois. Encyclopédie du catholique au XXe siècle, 138. Paris, A. Fayard, 1957, 19 × 14 cm., 137 p. Prix : 300 frs. — Dans la série consacrée aux Frères séparés, la Collection « Je sais - je crois » nous présente un tableau de l'Anglicanisme d'hier et d'aujourd'hui qui vise à satisfaire la curiosité de lecteurs moyennement cultivés. La première partie retrace avec objectivité l'histoire de l'église anglicane depuis le schisme jusqu'à nos jours et la seconde décrit succinctement la structure de l'église anglicane établie et son rôle dans le christianisme d'aujourd'hui. Cette esquisse écrite avec sympathie par un spécialiste rendra service à ceux qui cherchent une information précise, encore que générale, sur l'histoire et les institutions de l'église anglicane. — G. D.

Ch. Hoare. — *Anglican Ordinations in the Reign of Queen Mary.* Chez l'auteur, St. Leonard-on-Sea, St. Augustine's Nursing Home, 1957, 18 × 12 cm., 35 p. Prix : 18 d. — Ces pages réfutent, à la lumière des documents contemporains et des études plus récentes, tant anglicanes que catholiques, les affirmations de Gregory Dix dans *The Question of Anglican Orders* sur l'attitude de l'Eglise catholique sous le règne de Marie Tudor envers les ordinations anglicanes. Puissent ces pages écrites avec beaucoup de conviction aider nos

frères anglicans à mieux comprendre le bien-fondé, si douloureux qu'il soit pour eux, de l'attitude de l'Eglise à leur égard. — L. R.

Les Béatitudes. L'Eglise communauté missionnaire. Plan de travail 1956-1957. Bruxelles, Fédération des Femmes catholiques belges, 1956, 17 × 13 cm., 136 p. Prix : 30 frs. — Ce programme débute par la méditation des béatitudes évangéliques, considérées comme dispositions permanentes du chrétien qui veut faire partie du Royaume. Viennent ensuite des « Notes doctrinales » sur l'Eglise, sur ses caractères essentiels et son apostolat, sur « Marie et l'Eglise ». Enfin, sur l'Eglise, huit exposés pour guider les recherches et les échanges de vue en réunion. Il suffit de dire que ce texte est signé de M. le Chan. Guelluy pour en faire pressentir la valeur. Nous permettra-t-on de regretter l'absence, au cœur de cette Eglise, de la vie religieuse, qui en est cependant la perfection visible, révélation de cette communauté de charité et de culte pleinement évoluée, à laquelle doivent *tendre* tous les chrétiens? Privée des états de perfection de l'Eglise, on pourrait croire la paroisse impuissante à représenter le peuple chrétien tel qu'il est, et d'ailleurs à orienter vers les vocations évangéliques ceux que le Christ attend en bien plus grand nombre. Où sont les causes de la déchristianisation dans nos pays catholiques? — R .C.

OUVRAGES ENVOYES A LA REDACTION

Angèle de Foligno (Sainte). — *Visions et révélations.* Edit. R. Christoflour. Namur, Edit. du Soleil Levant, 1958, 186 p. 51 frs.

Barth K. — *Commentaire de l'épître aux Philippiens.* Genève, Labor et Fides, 1958, 130 p.

Beauclair R. — *Pierrot et le Rayon de la miraculeuse étoile.* Saint-Maurice, Edit. Saint-Augustin, 1957, 77 p. 3,80 frs broché; 5,60 frs relié.

Bender L., O.P. — *De Matrimonio commentarius.* Turin, L.I.C.E., 1958, 123 p.

Beth E. W. — *La crise de la raison et la logique.* Louvain, Nauwelaerts, 1957, VI-50 p.

Biezais H. — *Die Hauptgöttinnen der Alten Letten.* Uppsala, Almqvist & Wiksells, 1955, XII-435 p. 25 cour.

Bourgy P., O.P. — *Les chrétiens face aux techniques.* Bruxelles, Pensée catholique, 1958, 60 p. 30 frs.

Bouyer L., Orat. — *Humain ou chrétien?* Paris-Bruges, Desclée De Brouwer, 1958, 160 p. 570 frs fr. ou 58 frs b.

Brillet G., Orat. — *365 méditations sur la Bible pour tous les jours de l'année.* 1. *Récits.* 2. *Poèmes.* 3. *Prophétie.* 4. *La sagesse.* 4 vols. Paris, Aubier, 1958, 206, 208, 252 et 252 p. 95 frs belges par vol.

Bullet G. — *Vertus morales infuses et vertus morales acquises selon saint Thomas d'Aquin.* Fribourg, Edit. Universitaires, 1958, XIII-180 p. 14,50 frs.

Burrows M. — *Mehr Klarheit über die Schriftrollen.* Munich, C. H. Beck, 1958, VIII-376 p. 20 marks broché; 24 marks relié.

Cagiano de Azevedo M. — *Saggio sul labirinto.* Milan, Vita e Pensiero, 1958, 96 p., 30 fig. 2.000 lires.

Canivet P., S. J. — *Histoire d'une entreprise apologétique au V^e siècle.* Paris, Bloud et Gay, 1957, XXIV-384 p., tabl.

Chauvin R. — *Dieu des savants Dieu de l'expérience.* Paris, Mame, 1958, 280 p. 850 frs.

Coutinho F. — *Le régime paroissial des diocèses de rite latin de l'Inde des origines (XVI^e siècle) à nos jours.* Louvain, Nauwelaerts, 1958, XXXVI-306 p. 350 frs.

Cristiani L. (Mgr). — *L'extatique de Niederbronn.* Paris, A. Fayard, 1958, 192 p. 500 frs.

De Coninck A. — *L'analytique transcendantale de Kant.* Tome I. *La critique kantienne* et complément. Louvain, Nauwelaerts, 1956, 328 et 64 p.

Dedek J. F. — *Experimental Knowledge of the Indwelling Trinity : An Historical Study of the Doctrine of St. Thomas.* Mundelein (Ill.), Saint Mary of the Lake Seminary, 1958, VI-167 p.

DELACROIX S. (Mgr). — *Documents pontificaux de Sa Sainteté Pie XII. 1956.* Saint-Maurice, Edit. Saint-Augustin, 1958, 829 p.

DELP A., S. J. — *Honneur et liberté du chrétien.* Paris, Edit. de l'Orante, 1958, 214 p. 69 frs.

DENYS L'ARÉOPAGITE. — *La hiérarchie céleste.* Edit. R. ROQUES, G. HEIL et M. DE GANDILLAC. Paris, Edit. du Cerf, 1958, XCVI-225-122 p. 2.400 frs.

EHLER S. Z. et MORRALL J. B. — *Chiesa e Stato attraverso i secoli.* Milan, Vita e Pensiero, 1958, VI-638 p. 5.000 lires.

EMPAIN L. — *Les saints nous parlent.* 2e édit., Namur, Edit. du Soleil Levant, 1958, 213 p. 51 frs.

FRANKL V. E. — *Das Menschenbild der Seelenheilkunde.* Stuttgart, Hippokrates-Verlag, 1959, 128 p. 6,80 marks.

GARDET L. — *Connaître l'Islam.* Paris, A. Fayard, 1958, 160 p. 350 frs.

GODIN H. et DANIEL Y. — *Avec le Christ, avec l'Eglise, nous disons la Messe.* Missel. Nouv. édit., Paris, Edit. Ouvrières, 1958, 624 p. 1.995 à 3.300 frs suivant reliures.

HEIDEMANN I. — *Spontaneität und Zeitlichkeit. Ein Problem der Kritik der reinen Vernunft.* Cologne, Kölner Universitäts-Verlag, 1958, 276 p. 24 marks broché; 28 marks relié.

HOARE Ch., Sion. — *The Edwardine Ordinal.* Bristol, The Burleigh Press, 1958, XII-156 p. 17 sh. 6 d.

HUBERTUS VAN GROESSEN et CLEMENTINUS VAN VLISSINGEN, O.F.M.Cap. — *Het kerkelijk recht.* 2e éd., Maaseik, Romen en Zonen, 1958, XXIV-1362 p. 525 frs.

JONG (DE) J. M. — *Kerygma.* Assen, Van Corcum, 1958, VIII-354 p. 14,50 flor.

KANT E. — *Vers la paix perpétuelle.* Edit. J. DARBELLAY. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 189 p. 120 frs b.

KASSING A. Th. — *Die Kirche und Maria.* Dusseldorf, Patmos-Verlag, 1958, 178 p. 22,50 marks.

KERR H. T. — *The first systematic theologian. Origen of Alexandria.* Princeton, Theological Seminary, 1958, 44 p. $ 0.50.

MÁRTIL G. — *Los seminarios hoy. Problemas de formacion sacerdotal.* 2e édit., Salamanque, Edic. Sigueme, 1958, 436 p.

MICHEL J. (Chan.). — *La loi, la faute, le pardon.* Paris, A. Fayard, 1958, 126 p. 350 frs.

NIECHAJ M. — *Oratio liturgica pro defunctis in ecclesia russa orthodoxa (exquisitio dogmatica).* Lublin, Uniwersytet, 1933, 280 p.

O'CONNOR E. D., C.S.C. — *The Dogma of the Immaculate Conception. History and Significance.* University of Notre Dame Press, 1958, XX-648 p., 16 fig. $ 10.00.

Proceedings of the Fourth Annual Convention of the Society of Catholic College Teachers of Sacred Doctrine. Notre Dame, Saint Mary's College, 1958, 138 p. $ 3.00.

QUEGUINER M., M.E.P. — *Introduction à l'hindouisme.* Paris, Edit. de l'Orante, 1958, 310 p. 1.200 frs.

RITZLER R. et SEFRIN P., O.F.M.Conv. — *Hierarchia Catholica medii et recentioris aevi.* Vol. VI : *1730-1799.* Padoue, Il Messaggero di S. Antonio, 1958, XVI-487 p.

TELLECHIA IDIGORAS J. I. — *Bartolome Carranza, arzobispo.* San Sebastian, Seminario, 1958, 104 p. 40 ptas.

THEODORET DE CYR. — *Thérapeutique des maladies helléniques.* Edit. P. CANIVET, S. J. 2 vols, Paris, Edit. du Cerf, 1958, 522-339 p. 4.800 frs.

Theologisch Woordenboek. Aflevering 12. Ruremonde-Maeseyck, Romen en Zonen, 1958, col. 4599-5074. 175 frs.

VIER J. — *Littérature à l'emporte-pièce.* Paris, Edit. du Cèdre, 1958, VI-198 p. 870 frs.

YOUNG A. — *Out of the World and Back.* Londres, R. Hart-Davis, 1958, 72 p. 12 sh. 6 d.

Les Gérants : ETABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
Administrateur-délégué : LOUIS CASTERMAN, Tournai.

Imprimé en Belgique — Printed in Belgium.